

LE BONHEUR,  
*P O E M E.*



LE BONHEUR,  
*P O E M E,*  
E N S I X C H A N T S.

*Avec les Variantes à la fin de chaque  
Chant.*

PAR MONSIEUR HELVETIUS.

---

---

*NOUVELLE EDITION.*

---

---

Où l'on a joint une suite de  
Lettres écrites à l'Auteur,  
par M. de VOLTAIRE.



A L O N D R E S

---

---

M D C C L X X V I







## ARGUMENT.

Le Poëte cherche dans quel état & dans quelle sorte de biens la Nature a placé le Bonheur. Il interroge la Sageſſe, qui lui montre les avantages & les inconvénients de ce que l'homme appelle des biens : D'abord les plaisirs de l'amour ; ils rendent l'homme heureux pendant quelques moments ; mais le dégoût & l'ennui les suivent ; & ceux qui se sont trop abandonnés à ces plaisirs, se trouvent dans un âge avancé, sans ressource pour le Bonheur. La Sageſſe lui montre les plaisirs & les troubles de l'ambition, ses ravages & ses crimes. Le Poëte conclut que si les grandeurs sont une source de plaisir, elles donnent encore moins le Bonheur que les voluptés des sens.



# LE BONHEUR;

## POÈME ALLÉGORIQUE.

---

### CHANT PREMIER.

---

**D**LONGÉ dans les ennuis, l'homme, disois-je un jour,  
Est-il donc au malheur, condamné sans retour ?  
Quels vents impétueux, ô puissante Sagesse !  
De l'isle du Bonheur me repoussent sans cesse ?  
Que d'écueils menaçants en défendent les bords !  
O ! si tous les mortels jetés loin des ses ports,  
Par les courants divers des opinions folles,  
Sont, au milieu des mers, des vaisseaux sans boussoles ;  
Vien me servir de guide : eh, que puis-je sans toi !  
J'ai cherché le Bonheur, il a fui loin de moi.  
Tenant en main le fil d'une fausse espérance,  
J'erre dans les détours d'un labyrinthe immense.  
Est-ce dans les plaisirs, est-ce dans la grandeur  
Que l'homme doit poursuivre & trouver le Bonheur ?

A ij

Sagesse, c'est à toi de résoudre mes doutes :  
 De la félicité tu peux m'ouvrir les routes.  
 Je dis ; & du sommeil les songes consolants ,  
 Ont calmé par degrés le trouble de mes sens.  
 Les Cieux se sont ouverts : dans l'azur d'une nue ,  
 La Sagesse soudain s'est offerte à ma vue.  
 Simple dans ses discours , aimable en son accueil ,  
 Elle n'affecte point un pédantesque orgueil.  
 D'une fausse vertu dédaignant l'imposture ,  
 Elle même applaudit aux leçons d'Epicure.  
 Indulgente aux humains , son front impérieux  
 De sa paisible Cour n'écarte point les jeux.

Je viens , dit-elle , ici partager tes alarmes ;  
 De tes humides yeux je viens tarir les larmes ,  
 T'apprendre qu'au hazard en dirigeant tes pas ,  
 Tu cherches le Bonheur où le Bonheur n'est pas. (1).

Elle dit : je me trouve au centre d'un bocage ;  
 Une onde vive & pure en rafraîchit l'ombrage.  
 Sous un berceau de myrte est un trône de fleurs ,  
 L'art en a de sa main nuancé les couleurs.  
 Du concert des oiseaux mon oreille est charmée  
 D'arbrisseaux odorants la terre est parfumée ;  
 Leurs esprits exaltés ont embaumé les airs.  
 Aux charmes de l'Amour tous mes sens sont ouverts.  
 Dans ces lieux enchantés tout respire l'ivresse.

C'est ici , dit mon guide , où regne la Mollesse.  
 Je la vois : que d'attraits à mes regards surpris !  
 Les roses de son teint en animent les lys.  
 Son corps est demi-nu , sa bouche demi-clos-  
 Sur l'albâtre d'un bras sa tête se repose

Des flammes du desir son œil étincelant ;  
 Appelle le plaisir sur son sein palpitant.  
 Du folâtre Zéphir Phaleine caressante ,  
 Soulève mollement son écharpe flottante :  
 Sa coquette pudeur aux transports des Amants ;  
 Oppose ces souris , ces refus agaçants ,  
 Ces prières , ces cris , cette foible défense ,  
 Qui flattant leur espoir & provoquant l'offense ,  
 Au desir enhardi permet de tout tenter.

Mais quel charme inconnu me force à m'arrêter ?  
 Là , des Nymphes chantant l'Amour & son délire ,  
 Trop jeunes pour jouir , s'exercent à séduire.  
 L'une vive en ses pas suit un Faune amoureux ;  
 Et ses rapides pieds éblouissent mes yeux.  
 En déployant ses bras opposés par les Graces  
 L'autre entraîne en riant le desir sur ses traces ;  
 Il poursuit éplore la faveur d'un baiser ,  
 Qu'elle laisse ravir & feint de refuser.  
 Sous mille aspects divers , leur agile souplesse  
 Présente leurs beautés aux yeux de la Mollesse ,  
 Et dessine autour d'elle en des groupes vivants ,  
 Les triomphes du Dieu , vainqueur des conquérants ,  
 Aux pieds d'Omphale , ici , je vois filer Alcide.  
 Plus loin , Renaud , conduit sous le berceau d'Armide ,  
 S'applaudit dans ses bras de l'oubli du devoir.  
 On ne lui montre point le magique miroir ,  
 Où fidèle à l'honneur , honteux de sa foiblesse ,  
 Le héros qui s'y voit , s'arrache à la Mollesse.

De son trône ombragé par un feuillage épais ,  
 L'on découvre des bois partagés en bosquets.

A ij

## LE BONHEUR

Arène des plaisirs, voluptueux théâtre,  
Où variant ses jeux, la vive Hébé folâtre.  
Là, conduit par les ris, je m'avance & je vois  
Des Nymphes s'enfoncer dans l'épaisseur d'un bois.  
Leur beau corps est couvert d'une gaze légère,  
Qu'en replis sur leur sein, attache l'art de plaire :  
Obstacle au doux plaisir, mais obstacle impuissant ;  
Le voile est déchiré, l'Amour est triomphant.  
L'Amant donne & reçoit mille baisers de flamme,  
Sur sa brûlante lèvre, il sent errer son âme ;  
De ses soupirs pressés le bosquet retentit.  
Dans les bras du Plaisir, la beauté s'embellit.  
Plus loin, près d'un ruisseau, sont les jeux de la lutte,  
C'est là qu'à son Amant une Amante dispute,  
Le myrte des faveurs que sa main veut ravir.  
Je les vois tour à tour s'approcher & se fuir.  
La Nymphé tombe enfin sur l'arène étendue.  
Que de secrets appas sont offerts à la vue !  
A des cris impuissants sa pudeur a recours,  
Les eaux ont réfléchi leurs jeux & leurs amours.  
Vainement la Nayade en sa grotte profonde,  
Dérobe ses beautés sous la gaze de l'onde ;  
L'amour plonge, l'atteint, l'embrasse dans les flots ;  
Et le feu du désir s'allume au sein des eaux.  
C'est là que de jouir on s'occupe sans cesse,  
Que l'Amour de ses feux éternisant l'ivresse,  
Découvre un nouvel art d'irriter les desirs,  
Et d'y multiplier la forme des plaisirs.  
Je le sens, dis-je alors, tout sage est Sybarite.  
Cherche-t-on le Bonheur ? c'est ici qu'il habite.

Reine de ces beaux lieux , je suis à vos genoux ;  
Prêtresses du plaisir , je me consacre à vous.

Mais déjà les Amants , plus froids dans leurs caresses ;  
Au sein des voluptés , épuisoient leurs tendresses ;  
Leurs yeux ne brillent plus des flammes du désir ,  
Et la langueur en eux succédoit au plaisir.  
Dans ces lieux fortunés , hélas ! dis-je , ô Sageffe ,  
Le rapide Bonheur n'est qu'un éclair d'ivresse.  
Et quoi ! pour ranimer les besoins satisfaits ,  
La beauté n'auroit plus que d'impuissans attraits !  
Quoi ! ces myrtes flétris ne jettent plus d'ombrage ?  
Regarde , dit mon guide , au fond de ce bocage ,  
Voi toi même au plaisir succéder les langueurs ,  
Et les ronces déjà croître parmi les fleurs ;  
Quand Hébé disparoît , le Ciel ici n'envoie ,  
Que des chagrins cuisans sans mélange de joye.  
Et ce temple où ton œil cherche encor le Bonheur ,  
Foulé par les dégoûts , n'est qu'un séjour d'horreur.  
Les plaisirs échappés , en vain on les rappelle ;  
La flamme de l'Amour ne peut être éternelle.  
C'est en vain qu'un instant sa faveur te séduit ;  
Le transport l'accompagne , & le dégoût le suit.

Hébé fuit à l'instant ; déjà sur ces bocages ,  
Borée au front neigeux rassemble les nuages ;  
Et sur un char obscur , transporté par les vents ,  
Le froid hiver détruit le palais du Printemps.  
De ses rameaux alors la feuille est détachée ,  
L'onde se consolide & l'herbe est desséchée ,  
Un noir brouillard succède à la clarté du jour.  
Sur le trône où régnoient la Mollesse & l'Amour ,

Que vois-je ? c'est l'Ennui ; monstre qui se dévore ,  
 Qui se fuit en tout lieu , se retrouve & s'abhorre.  
 Son front livide est ceint d'un rameau de Cyprés.  
 Les Amants près de lui , pouffent de vains regrets ;  
 Ces malheureux qu'alors aucun transport n'enflamme ,  
 Sondent avec effroi le vuide de leur ame.

Déjà l'Infirmité , les yeux éteints & creux ,  
 Le corps moitié courbé sur un bâton noueux ,  
 A de l'âge caduc hâté le lent outrage ,  
 Et de son doigt d'airain fillonné leur visage .  
 Ils invoquent la Mort , espoir du malheureux :  
 Et la trop lente Mort se refuse à leurs vœux.

Ah ! m'écriai-je alors , dans ce temple champêtre ;  
 Le Bonheur ne fait donc que lustrer & disparaître !  
 Sybarite , pourquoi ces regrets impuissans ?  
 Tant de plaisirs passés font tes malheurs présens.

Il pouvoit être heureux , repliqua la Sageffe.  
 Que l'Amour de plaisirs eût semé sa jeunesse ;  
 L'Amour est un présent de la Divinité ,  
 L'image de l'excès de sa félicité.  
 Il pouvoit en jouir ; mais il devoit en sagesse,  
 Se ménager dès-lors des plaisirs de tout âge.  
 Que lui servent hélas ! ces regrets superflus ?  
 L'inutile remord n'est qu'un malheur de plus. (2).

Mais s'il est des instans , où plein de sa tendresse ,  
 Un Amant en voudroit éterniser l'ivresse.  
 En fut-il jamais un , où libre de desir ,  
 L'ambitieux voulût s'arrêter pour jouir.  
 La grandeur qu'il obtient toujours porte avec elle ,  
 L'impatient espoir d'une grandeur nouvelle.

## CHANT I.

De cet espoir rempli, naît un désir nouveau ;  
Et d'espoir en espoir, il arrive au tombeau. (3)  
A ces mots, entraîné par la main qui me guide,  
Je me sens transporté dans une plaine aride.  
Là, s'élevent des Monts couverts de toutes parts,  
De débris, & de morts confusément épars.  
Leur croupe ravagée, & leurs superbes faites  
Sont frappés de la foudre, & battus des tempêtes.  
Quel effroi me saisit ! quels cris tumultueux !  
Par quel espoir guidé sur ces monts orageux,  
Ce héros tente-t-il d'escalader leurs cimes ?  
Quel est ce roc altier, environné d'abymes,  
Qui sort d'entre ces Monts, & semble atteindre aux Cieux ?  
C'est cet écueil célèbre, où les ambitieux,  
Etouffant du Remord la voix trop importune,  
Viennent, dit la Sagesse, implorer la Fortune ;  
Revêtir leur orgueil de ces biens apparents,  
De ces titres pompeux qu'idolâtrèrent les grands,  
De cette pourpre enfin, de ce pouvoir suprême ;  
Pantôme du Bonheur, & non le Bonheur même.  
Au pied de ce rocher, sur ces débris épars,  
Tu vois l'Ambition porter des yeux hagards.  
Ce monstre errant sans cesse aux bords de ces abymes ;  
Rongé par les chagrins, escorté par les crimes,  
Troublé par le présent, rarement y peut voir,  
L'avenir embelli des rayons de l'espoir.  
La prévoyante Crainte, à travers les ténèbres,  
Le lui montre éclairé par des lueurs funèbres.  
A lui-même odieux, souvent pour le punir,  
Le Ciel lui rend présents tous les maux à venir.

A V

O ! folle Ambition , reprenoit la Sageſſe ,  
 Déjà gronde ſur toi la foudre vengereſſe.  
 En vain la Trahiſon , la Fourbe & les Furcurs ,  
 Ont aplani pour toi la route des grandeurs ;  
 Au trône où tu t'aſſieds , tu portes tes alarmes ,  
 J'y vois ton voile d'or inondé de tes larmes.

Elle dit : & j'entends ſur ces monts caverneux ,  
 L'Ambition pouſſer des hurlements affreux.  
 Ses cris ſont répétés aux deux bouts de la terre ,  
 Avec un bruit , pareil au bruit ſourd du tonnerre.  
 Tous les ambitieux accourant à ſa voix ,  
 Par trois chemins divers s'avancent à la fois.  
 Les premiers , précédés de la pâle Epouvante ,  
 Le bras enſanglanté , la tête menaçante ,  
 Marchent en décochant les flèches du trépas ;  
 La Déſolation ſe roule ſur leurs pas ;  
 L'Eſclavage les ſuit , traînant ſes lourdes chaînes ,  
 Et conjurant la Mort de terminer ſes peines.

Tu vois , dit la Sageſſe , avancer les Guerriers  
 Que la Victoire a ceints de coupables lauriers.  
 Fléaux du monde entier , ſes maux ſont leur ouvrage.  
 Mais quels trilles accents ! quel effroi ! quel ravage !  
 Que la terre à ma vue offre d'aſpects divers !  
 Devant eux des palais , derrière eux des deſerts .  
 Ici , voi la Terreur , à l'œil fixe , au teint blême ,  
 Qui fuit , s'arrête , écoute & s'effraye elle-même.  
 Plus loin , c'eſt la Fureur , la froide Cruauté ,  
 Qui de leurs pieds d'airain foulent l'Humanité ;  
 L'aveugle Déſeſpoir qui nourri pour la guerre ,  
 Le bras nu , l'œil troublé , court , combat & ſ'enferme

Voi ces fiers Conquérants, ces superbes Romains,  
 Sous le poids de leur gloire opprimer les humains.  
 Voi les pas des Héros marqués par le carnage ;  
 La Mort, sous mille aspects, présente à leur passage,  
 Les temples de la Paix tombant à leurs regards,  
 Et les Arts éperdus fuyant de toutes parts.  
 Voilà donc les mortels, dont la terre en silence  
 Adore les decrets & vante la puissance !  
 Par-tout on leur construit des tombeaux fastueux,  
 D'un pouvoir qui n'est plus monuments orgueilleux,  
 On les élève au Ciel, l'Univers les admire ;  
 Avec ses destructeurs, c'est ainsi qu'il conspire,  
 Et qu'en défilant les fureurs des Héros,  
 L'homme les encourage à des crimes nouveaux.

O toi ! d'un faux honneur imprudemment avide,  
 Qui dans les champs de Mars consacres l'homicide,  
 O mortel ! puisse-tu, mesurer désormais,  
 L'héroïsme des Rois au bonheur des sujets.

Mais plus loin quelle troupe, humble en sa contenance,  
 Par des sentiers obscurs, jusqu'à ces monts s'avance !  
 Quels mortels, affectant le mépris des grandeurs,  
 Pensent par ce dédain parvenir aux honneurs ?  
 Qui marche devant eux ? La double Hypocrisie,  
 Monstre étique & cruel, dont l'ame est endurcie  
 A l'horreur des forfaits qu'il semble détecter,  
 Comme au mépris du Dieu qu'il feint de respecter.  
 Son front sombre & livide est souillé de poussière ;  
 Son inflexible orgueil est caché sous la haine.  
 Il guide sur ces monts d'autres ambitieux.  
 Implacable en sa haine, il écarte loin d'eux,

Δ vi

La tendre Charité qui brûlant d'un saint zèle ,  
 Rend aux humains l'amour que les Dieux ont pour elle,  
 Des aveugles mortels son trône respecté ,  
 Est fondé sur la Fraude & la Stupidité ,  
 Sur la crainte d'un Dieu qu'en secret il blasphème ,  
 Sur la Crédulité qui s'aveugle elle-même.  
 De toutes les vertus zélé persécuteur ,  
 La paix est sur son front & la guerre en son cœur ,  
 Avec horreur le Ciel , & le voir , & l'éclaire.

Mais détourne la vue , & voi par cette route ,  
 Sur ce même rocher , gravir ce Courtisan ,  
 Au Palais d'un Visir , Caméléon changeant ,  
 Qui rampant à la Cour , dédaigneux à la ville ,  
 Perfide à ses amis , à l'Etat inutile ,  
 Et fier du joug des Rois qu'il porte avec orgueil ,  
 Attend à leur lever son bonheur d'un coup d'œil.

Que le bonheur souvent est loin du rang suprême !  
 Voi ce Roi sans son faste & seul avec lui-même :  
 Le Remord inquiet l'effraye & le poursuit ,  
 S'enferme en ses rideaux , & le rongé en son lit.

Cependant jusqu'au pied de la roche fatale ,  
 Qu'environne la foudre , où la Fortune étale  
 Ces titres , ces grandeurs , si chers aux préjugés ,  
 Tous les ambitieux s'étoient déjà rangés.  
 Prêts à l'escalader , ils s'avancent en foule ;  
 La terre sous leurs pas , mugit , tremble , s'écroute }  
 Je les vois à l'envi gravissant sur ces monts ,  
 S'entre-précipiter dans des gouffres profonds.  
 Je vois briller l'acier dans leurs mains meurtrières ,  
 Les orgueilleux Sejans frappés par les Tibères ;

Les Aafons à leurs pieds renverfer les Dathans ,  
Les Bajazers tomber aux fers des Tamerlans.

Partout je rencontrois des objets d'épouvante ,  
L'Effroi glaçoit mes fens , quand de fa main puiffante ,  
La Fortune auffirôt, un bandeau fur les yeux ,  
Cherche & prend au hazard un de ces orgueilleux ;  
Elle même le place au plus haut de fon trône.  
C'eft là que fous le dais l'ambitieux s'étonne ,  
Se plaint d'être à ce terme , où fon cœur doit feñtir  
Le malheur imprévu d'exifter fans défir.  
Quoi ! difoit-il , frappé de terreurs legitimes ,  
Consumé de remords allumés par mes crimes ,  
Entouré d'ennemis prêts à me déchirer ,  
J'aurai done tout à perdre & rien à défirer ?  
Quel malheur eft le mien ? Eh quoi ! ma prévoyance  
De toutes mes grandeurs m'a fait jouir d'avance ?  
Et j'y fuis infenfible alors que j'y parviens !  
J'ai toujours à rougir des honneurs que j'obtiens. (4).

Oui : ces ambitieux à qui l'on rend hommage ,  
Sages atx yeux du fou , font foux aux yeux du fage. (5).  
O grand , de quelqu'honneur que tu fois revêtu ,  
Tu n'en imposes point à l'œil de la Vertu !  
Dans toi , dans ta grandeur , je ne vois qu'un phofphore ,  
Qui brille de l'éclat du feu qui le dévore.  
En proye à tes ennuis , affaiffé fous leur poids ,  
Tu souffres chaque instant les maux que tu prévois.  
Je fuis de tes tourments le fpectacle funefte ,  
Sageffe , arrache moi d'un lieu que je détefte.  
La terre s'ouvre alors , la mer monte & mugit ,  
L'Ambition s'envole & le mont s'engloutit. (6).



## VARIANTES DU CHANT PREMIER.

(1) Marche aux divers séjours qu'habitent la Mollesse,  
 La fiere Ambition, la sordide Richesse ;  
 Tu verras qu'en ces lieux, l'insensé ne poursuit,  
 Que le fantôme vain d'un Bonheur qui le fuit.

---

(2) O mon fils ! il ne fut au Printemps de sa vie,  
 Goûter qu'un seul plaisir ; la source en est tarie.  
 Trop touché de son sort, tu plains un malheureux :  
 Toutefois il l'est moins qu'un fol ambitieux.

---

(3) Elle dit, & du temple où regnoit la Mollesse,  
 Transporté tout-à-coup au char de la Sageffe,  
 Nous volons ; ses coursiers en traversant les airs,  
 Sous leurs rapides pieds font jaillir les éclairs.  
 Mais soumis dans leur fougue à la main qui les guide,  
 Ils fondent tout-à-coup dans une plaine aride.

---

(4) Ouvrage da hazard, méprisable à moi-même,  
 Je voudrois m'ignorer dans ma grandeur suprême,  
 Quel plus rude tourment pour un ambitieux,  
 Que le malheur constant d'être vil à ses yeux !  
 Surchargé de respects ; qui les rend ? la Basseffe,  
 La souple Trahison, le Besoin, la Foibleffe.

De ces lâches respects les serviles tributs ,  
 Sont payés à la place , & non pas aux vertus.  
 A quels talents , doit-on le sceptre & la couronne ?  
 C'est l'intrigue souvent , ou le sort qui la donne.  
 Lorsque par des vertus , on fait la mériter ;  
 La terre trop long - temps a le droit d'en douter.

---

(5) Qu'un grand est quelquefois petit aux premiers rangs !  
 Comme il s'anéantit devant les grands talents !  
 Un nain en est plus nain placé sur les montagnes ,  
 Un géant plus géant debout dans les campagnes.  
 O toi ! loin du bonheur , par l'Orgueil égaré ,  
 Homme , de ta grandeur & d'un titre enivré ,  
 Contemple d'une vue & saine & réfléchie  
 Les deux extrémités qui limitent la vie ;  
 Conno's le peu qu'il faut à ton être imparfait ;  
 En naissant , tes besoins sont un sein & du lait :  
 A ta mort , un linceuil , une fosse , une bière ;  
 C'est là tout ce qui reste aux maîtres de la terre.  
 Mais quel homme insensible aux honneurs qu'on lui rend ,  
 Les contemple toujours d'un œil indifférent ?  
 On cherche le Bonheur dans le faste & la pompe ;  
 Puissez-vous , ô mortels ! aimer qui vous détrompe.

---

(6) Si tu n'as dans ces lieux , me dit alors mon guide ,  
 Vu que des grands en proie au Remord homicide ,  
 Garde toi de confondre avec ces malheureux ,  
 L'ami du bien public , le mortel généreux ,

Qui juste & tolérant , né pour remplir le trône ;  
Se charge par vertu du poids de la couronne.  
Apprend qu'à l'homme libre il faut donner des fers,  
J'en rougis ; mais enfin au coupable Univers,  
Il faut des Grands , des Rois , c'est un mal nécessaire ;  
L'Injustice sans eux leve une tête altière ,  
L'Amour-propre bientôt reclame tous ses droits ,  
Prend la Force pour juge , & ses desirs pour loix.







## ARGUMENT.

Les richesses font moins des biens réels que le moyen d'en acquérir; les chercher pour elles-mêmes, c'est n'en pas connoître l'usage. Le riche ignorant éprouve l'ennui, le mépris des hommes à talents, des Savants. Il ne faut point de connoissances dans une fortune bornée; la Nature indique les jouissances. Il faut des lumieres pour jouir d'une grande fortune, qui ne seroit qu'à charge, si elle ne donnoit de nouveaux goûts. Recherchez donc le commerce des Philosophes & des Savants: Apprenez à penser avec eux, en vous défiant de leurs systêmes. Les Stoïciens ont placé le Bonheur dans le calme d'une ame impassible; état chimérique dont l'Orgueil veut persuader l'existence, sans en être persuadé lui-même.



# LE BONHEUR,

POÈME ALLÉGORIQUE

CHANT SECOND.

---

---

**S**i l'Amour, les plaisirs, le Pouvoir, la Grandeur,  
N'ouvrent point aux mortels le temple du Bonheur,  
Faudra-t-il le chercher au sein de la richesse ?  
On ne l'y trouve point, repliqua la Sagesse.  
La richesse n'est rien : les stériles métaux,  
N'enferment en leur sein ni les biens, ni les maux.  
L'or a sans doute un prix qu'il doit à son usage ;  
Echange du plaisir entre les mains du sage,  
Dans celles de l'avare, il l'est du repentir.  
Sans attrait pour les Arts, de quoi peut-il jouir ?  
Non, ce n'est pas pour lui qu'un Bouchardon dessine,  
Que Rameau prend la lyre, & Milton imagine,

Qu'Uranie a levé le plan des vastes Cieux ,  
 Que sur son roc encore aride & nébuleux ,  
 Fontenelle répand les fleurs & la lumière ,  
 Et qu'au pied d'un ormeau, le front ceint d'un lierre ,  
 Il instruit les Bergers à chanter leur plaisir.

L'opulent accablé du poids de son boisir ,  
 Aux Lymbes de l'Ennui, conduit par l'ignorance ,  
 Cherche en vain le Bonheur au sein de l'Abondance.  
 Empressé de jouir, il ne jouit jamais,  
 Que du plaisir grossier des besoins sans faits.  
 Son imbecillité croît avec sa richesse.

Ne t'en étonne point, ajoute la Sagesse ,  
 Disciple des objets, dont il est entouré ,  
 Tout homme à l'ignorance, en naissant, est livré ,  
 Du don de la pensée a-t-il fait peu d'usage ?  
 Dans son orgueil jaloux s'éloigne-t-il du sage ?  
 A la caducité parvenu sans talent ,  
 Son corps est d'un vieillard, son esprit d'un enfant. (1).  
 Rien ne chasse l'Ennui de son ame inquiète :  
 Sous ses lambris dorés, que fait-il ? il vegete.  
 De quelqu'éclat, mon fils, dont l'or frappe tes yeux ,  
 Son possesseur avide est rarement heureux :  
 Il a peu de vertus. Fastueux, souple & traître ,  
 Tyran avec l'esclave, esclave avec le maître ,  
 Comme l'Ambitieux, jaloux de ses rivaux ,  
 Sans avoir ses talents, le Riche a ses défauts.  
 L'un paroît à nos yeux toujours près de sa chute ,  
 L'autre est aux coups du Sort peut-être moins en butte.  
 Mais aux faveurs revers s'il est moins exposé ,  
 Plus en vie du peuple, il est plus méprisé.

Les dangers que l'on brave ennoblissent les crimes.

Tous les ambitieux passent pour magnanimes.

Plus criminels sans doute, ils sont moins odieux :

La Fortune en un jour les perd, nous venge d'eux ;

Le fracas de leur chute attiédit notre haine.

Mais quelle est du mortel l'ame libre & hautaine,

Qui ne voit les grandeurs que d'un œil de mépris ?

Plus le péril est grand, plus pour un si haut prix,

Chacun portant en soi la semence du crime,

L'excuse dans un autre, & trop souvent l'estime.

Le bonheur n'est donc pas dans des biens superflus,

Relégué par le Ciel au Palais de Plutus.

Où le chercher, disois-je ? est-ce auprès de ces Sages,

Dont le nom est encor respecté par les âges ?

La Sagesse me dit : on a vu des mortels,

Jaloux de s'ériger eux-mêmes des autels,

Oser d'un Dieu moteur pénétrer le mystère.

Mais ces Sages, mon fils, que l'Univers révère,

N'ont été bien souvent que d'adroits imposteurs ;

Admires de la terre, ils l'ont remplie d'erreurs,

Et fait dans l'espoir vain d'expliquer la Nature,

Sous le nom de Sagesse, adorer l'Imposture.

Un Persé, le premier, se dit ami des Dieux,

Ravisseur de la flamme & des secrets des Cieux,

Le premier en Asie, il assemble des Mages,

Enseigne follement la science des Sages.

Il peint l'abysses obscur, berceau des éléments,

Le feu, secret auteur de tous leurs mouvements.

Le Grand Dieu, disoit il, sur son aile rapide,

Fendoit avant le temps les vastes mers du vuide ;

Une fleur y flottoit de toute Eternité.  
 Dieu l'apperçoit , en fait une Divinité.  
 Elle a pour nom Brama , la bonté pour essence ;  
 Ce superbe Univers est fils de sa puissance.  
 Par lui le mouvement succédant au repos ,  
 Le pavillon des Cieux se détache des eaux.  
 Du sédiment des mers le Dieu pêtrit la terre,  
 Les nuages épais , cavernes du tonnerre ,  
 Sont, par le choc des vents, enflammés dans les airs.  
 Le brûlant Equateur ceint le vaste Univers.  
 Brama du premier jour ouvre enfin la barriere ;  
 Les Soleils allumés commencent leur carrière ,  
 Donnent aux vastes Cieux leur forme & leurs couleurs ,  
 Aux forêts leur verdure , aux campagnes leurs fleurs ,  
 Ami du merveilleux , foible , ignorant , crédule ,  
 Le Mage crut long-temps ce conte ridicule.  
 Et Zoroastre ainsi , par l'orgueil inspiré ,  
 Egara tout un peuple , après s'être égaré.  
 Ce fut en ce moment que l'aveugle Système ,  
 Sur son front orgueilleux ceignit le diadème.  
 De l'énigme des mots couvrant sa fausseté ,  
 Moins il fut entendu , plus il fut respecté.  
 Mais de la Perse enfin chassé par la Mollesse ,  
 Il traverse les mers , s'établit dans la Grece.  
 Il connoit , il a vu la cause en ses effets ;  
 Et la Terre & les Cieux sont pour lui sans secrets.  
 Hésiode prétend que sur l'abyme immense ,  
 Régnait le sombre Erébe & le profond Silence ,  
 Alors que dans les flancs du chaos ténébreux ,  
 L'Amour est engendré pour commander aux Dieux.

Déjà l'antique nuit qui couvre l'Ethérée,  
 Est par les feux du jour à moitié dévorée ; (2).  
 L'Amour né, tout s'anime & s'arrache au repos ;  
 Le Ciel étincelant se courbe autour des eaux,  
 Thétis creuse le lit des ondes mugissantes ,  
 Et Tithée au-dessus des vagues écumantes ,  
 Lève un superbe front couronné par les airs.  
 L'ordre né du chaos embellit l'Univers.

Ainsi dans des esprits , admirateurs d'eux-mêmes ;  
 L'orgueil de tout connoître enfante des systèmes.  
 Ainsi les nations , jouets des imposteurs ,  
 Se disputent encor sur le choix des erreurs ;  
 Aux plus folles souvent rendent le plus d'hommages.  
 Ainsi notre Univers , par de prétendus sages ,  
 Tant de fois tour - à - tour détruit , édifié ,  
 Ne fut jamais qu'un temple à l'Erreur dédié. (3).  
 Hélas ! si du savoir les bornes sont prescrites ,  
 Si l'esprit est fini , l'orgueil est sans limites.  
 C'est par l'orgueil jadis que Platon emporté ,  
 Crut que rien n'échappoit à sa sagacité.  
 Du pouvoir de penser dépouillant la matière ,  
 Notre ame , enseignoit-il , n'est point une lumière ;  
 Qui naîtse , s'affoiblitse , & croîtse avec le corps :  
 Substance inétendue , elle en meut les ressorts ;  
 Esprit indivisible , elle est donc immortelle.  
 L'ame fut tour-à-tour une vive étincelle ,  
 Un atôme subtil , un souffle aérien.  
 Chacun en discourut ; mais aucun n'en fut rien,  
 Ce n'étoit point assez : & l'homme en son audace ;  
 Après avoir franchi les deserts de l'espace ,

De l'âme par degrés s'éleva jusqu'à Dieu.  
 Dieu remplit l'Univers, & n'est en aucun lieu ;  
 Rien n'est Dieu, nous dit-il ; mais il est chaque chose.  
 Puis en longs arguments, il discute, il propose,  
 Il forme enfin son Dieu d'un mélange confus  
 D'attributs différents, de contraintes vertus.  
 Trop souvent ébloui par sa fausse éloquence,  
 Cachant sous de grands mots sa superbe ignorance ;  
 Il se trompe lui-même, & sourd à sa raison,  
 Croit donner une idée, & ne forme qu'un son.

Au Labyrinthe obscur d'une science vaine,  
 Falloit-il perdre un temps que la raison humaine,  
 Aux premiers jours du monde, auroit employé mieux ?  
 A rechercher le vrai qu'à se créer des Dieux.  
 Folle en un esprit faux, éclairée en un sage,  
 Locke qu'elle anima, nous en montra l'usage.  
 Choisissons-le pour maître, & qu'en nos premiers ans,  
 Il guide jusqu'au vrai nos pas encor tremblants.  
 Locke n'atteignit point au bout de la carrière ;  
 Mais sa puissante main en ouvrit la barrière.  
 Pour mieux connoître l'homme, il le prend au berceau,  
 Il le suit de l'enfance, aux portes du tombeau,  
 Observe son esprit, voit comment la pensée,  
 Par le burin des sens est dans l'âme tracée,  
 Et combien des savants les dogmes imposteurs,  
 Combien l'abus des mots ont enfanté d'erreurs.  
 D'un bras il abaisse l'orgueil du Platonisme,  
 De l'autre il limita les champs du Pyrrhonisme ;  
 Nous découvrit enfin le chemin écarté,  
 Et le parvis du Temple où luit la vérité.

Pénétrons

CHAN T I L -

Pénétrons avec lui sous la voûte sacrée.  
 Que de monstres divers en défendent l'entrée  
 La Paresse épanchant le suc de ses pavots ,  
 Engourdit les esprits d'un stupide repos.  
 Le Système entouré d'éclairs & de nuages ,  
 En les éblouissant en écarte les Sages.  
 L'odieux Despotisme entouré de gibets ,  
 Commande à la Terreur d'en fermer les accès :  
 La Superstition du fond d'une cellule  
 En chasse , en l'effrayant , l'esprit foible & crédule,  
 Par ses cris douloureux le Besoin menaçant ,  
 Sur la porte du Temple arrête l'indigent.  
 L'Opiniâtreté le cache à la vieillesse ,  
 Et l'Amour en défend l'entrée à la jeunesse.  
 Mais il s'ouvre aux mortels qui d'un pied dédaigneux  
 Foulaient les vains plaisirs , les préjugés honteux ,  
 Attendent leurs succès de leur persévérance ,  
 Et font devant leurs pas marcher l'Expérience. (4)  
 Elle les a conduits jusqu'à la Vérité.  
 Les conduit-elle encor à la Félicité ?  
 D'un astre impétueux la puissance ennemie ,  
 Ou sème de douleurs le cours de nôtre vie ,  
 Ou du moins y répand plus de maux , que de biens  
 Si je veux être heureux & jamais n'y parviens ,  
 Si je ne puis jouir que de l'espoir de l'être ,  
 Infortunés mortels , je ne fais , mais peut être ,  
 Le Bonheur n'est pour vous que l'absence des maux.  
 Sans doute , qu'engourdi dans un parfait repos ,  
 La sage inaccessible à l'Amour , à la Haine ,  
 Riche dans l'indigence & libre sous la chaîne ,

B

Porte indifféremment la couronne ou les fers.  
 Sous l'égide stoïque , à l'abri des revers ,  
 Ce mortel doit jouir d'un calme inaltérable.  
 Que l'Univers s'éroule , il reste inébranlable.

Aprend , dit la Sagesse , à le connoître mieux ;  
 Qui feint d'être insensible , est toujours orgueilleux.  
 Comment peux-tu , trompé par son dehors austère ,  
 Prendre pour sage , un fou , superbe , attrabilaire ,  
 Qui sensible aux plaisirs , les fuit pour éviter ,  
 Le danger de les perdre & de les regretter ;  
 Qui recherche partout , la Douleur & l'Injure ;  
 Comme les seuls creusets où la vertu s'épure ,  
 Qui toujours préparé contre un mal à venir ]  
 S'habitue à l'opprobre & s'exerce à souffrir ;  
 Foule aux pieds la Richesse & bravant la Misère ,  
 Se dévoue aux rigueurs de son destin contraire.  
 Livrant aux passions d'inutiles combats ,  
 Voit ces foux insulter aux plaisirs qu'ils n'ont pas ,  
 S'enivrer des vapeurs de leur faux héroïsme ,  
 Apôtres & martyrs d'un morne Zénonisme ,  
 Préférer sottement la douleur au plaisir ,  
 Et l'orgueil d'en médire au Bonheur d'en jouir.

Mais par leurs vains discours , comment donc , ô Sagesse ,  
 Ont-ils pu si long-temps tromper Rome & la Grèce ?  
 Ton esprit , reprit-elle , en est il étonné ?  
 Chez des peuples altiers le Stoïcisme est né.  
 Comme un être impassible , il leur peignit son sage ;  
 Il portoit sur son front le masque du courage ;  
 Son maintien est farouche , austère , impérieux ;  
 Hélas ! En faut-il tant pour fasciner Les yeux !

CHAN T 11.

223

Voi pouffer à l'excès sa feinte indifférence.  
 Voi, comme en tous les temps, séduit par l'apparence ;  
 Et du joug de l'Erreur tardif à s'échapper ,  
 L'imbécile univers est facile à tromper.

A ces mots je me trouve en une place immense ,  
 Qu'un peuple curieux remplit de sa présence.  
 L'à , s'élève un bûcher où la torche à la main ,  
 Un fier mortel s'assied avec un front serain.

Sur ce bûcher funebre , où ton œil me contemple ;  
 Peuple , s'écrioit-il , apprend par mon exemple ,  
 Qu'un sage en tout état , égal en tout aux Dieux ,  
 Est calme , indépendant , impassible comme eux.  
 Rien ne peut l'émouvoir : la dévorante flamme ,  
 Qui pénètre son corps , n'atteint point à son ame.  
 La Crainte qui subjugué un coursier indompté ,  
 Qui couche l'ours aux pieds de son maître irrité ,  
 Et courbe un peuple entier au joug de l'esclavage ;  
 Peut tout sur la Nature & rien sur mon courage.

Il dit : à son bûcher lui-même il met le feu ;  
 La foule épouvantée , en lui croit voir un Dieu ;  
 Elle avance , se presse , elle s'écrie , admire.  
 Quel est donc , reprend-il , la terreur que j'inspire ?  
 Que pourtoit la douleur contre ma fermeté ?

Malgré moi j'admirois son intrépidité ;  
 Son courage féroce étonnoit ma foiblesse ;  
 Alors que du bûcher la puissante Sagesse ,  
 Ecartant cette foule , apaisé la clameur.  
 Le Stoïque le voit , il en frémit d'horreur.  
 A ce coup imprévu sa confiance s'étonne ;  
 Il pousse un cri plaintif , sa force l'abandonne.

B ij

Son orgueil l'a laissé seul avec la douleur ;  
 Et le Dieu dispaçoit avec l'Admirateur.  
 Egaré , dis-je , alors , en ma route incertaine ,  
 J'ai cherché le Bonheur & ma poursuite est vaine.  
 Sans doute aux passions je devois résister ,  
 Telemaque ou Mentor , les fuir ou les dompter.  
 Non : je n'écoute plus leur trompeuse promesse.  
 Quel est ce faux Bonheur promis dans leur ivresse ?  
 Quelques plaisirs semés dans d'immenses déserts.  
 Sur leur illusion , mes yeux se sont ouverts.  
 Le transport d'un instant n'est pas le bien suprême.  
 Quels seroient ces faux biens qu'on poursuit & qu'on aime,  
 S'ils étoient mieux connus , s'ils étoient comparés ,  
 Au trouble , aux noirs soucis dont ils sont entourés ?  
 C'est l'éclair allumé dans le flanc des orages ,  
 Qui d'un rapide jour sillonne les nuages ,  
 Et dont l'éclat subit répandu dans les Cieux ,  
 Paroît d'autant plus vif qu'ils sont plus ténébreux.  
 Sous un Ciel éclatant d'une égale lumière ,  
 L'heureux doit commencer & finir sa carrière.  
 Ce Bonheur , ô Mortels ! que nous recherchons tous ,  
 N'est que l'enchaînement des plaisirs les plus doux ,  
 Qui pourra me l'offrir ? ô divine Sagesse ;  
 Sur les lieux qu'il habite , éclairez ma jeunesse.  
 Nos vives passions entraînent mille maux.  
 Le Bonheur seroit-il un stupide raptus ?





## VARIANTES DU DEUXIEME CHANT,

(1) **E**nnemi du savoir , il lui paroît futile ;  
 L'argent est tout pour lui , l'étude est inutile.  
 Tenant , nouveau Midas , toujours l'œil arrêté ,  
 Sur l'or , ce vil objet de sa cupidité ,  
 Sous ses riches lambris , que fait-il ? il végète.  
 L'à , sa stupidité tranquille & satisfaite ,  
 Voudroit par ses mépris avilir les Savants :  
 Du sein de l'Opulence , il insulte aux talents.  
 Mais admire en secret l'Ecrivain qu'il déprime ;  
 Le dédain est souvent un aveu de l'estime.

---

(2) Heureux si l'homme un jour docile à la censure  
 Content de s'égarer aux champs de la Nature.—  
 Par de-là ses confins ne poursuit plus l'Erreur ;  
 Il ne saisit du vrai que la fausse lueur ;  
 Et si de son savoir les bornes sont prescrites ,  
 &c.

---

(3) Ils éclairent enfin , l'Air , la Terre & les Mers ,  
 Et le feu de l'Amour anime l'Univers.

(4) Par des soins assidus leur courageuse main,  
A fait d'un sol ingrat un fertile terrain,  
Aux efforts du travail est-il rien d'impossible ?  
Et conduit l'homme au vrai, le lui rend accessible.  
Ainsi des Aquilons & des courants vainqueurs,  
Malte voit sur ses bords de robustes Rameurs,  
Par de constants efforts en surmonter les lames,  
Le mobile élément s'endurcit sous leurs rames,  
L'aviron appuyé sur les soles des eaux,  
Dans ses ports étonnés remorquer ses vaisseaux.

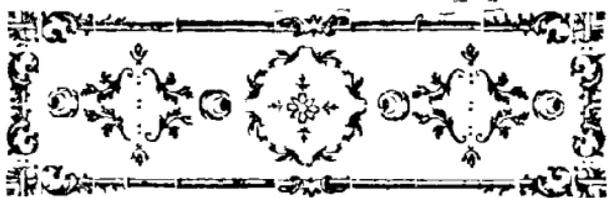






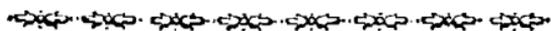
## ARGUMENT.

L'homme le plus heureux est celui qui rend son Bonheur le moins dépendant des autres, & en même temps celui qui possède plusieurs goûts auxquels il commande. C'est l'homme qui aime l'étude & les sciences. Il est à la fois plus indépendant & plus éclairé. Il est des plaisirs vifs que donne la Philosophie, soit celle qui étudie la Nature, soit celle qui étudie l'homme. Le Philosophe jouit même en se trompant. Il aime l'Histoire qui sert à l'étude expérimentale de l'homme. Il ne renonce point aux plaisirs des sens ; mais il les maîtrise. La Poësie, la Musique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, sont pour lui des nouvelles sources de plaisirs.



# LE BONHEUR,

## POÈME ALLÉGORIQUE.



### CHANT TROISIÈME.



Au faite des grandeurs, au sein de la Richesse,  
Qui fait soupirer l'homme & l'agite sans cesse ?  
Quel serpent sous les fleurs se glisse près de lui ?  
Ce reptile odieux, dit mon guide, est l'Ennui.  
Du venin qu'il répand la maligne influence,  
Jusque dans son palais dévore l'Opulence.  
Dans les bras du Plaisir, dans le sein des Amours,  
Son souffle empoisonné ternit les plus beaux jours.  
Quel remède à ce mal ! c'est sans doute l'étude ;  
Plaisir toujours nouveau qu'augmente l'habitude. (1)  
Aux charmes qu'elle offre abandonne ton cœur.  
En elle reconnoit la rive du Bonheur.

. B y .

En elle vien puiser ce plaisir dont l'usage,  
 Convient à tout état, en tous lieux, à tout âge :  
 Plaisirs vrais, dont le Sage a la semence en lui.  
 Malheur à l'insensé qui les attend d'autrui,  
 Et qui de la Fortune ignorant le caprice,  
 De son Bonheur sur elle a fondé l'édifice,  
 L'a mis dans les grandeurs, dans le faste & les biens.  
 Qu'aura-t-il pour rivaux? tous ses concitoyens. (2)

Vers des monts escarpés à ces mots elle avance.  
 Sur leur cîme je vois le Doute, le Silence,  
 La Méditation à l'œil perçant & vif,  
 La sage Expérience au regard attentif;  
 Ensemble ils assuroient par des travaux immenses,  
 Les nouveaux fondemens du Palais des Sciences,  
 Où pénétrait déjà le jour des vérités.  
 Ces monts par des mortels seroient-ils habités?  
 Que vois-je à leur sommet? Des Sages, reprit-elle;  
 Ils s'abreuvent ici d'une joye immortelle.  
 A leur puissante voix la Nature obéit;  
 Son voile est transparent à l'œil de leur esprit.  
 Ils ont franchi d'un saut l'espace qui sépare,  
 Le vrai le plus commun d'un vrai fin & plus rare.  
 Dans les secrets du Ciel leurs yeux ont su percer;  
 Des effets à leur cause, ardente à s'élançer,  
 Leur raison a détruit le règne des prestiges;  
 Aux yeux de leur génie il n'est plus de prodiges.  
 Semblables à des Dieux ils ont pété les airs,  
 Mesuré leur hauteur, ceintre notre Univers,  
 A d'uniformes loix asservi la Nature.  
 Dans la variété qui forme sa parure,

Dans l'abyme des eaux , sur les monts , dans les Cieux ,  
Que de secrets voilés ne s'offrent qu'à leurs yeux !

L'un examine ici, quelles forces puissantes  
Suspendent dans l'Ether ces étoiles errantes :  
Comment en débrouillant l'immobile chaos ,  
L'attraction rompit les chaînes du repos.

Cet autre a rallumé les flambeaux de la vie ;  
De la rapide Mort la course est ralentie :  
L'art éteint déjà le tranchant de sa faux ,  
Et le Temps est plus lent à creuser les tombeaux.

Plus loin reconnois-tu ces ames courageuses  
Qui fendirent au Nord ces ondes pareilleuses ,  
Dont les flots soulevés & durcis par les vents ,  
Surnagent sur les mers en rochers transparents.  
Dans ces tristes climats où leur gloire se fonde ,  
Sur un axe plus court ils suspendent le monde.  
Que ces globes sans nombre étonnent mon esprit !  
Je sens qu'à leur aspect mon ame s'agrandit.

Ici , je pourrai donc épier la Nature ,  
Percer de ses secrets la profondeur obscure ,  
Et m'élever bientôt au faite du Bonheur.  
N'eussai-je qu'un seul goût ; il suffit à mes vœux.  
Un doute cependant me fait & m'accable .  
L'Erreur est de nos maux la source inépuisable ,  
Elle s'ouvre un accès dans le plus grand esprit .  
C'est l'onde qui partout se filre & s'introduit.

On la vit autrefois chez les Romains , en Grèce ,  
Séduire dans Zénon , & charmer dans Luèce .  
Le plus sage est trompé - souvent la Vanité  
Doit mêler des ennuis à sa félicité.

B vi

Descartes m'entendit : j'ai, me dit-il, moi-même ;  
 Marché les yeux couverts du bandeau du Système,  
 Remplacé d'une erreur, les erreurs d'un ancien,  
 Bâti mon Univers sur les débris du sien.  
 Mais qui peut m'affliger ? J'ai failli comme un Sage ;  
 Et j'ai du moins marqué l'écueil par mon naufrage.

Il faut, dit Mallebranche, en faire ici l'aveu ;  
 L'on ne vit rien en moi, quand je vis tout en Dieu.  
 Si je n'étincellai que de fausses lumières,  
 Et si Locke a flétri mes lauriers éphémères ;  
 Instruit par mes erreurs, il m'a su devancer.  
 C'est d'erreur en erreur que l'on peut s'avancer.  
 Si je me suis trompé ; si ma raison esclave,  
 Des préjugés du temps ne put briser l'entrave,  
 Pardonne, ô Vérité ! quand j'en reçus la loi,  
 Je ne t'offensois pas ; je les prenois pour toi.  
 Il dit, & j'apperçois plusieurs d'entre les Sages,  
 Qui mêlent en riant sous des épais feuillages  
 Les voluptés des sens aux plaisirs de l'esprit.  
 Quel est sous ces berceaux le Dieu qui les conduit ?  
 L'Amour a-t-il quitté les bosquets d'Idalie,  
 Pour les arides monts où se plaît Uranie ?  
 Des Sages voudroient-ils se bannir de ces lieux ?  
 Non : mais, dit la Sageffe, il font dans l'âge heureux ;  
 Où l'ardente Vénus les brûle de ses flammes :  
 Doivent-ils, chastes foux, les éteindre en leurs ames ?  
 Ma main entraînâ dans le Sacré Vallon,  
 Les myrtes de l'Amour aux lauriers d'Apollon.  
 L'Amour est un des Dieux à qui je rends hommage,  
 C'est le tyran d'un Fol, mais l'esclave d'un Sage.

Il donne à l'un des sens, à l'autre des plaisirs.  
 Ici, des sens, du cœur, maîtrisant les desirs,  
 L'heureux Anacréon, guidé par la Sagesse  
 Des roses du plaisir colore sa Maîtresse,  
 Dévoile ses beautés & célèbre l'Amour.  
 Le Chantre de Téos commande en ce séjour.  
 Jouissez des beaux jours que le Printemps fait naître;  
 La fleur à peine éclosée est prête à disparaître.  
 En vos cœurs, disoit-il, que l'heureux souvenir  
 D'un plaisir qui s'éteint y rallume un désir.  
 Cueillez avec Zénon, dansez avec les Graces.  
 Puisse l'Amour folâtre, empressé sur vos traces,  
 De son ivresse en nous prolonger les instants.  
 Voyez ce papillon au retour du Printemps,  
 Comme il voltige au tour d'une rose nouvelle,  
 Se balance dans l'air, se suspend sur son aile,  
 Contemple quelque temps sa forme & ses couleurs,  
 Et vole sur son sein pour ravir ses faveurs.  
 Ainsi lorsque l'Aurore éclairant l'hémisphère,  
 Vient rendre à la beauté le don heureux de plaire,  
 Ce papillon, c'est moi; la rose, c'est Doris.  
 Admirant de son sein l'incarnat & les lys,  
 Mon avide regard contemple avec ivresse,  
 Ses membres arondis des mains de la Mollesse.  
 Ne puis-je du désir modérer les fureurs,  
 Je vole entre ses bras & ravis ses faveurs.  
 Dans l'excès du plaisir nos âmes semblent croître;  
 S'unir, se pénétrer & ne former qu'un être.  
 Nous expirons tous deux sur l'autel des Amours.  
 Peux-tu, dis-je ô Sagesse, écouter ces discours?

Des fausses voluptés tel étoit le langage.

Non, ce n'est point ici la demeure du Sage,  
Et le Remord sans doute a mêlé dans leur sein;  
Au nectar du plaisir le poison du chagrin.

L'Ennui qui dans tous lieux poursuit le Sybarite,  
N'entre point, reprit-elle, au séjour que j'habite :  
Et quand la jouissance attiédit ses desirs,  
Le Sage en d'autres lieux cherche d'autres plaisirs.  
Apprends de moi, qu'un goût, alors qu'il est unique,  
Se change en passion & devient tyrannique ;  
Que la variété rend vif un plaisir doux.

Un homme a-t-il en soi, rassemblé plusieurs goûts ?  
S'il en perd un, sa perte est pour lui moins sensible.

En achevant ces mots, un pouvoir invincible,  
M'a déjà transporté près d'un vaste Palais ;  
Ses abords sont cachés par un nuage épais ;  
L'on n'apperçoit au loin que ruines antiques :  
Des débris entassés en forment les portiques.  
Et ce Palais fameux par son antiquité,  
Est bâti par la Fable & par la Vérité.  
Là, le burin en main la Muse de l'histoire,  
Eternise des morts ou la honte ou la gloire.  
Des Sçavans l'entouroient : l'un d'un œil curieux,  
Voyoit comment l'amour-propre, en tous temps, en tous lieux,  
Père unique & commun des vertus & des crimes,  
Creusa de nos malheurs & combla les abymes ;  
Forma des Citoyens, les soumit à des Rois ;  
Fit, rompit, resserra le nœud Sacré des Loix ;  
Eteignit, ralluma les flambeaux de la guerre,  
Et mit diversément tous les fils de la Terre.

Des premiers des Romains , l'autre observant les mœurs,  
 Et leur férocité , germe de leurs grandeurs ,  
 Voit chez eux aux Vertus succéder la Richesse ,  
 Voit ce Peuple vainqueur vaincu par la Mollesse ,  
 Et son trône construit du trône de cent Rois ,  
 S'écrrouler tout à coup affaillé sous son poids.  
 Quelques-uns moins amis d'une étude profonde ,  
 Parcouroient d'un coup d'œil tous les siècles du monde ,  
 Qui semblables aux flots l'un sur l'autre roulants ,  
 • Paroissoient s'abymer dans le gouffre du temps ,  
 Et dans leur cours rapide entraîner & détruire ,  
 Les Arts , les Loix , les Mœurs , les Rois & leur Empire-  
 Hélas ! disoit l'un d'eux , tout passe & se détruit :  
 Hâtons nous de jouir , tout nous en avertit.  
 Homme insensé , poutquoi , si les mains éternelles,  
 Aux siècles , comme aux jours , ont attaché des aîles ,  
 Fuir les plaisirs présents , t'épuiser en projets ,  
 Et poursuivre des biens que tu n'atteins jamais ?  
 Que mon ame , lui-dis-je , est surprise & ravié !  
 S'il est beau d'observer sur les monts d'Uranie ,  
 Les ressorts employés pour mouvoit l'Univers ,  
 De nombrer les soleils suspendus dans les aîs ,  
 De voir , de calculer quelle force les guide ,  
 Les fait flotter épars dans l'océan du vuide ;  
 Comment des vastes Cieux perçans la profondeur ,  
 Tant d'astres différens de forme & de grandeur ,  
 Séparés tous entr-eux par des déserts immenses ,  
 Ont pour se balancer d'inégales puissances :  
 Et-il moins beau de voir quels ressorts éternels ,  
 Et quel agent commun meuvent tous les mortels ?

De dévoiler des temps l'obscurité profonde ;  
 D'observer l'amour-propre aux premiers temps du monde ,  
 De le voir en nos cœurs créer les passions ,  
 Éclairer les humains , former les Nations ;  
 Contre l'outrage ici , déchaîner la Vengeance ,  
 Là , contre l'assassin cuirasser la Prudence ,  
 Et forger de sa main la balance des Loix ,  
 La chaîne de l'esclave & le sceptre des Rois ; -  
 De voir les Nations tour-à-tour sur la terre  
 S'illustrer par leurs loix , par les arts , par la guerre ;  
 D'examiner les mœurs dans chaque Etat naissant  
 De percevoir sa grandeur ou son abaissement ;  
 D'en découvrir la cause encore imperceptible ,  
 Et par la prévoyance à qui tout est visible ,  
 De se rendre présents les siècles à venir ?

Qu'en ces lieux , ô Clio ! tu m'offres de plaisir !  
 Non : jamais sur ces monts la céleste Uranie ,  
 A de plus grands objets n'éleva mon génie.  
 Sageste , en ce moment je suis deux fois heureux :  
 D'unis deux goûts divers. Cependant à mes yeux  
 Le Temple du Bonheur , ne s'offre point encore.  
 Sans doute un Dieu l'habite. Est-ce en vain qu'on l'implore ?  
 De ma félicité le Ciel est-il jaloux ?

Pourquoi le seroit-il ? formé pour tous les goûts ,  
 Non , tu n'es point heureux autant que tu peux l'être ,  
 Chaque instant , ô mon fils , ton bonheur peut s'accroître.  
 Vien , il te reste encor des plaisirs à sentir :  
 La carrière des arts à tes yeux va s'ouvrir.

### CHANT III.

Je me trouve à ces mots au milieu d'une plaine.  
Dans un cercle argenté que décrit l'Hypocrène,  
Est un bois de palmiers dont les épais rameaux,  
Entrelassés par l'art, sont tissés en berceaux.  
Un feuillage naissant en ombre les routes :  
Mille festons de fleurs suspendus à leurs voûtes,  
Y parfument au loin les haleines des vents.  
Quelle main a voûté ces Palais du Printemps ?  
Sur ces gazons fleuris, quelle est cette Déesse ?

L'Imagination, répliqua la Sagesse,  
Qui peut rouvrir encore les gouffres du chaos,  
En tirer, à son gré cent Univers nouveaux.  
Son œil perce au-delà du monde qu'elle embrasse ;  
Elle franchit d'un saut & le temps & l'espace.  
C'est elle qui courba tous les cercles des Cieux,  
Qui bâtit l'Empirée & créa tous les Dieux,  
Qui perçait par l'Etna jusqu'au séjour des ames,  
Y creusa le Tartare, en alluma les flammes ;  
Puis de-là, remontant à la clarté du jour,  
Dança avec les Sylvains, folâtra avec l'Amour ;  
Au retour du Printemps chante Zéphire & Flore,  
Et les près émaillés des perles de l'Aurore.

Ici, le Jugement à ses côtés assis,  
La dompte, la dirige en ses efforts hardis.  
Aux œuvres du Génie avec elle il préside.

Dans ces divers bosquets où le destin te guide,  
J'ai rassemblé les arts : chacun a ses autels.

Et quels sont, dis je alors, ces fortunés mortels,

Qui dans l'Art de Linus instruits par Polymnie,  
 Par leurs sublimes chants, ont fait taire l'Envie ?  
 Ce sont, dit-elle, ceux dont les vers pleins de sens,  
 Ont subi, soutenu les épreuves du temps.  
 Tu vois Lucrèce ici peindre aux regards du sage,  
 Le vrai le plus abstrait sous la plus vive image ;  
 Milton d'un feu solide enfermer les Enfers,  
 Ceinturer le pont qui joint l'Erebe à l'Univers,  
 Les Priors, les Boileaux, les Popes, les Horaces,  
 Ceindre la Vérité de l'écharpe des Graces ;  
 Le hardi Crébillon évoquer la Terreur,  
 Et prêter dans ses vers des charmes à l'Horreur.

Non loin, Perse est assis : enfants du seul génie,  
 Que mes vers, disoit-il, plaisent sans harmonie,  
 Je n'imiterai point ces Rimeurs sans talents,  
 Qui prodigues de sons, sont avares de sens,  
 Dont la verve répand en son cours débordée  
 Un déluge de mots sur un désert d'idée,  
 Et je n'allierai point, imbécille orateur ;  
 L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur.

Semblable au Dieu brillant qui colore & qui pense,  
 Qui s'avance vers moi ? Celui qui dans la France,  
 Le premier emboucha la trompette de Mars ;  
 Né pour tous les plaisirs, il chanta tous les arts.  
 Sa main cueille à la fois le laurier & la rose,  
 Peint les travaux d'Henri, les charmes de Montose,  
 Les fureurs des Clements, les malheurs de Valois,  
 Les tourbillons détruits par le Descarte Anglois,  
 Le rayon que Denis enfourchoit pour monture,  
 Et le Prisme où Newton en montrait la structure.

Tel on voit dans un lac à la fois dessiné,  
 L'objet le plus prochain & le plus éloigné,  
 Le coteau qui l'enceint, la forêt qui l'ombrage,  
 L'herbe, le jonc, la fleur qui borde son rivage,  
 Et l'Astre étincelant qui traverse les Cieux.

L'air retentit alors de sons harmonieux:  
 Je reconnus Quinaur: l'Amour montoit sa lyre  
 Du Dieu qui l'inspiroit, il étendoit l'Empire,  
 Et dresseoit ses aurels dans ces Palais changeants,  
 Travaux de tous les arts, plaisirs de tous les sens. (3)

Plus loin, est l'atelier où l'heureuse Peinture,  
 Toujours en l'imitant embellit la Nature.  
 Mille groupes divers, chef-d'œuvres de son art,  
 Du spectateur surpris arrêtent le regard.  
 Il a cru voir des corps: sa main impatiente,  
 Touche, veut s'assurer si la toile est vivante;  
 Et son esprit encore incertain, curieux,  
 Doute qui l'a trompé du toucher ou des yeux.  
 Dans ce tableau hardi, je vois les mers émues,  
 S'élançant, se heurter & retomber des nues.  
 Par un nuage noir les Cieux au loin couverts,  
 Ne sont plus éclairés que du feu des éclairs.  
 L'un peint le fier Renaud enchaîné par Armide,  
 L'autre a peint d'un serpent le front d'une Eumenide.  
 Plus loin je vois le Temps, qui, vengeur des héros  
 Traîne, étouffe l'Envie aux pieds de leurs tombeaux.

Du berceau transparent d'un vague écumant  
 Vénus s'élève sur son onde mugissante.

L'Amour naît avec elle , & par elle est armé ;  
 Du feu de ses regards le monde est animé.  
 Déjà Pan sur ses monts a saisi l'Oréade ;  
 Neptune a sous les eaux entraîné la Nayade ;  
 Ixion dans sa nue a poursuivi Junon ;  
 Proserpine aux Enfers s'abyme avec Pluton.

Qu'en ces lieux , dis-je alors , j'aime à voir la Peinture,  
 Donner des corps aux Dieux , de l'ame à la Nature !  
 Des gouffres de l'Oubli retirer les héros ,  
 Et par ce noble espoir en former de nouveaux !  
 Que de plaisirs divers un seul goût fait éclore !

Du Temple du Bonheur si je suis loin encore ,  
 Du moins à chaque pas que je fais en ces lieux ,  
 Je me sens à la fois plus sage & plus heureux.  
 Je dis & j'éprouvois une joie inconnue ,  
 Quand la Sageffe offrit un héros à ma vue.  
 Que vois-je ? Un Prince ci ? . . C'est un Roi glorieux ;  
 Qui protecteur des Arts & célébré par eux ,  
 Réleva leurs autels qu'avoit fondés la Grèce.  
 Dieux ! qu'il eût été grand , ajouta la Sageffe ,  
 Si Socrate au conseil , comme Alcide aux combats ;  
 L'ardeur de conquérir n'eut point armé son bras !  
 De César trop long-temps s'il suivit les vestiges ,  
 Son siecle fut du moins le siecle des prodiges ,  
 Quand Louis par les arts se laissant enchanter ,  
 Embellit l'Univers , las de l'épouvanter.

Admire auprès de lui ceux qui durant sa vie ,  
 Ont par d'heureux travaux illustré leur Patrie.  
 Quand le goût des beaux Arts germiera dans ton cœur ,  
 De cent plaisirs nouveaux voi croître ton Bonheur.

C H A N T I I I.



Déjà l'Architecture en main prend son équerre ;  
 Elle a levé ses plans. Là, du sein de la Terre,  
 Tu vois ces longs léviérs au même axe attachés,  
 Tirer en gémissant ces informes rochers.  
 Sous les coups du ciseau le marbre se façonne.  
 Perraut courbe la voûte, arrondit la colonne ;  
 Eleve, assemble, unit & présente aux regards,  
 Un Palais, le chef-d'œuvre & l'asyle des Arts ;  
 Voi le Nautre ccintrer ces fallons de verdure,  
 Des Palais du Printemps varier la parure ;  
 Voi les tilleuls en boule & les ifs arrondis ;  
 Vertumns sous tes pas déployer les tapis ;  
 Cent pompes à la fois puiser dans les campagnes  
 Ce fleuve impétueux porté sur les montagnes,  
 D'où se précipitant par de larges canaux,  
 Il se roule en cascade, ou s'élève en jets d'eaux,  
     Muses, que cette voûte est par vous embellie !  
 Le Pujet y reçoit le ciseau du Génie.  
 Voi dans son atelier le rocher transformé,  
 Sous les coups du marteau par degrés animé,  
 Tout-à-coup disparaître & n'offrir à la vue,  
 Qu'Adonis expirant, ou Didon éperdue.  
 Que de tableaux divers ont frappé mes regards !  
 Chastes filles du Ciel, qui présidez aux Arts,  
 Muses, quel feu nouveau me pénètre & m'enflamme ?  
 Je sens que tous les goûts sont entrés dans mon ame,  
 Si j'en crois le transport qui s'élève en mon cœur,  
 Vos mains m'ouvrent enfin le palais du Bonheur.  
 Les goûts que tu fais naître, ô sublime Sag Hc,  
 Comme les passions ont aussi leur ivresse ;

Je sens qu'à ses plaisirs l'homme encor en ces lieux,  
Joint le plaisir nouveau de se sentir heureux.

En achevant ces mots sur les pas, de mon guide,  
Entraîné tout-à-coup d'une course rapide,  
Dans un séjour riant je me vois transporté,  
Et me trouve au palais de la Félicité.

Les Arts & les plaisirs environnoient son trône :  
Apollon & l'Amour soutenoient sa couronne.  
Le calme de son ame étoit peint dans ses yeux ;  
Et la joie y brilloit toujours des mêmes feux.

Le temps, me dit alors la divine Sagesse,  
Dont parmi les humains la joie ou la tristesse,  
Tout-à-tour précipite ou ralentit le cours,  
Par des plaisirs égaux mesure ici les jours.  
Et moi, du vrai Bonheur la source intarissable,  
Qu'à la félicité le destin immuable,  
Attacha de tout temps par le plus fort lien,  
J'habite ce palais, & ce trône est le mien.  
Elle dit, & mon œil à travers cent nuages,  
Ne vit plus qu'un amas de confuses images.  
Mon songe ainsi finit : je sentis qu'ici bas,  
Plaisir de chaque instant, l'étude en tous états,  
Nous ouvroit du Bonheur la source incorruptible ;  
Que de goûts différents plus l'homme est susceptible,  
Plus un Mortel en peut rassembler en son cœur,  
Plus il y réunit de rayons du Bonheur.  
Que l'Étude lui fait braver les injustices,  
Peut seule en l'occupant le dérober aux vices ;  
Et dans un cœur enfin qu'ils n'ont point corrompé,  
Achever le Bonheur qu'ébauche la vertu.

*CHANT III.*

47

Du monde, dis-je alors, j'éviterai l'ivresse ;  
Dans le sentier fleuri que m'ouvre la Sagesse ,  
Je veux porter mes pas , résolu d'y chercher  
Des plaisirs que le sort ne pourra m'arracher ,  
Trop doux pour me troubler , vifs assez pour me plaire ;  
De passer tour-à-tour du Parnasse à Cythere ,  
Et d'être en mon Printemps attentif à cueillir ,  
Les fruits de la raison & les fleurs du plaisir.





## VARIANTES DU CHANT TROISIEME.

(1) **Q**UEL remède à l'ennui ? l'étude reprit-elle,  
 Ne crois pas cependant qu'obstinément fidelle,  
 Aux seuls amusements que l'esprit peut offrir,  
 Mon ame soit fermée à tout autre plaisir ?  
 Tous ont sur moi des droits ; à tous je rends hommage  
 Tout les plaisirs divers sont des Dieux pour un Sage.

---

(2). Mais qui m'a transporté sur les bords du Permesse,  
 Tout me charme en ces lieux. Apprend, dit la Sageffe,  
 Que cet ombrage verd, des Muses habité,  
 Est aussi le séjour de la félicité.

---

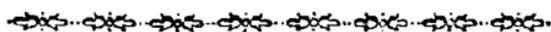
(3) Je répétois ses vers & poursuivois ma route ;  
 Du Palais du Bonheur je découvris la voûte.  
 De-là voloient des feux qui partout répandus,  
 Echauffoient tous les lieux que j'avois parcourus,  
 L'à, je portois mes pas, guidés par la Sageffe ;  
 Quand l'essaim des plaisirs qui voltige sans cesse,  
 Et change chaque instant de forme en ces beaux lieux,  
 M'arrêta dans ma course en s'offrant à mes yeux.





# LE BONHEUR,

POÈME ALLÉGORIQUE



## CHANT QUATRIÈME.

---

**C**OMPAGNE des Vertus, sublime Vérité,  
Qu'instruit par tes leçons, guidé par ta clarté,  
L'homme apprenne de toi que c'est le plaisir même,  
L'âme de l'Univers, le don d'un Dieu suprême,  
Qui lui fera trouver, loin des mortels jaloux,  
Son Bonheur personnel dans le Bonheur de tous.

O sainte Vérité ! c'est dans ton temple auguste,  
Que l'homme doit puiser les notions du juste.  
Aveuglé par l'erreur, trop long-temps on l'a vu,  
S'égarer dans le crime en cherchant la vertu.  
Il est temps que ta main défilie sa paupière.  
Montre lui qu'ici-bas un siècle de lumière,

**C**

LE BONHEUR;

Peut seul y ramener un siècle de Bonheur ;  
Que le vice est enfin étranger à son cœur.  
Si j'en crois l'Indien , il fut jadis un âge ,  
Où de l'homme innocent le vrai fut le partage.  
On ne voyoit partout que des cœurs vertueux ;  
Des esprits éclairés & des Mortels heureux.  
Ce siècle fortuné disparut comme un songe.  
Le siècle qui le suit voit le Dieu du mensonge ,  
Le superbe Ariman s'échapper des Enfers ,  
Des ombres de l'Erreur couvrir cet Univers.  
La terre à son aspect poussa des cris funebres.  
Le cœur aime le vice & l'esprit les ténèbres ,  
On voit à la candeur , à l'ordre , à l'équité ,  
Succéder l'intérêt & la férocité.  
La Paix voile son front & fait place à la guerre :  
Tout combat , tout périt , tout change sur la terre.  
Vous des bords de l'Indus fortunés Habitants,  
Vous les premiers témoins de ces grands changements !  
Qui vîtes de la nuit éternelle & profonde ,  
Ariman s'élever sur le trône du monde ;  
Puisse-je , en traduisant vos sublimes écrits ,  
Sur les maux à venir rassurer les esprits ;  
Présenter aux humains la douce & vive image,  
Des vertus , des plaisirs , des mœurs du premier âge.  
Je veux , lors qu'empruntant un plus hardi pinceau ,  
J'aurai de leurs malheurs esquissé le tableau ,  
Leur annoncer enfin qu'un siècle de lumière  
Doit rendre l'homme encore à sa vertu première.  
Oromaze engendré de cet immense feu ,  
Qui se meurt , qui conçoit , veut , vivifie , est Dieu ,





## ARGUMENT.

Le progrès des connoissances peut seul faire le Bonheur général & particulier. Les Rois instruits verront que le plaisir de faire du bien est le seul plaisir réel que donnent les grandeurs. Les hommes éclairés & bien gouvernés se rendront heureux en contribuant au Bonheur des autres. Mais le monde est encore loin de cet état. Sous le joug de l'oppression des Rois & des Prêtres, le Sage doit jouir des Arts, du plaisir d'aimer, & de celui d'éclairer les hommes autant qu'il lui est possible. Fable d'Oromaze d'Arinan.

Des Sages quelquefois j'entends la voix sublime ,  
 Chanter les Dieux , le temps , le chaos & l'abyme ,  
 Et peindre les beautés du naissant Univers :  
 Je ne sai ; mais l'ennui se mêle à leur concerts.  
 Auprès de ta beauté qu'est-ce que le génie ?  
 Discourant près de toi la sagesse est folie.  
 Tout est créé pour toi. La rose en ce jardin  
 Croît pour qu'on la compare aux roses de ton teint.  
 Près d'elle le Zéphir murmurant sa tendresse ,  
 De son soufflé amoureux rallume mon ivresse.  
 L'amour , les doux baisers , le chant des ces oiseaux.  
 La vigne entrelassée aux troncs de ces ormeaux ,  
 L'ombre de ces bosquets , ces fleurs , cette verdure ,  
 Et ces lits de gazons , & toute la Nature  
 Me ramene à l'objet dont mon cœur est épris.  
 L'astre doré du jour , l'astre argenté des nuits ,  
 Chef-d'œuvres que créa la parole féconde ,  
 Montent-ils dans les Cieux pour embellir le monde ?  
 Non : mais pour éclairer de leurs douces couleurs ,  
 Le matin tes beautés & le soir tes faveurs.  
 L'onde qui réfléchit en cet heureux asyle ,  
 L'image présentée à son miroir mobile ,  
 De ses limpides flots n'embrasse ce séjour ,  
 Que pour multiplier l'objet de mon Amour.

Mais le Soleil déjà s'éleve en sa carrièrre ,  
 Au puissant Oromaze , au Dieu de la lumière ,  
 Il est temps de payer le tribut de nos vœux.  
 C'est lui qui te créa , par lui je suis heureux ; (1)  
 C'est un Dieu de bonté que Netzaniré adore ;  
 Les plaisirs sont ses dons , & qui jouit l'honneur.



## LE BONHEUR,

Au temple de l'Amour il plaça ses autels :  
Oromaze est heureux du Bonheur des mortels.  
Elidor à ces mots embrasse sa compagne ;  
Tous deux sont parvenus aux pieds d'une montagne ,  
Que l'Aube matinale éclairoit de ses feux .  
Par un charme invincible , attiré vers ces lieux ,  
L'on se sentoît forcé d'y diriger sa course ;  
Du penchant d'un rocher jaillissoit une source ,  
Dont les eaux serpentant à travers mille fleurs ,  
De l'astre des saisons tempéroient les ardeurs ;  
Les airs sont parfumés par d'odorantes herbes .  
Là , s'étendent au loin des platanes superbes ,  
Dont les troncs , éclairés des premiers traits du jour ,  
Servent de Perysulle au temple de l'Amour .  
Du milieu d'un bassin des ondes bouillonnantes ,  
Jaillissoient , reton boient en nappes transparentes ,  
Leurs flots sont partagés en différens canaux :  
Les rayons de l'Aurore en brillantoient les eaux .  
Ces eaux par cent détours roulant vers la campagne ,  
De lacs de diamant entouroient la montagne .  
En face s'élevoit le temple de l'Amour .  
C'est là que ces époux se rendoient chaque jour .  
Ils alloient invoquant le Dieu de la lumière ,  
A ses sacrés autels adresser leur prière .  
Un cri se fait entendre ; il sort des autres creux .  
Des signes effrayants ont paru dans les Cieux ;  
Des gouffres du Ténare une vapeur obscure .  
Dans les airs répandue a voilé la Nature ;  
La montagne s'agite & la terre frémit .  
C'étoit l'instant fatal par le destin prédit ,

A peine dans les Cieux eut suspendu le monde,  
 Qu'en faveur des mortels sa main sage & féconde,  
 Enrichit de ses dons tous les climats divers.  
 Entre les habitants de ce vaste Univers,  
 Il en est deux, sur-tout, qu'il aime & qu'il inspire,  
 L'un se nomme Eldor & l'autre Netzanire.

Que béni soit le Ciel, se disoient-ils un jour,  
 Enchaînés à la fois par l'Hymen & l'Amour,  
 Couple d'époux amants, quel Bonheur est le nôtre !  
 Nous vivons, Netzanire, & vivons l'un pour l'autre.  
 Rappelle à ton esprit ce jour où dans les bois,  
 Je m'offris à tes yeux pour la première fois ;  
 Je te vis, & l'Amour circula dans mes veines ;  
 Impatient d'aimer, je demandois tes chaînes.  
 Tu daignois m'écouter ; mes soupirs & mes vœux,  
 N'étoient point détournés par les vents envieux.  
 Tu brûlois de l'Amour qui dévorait mon ame.  
 L'Hymen loin de l'éteindre en irrite la flamme :  
 Elle résiste au temps ; chaque jour je te vois,  
 Plus adorable encor que la première fois.  
 Le rayon argenté de la naissante Autote,  
 Est moins vivifiant, moins agréable à Flore,  
 Que ton regard ne l'est à ton époux heureux.  
 Etre charmant, sais-tu ce que peuvent tes yeux ;  
 Ta forme, ta beauté, ta grâce enchanteresse ?  
 Sais-tu ce qu'en un cœur elle porte d'ivresse ?  
 De ce corps qu'ont moulé Vénus & les Amours,  
 N'as-tu jamais au bain admiré les contours ?  
 Mon ame jusqu'aux Cieux s'est souvent étancée,  
 Plein de toi, j'ai souvent de l'œil de la pensée,

Voulu tout comparer dans ce monde habité,  
 Je n'ai rien apperçu qui t'égale en beauté.  
 Si, distrait un instant de l'objet que j'adore,  
 Je fixe mes regards sur l'éclatante Aurore,  
 Sur les cercles des Cieux, sur les immenses mers,  
 Sur ces orbes brûlants qui traversent les airs,  
 Malgré l'étonnement qu'éprouve alors mon ame,  
 Ce spectacle n'a rien qui m'émeuve & m'enflamme.  
 Je ne sens point en moi de secret mouvement,  
 Mon être enfin n'éprouve aucun grand changement.  
 Ce superbe spectacle excitant ma surprise,  
 M'échauffe d'un plaisir que mon ame maîtrise.  
 Que je suis différent alors que je te voi !  
 Tout mon être se change en approchant de toi.  
 Le Ciel à mon amour lia mon existence :  
 C'est par toi que je suis, c'est par toi que je pense.  
 Loin de toi je te cherche, & tout m'est odieux ;  
 Mais lorsque ta présence embellit ces beaux lieux,  
 Elle y répand l'esprit & d'amour & de joie.  
 Aux ennuis dévorants mon cœur est-il en proie ?  
 Du chagrin près de toi perdant le souvenir,  
 Mes yeux n'y sont mouillés que des pleurs du désir.  
 Transporté, je regarde, & transporte je touche.  
 Le soir lorsque l'Hymen me conduit à ta couche.  
 Ta naïve pudeur irrite encor mes feux :  
 La grace est dans ton geste & le Ciel dans tes yeux.  
 Occupé de toi seule, ô l'ame de ma vie !  
 Le don de te charmer est le seul que j'envie.  
 Que servent le savoir, l'esprit & le talent ?  
 L'aimer ; te plaire est tout, le reste est un néant.

De tes divers besoins chaque jour la victime,  
 Qu'ils portent dans ton cœur la semence du crime.  
 Tu verras de la terre exiler l'Équité,  
 Au trône des Vertus le Vice heureux monté,  
 La force triompher, l'innocence opprimée,  
 La paix enfin bannie & la guetre allumée,  
 Le cruel Despotisme armé contre les loix,  
 Et dépeupler la terre, & massacrer les Rois.  
 Que l'homme dégradé se courbe à l'esclavage;  
 De la raison en lui j'étoufferai l'usage.  
 Si son esprit est vain, je saurai l'abaïsser;  
 Qu'abruti par la crainte, il n'ose plus penser.  
 Que la nuit de l'esprit, succède à la lumière;  
 Homme crédule & vil, couvre toi de poussière;  
 De toi-même ennemi, vis dans l'affliction;  
 Reçois pour ton Tyrau la Superstition.  
 A son sceptre d'airain je soumets la Nature.  
 L'esprit fera nourri d'erreur & d'imposture;  
 Le rebelle à ses loix traîné dans les cachots,  
 Reconnoîtra son regne à des crimes nouveaux.  
 Par sa stupide foi, que tout mortel m'honore.  
 Prêtres, baignez de sang l'autel où l'on m'adore.  
 Trop indulgent, sans doute, Oromaze autrefois,  
 N'imposoit aux humains que leurs desirs pour loix.  
 On adoroit ce Dieu sans crainte & sans alarmes,  
 Mon culte plus sévère est le culte des larmes.  
 Que l'Univers créé par ce Dieu bienfaisant  
 A mon ordre en ce jour rentre dans le néant.  
 S'élevant à ces mots aux régions tonnantes,  
 Les airs sont comprimés sous ses ailes pesantes.



## LE BONHEUR;

Il plane sur les vents qui lui servent d'appui;  
L'Impitoyable mort s'avance devant lui.  
Ariman a déjà d'une main meurtrière,  
Sous la Terre allumé le souffre incendiaire.  
Les Cieux autour de lui sont sillonnés d'éclairs;  
Et des monts dont le pied sert de voûte aux Enfers,  
Et dont le front altier ne présente à la vue,  
Que des rochers de glace élancés dans la nue,  
On a vu s'élever avec un bruit affreux,  
Des jets mêlés de rocs, de fumée & de feux.  
Du brûlant équateur jusques au Pole arctique,  
La flamme avec fureur s'étend, se communique.  
Le terrain soulevé se rompt avec effort.  
L'Atlas brûle au Midi, l'Eclat s'allume au Nord;  
Ses feux sont réfléchis au loin sur le rivage;  
Ils éclairent l'horreur d'un continent sauvage.  
Par la chute des rocs détachés par les vents,  
Le mont frémit du bruit de leurs éboulements.  
Ce bruit affreux se mêle aux éclats du tonnerre:  
Il gronde dans les Cieux, il roule sur la terre.  
Jusqu'en ses fondements le monde est ébranlé,  
Des crépes de la nuit le Soleil s'est voilé.  
Les vents sont déchaînés, les vagues sont émues;  
Les flots amoncelés s'élèvent jusqu'aux nues:  
La terre a tous les yeux offre une mer sans ports;  
Le féroce Océan a surmonté ses bords;  
El bouillonne, frémit, sort des grottes profondes,  
Où jadis Oromaze a renfermé ses ondes.  
Il a déjà mêlé ses eaux aux eaux des Cieux,  
Tout est détruit; tout meurt; en vain le malheureux.

Où le fier Ariman, Dieu d'erreur & de haine,  
 Dieu terrible aux mortels, devoit briser sa chaîne.  
 De l'Univers soumis à sa Divinité,  
 Le temple de l'Amour étoit seul excepté.  
 Sous son portique auguste à la Crainte docile,  
 L'heureux couple d'Amants court chercher un asyle.  
 A peine ils l'ont atteint que leurs yeux étonnés,  
 Se portent vers les lieux qu'ils ont abandonnés.  
 Quel spectacle effrayant ! l'astre de la lumière  
 Pâlit, suspend sa course & recule en arrière.  
 Les Cieux ne brillent plus que du feu des éclairs :  
 Un bruissement sourd s'entend au fond des mers.  
 L'air souterrain mugit, s'échauffe, se dilate ;  
 Avec un bruit affreux la montagne s'éclate,  
 Et laisse appercevoir dans son flanc calciné,  
 Le féroce Ariman sur un roc enchaîné.  
 Son corps sans mouvement, son âme sans pensée  
 Du sommeil du trépas paroït oppressée,  
 Lorsqu'un coup de tonnerre ébranle & fend les Cieux.  
 A ce coup Ariman s'éveille, ouvre les yeux.  
 Son état un moment l'humilie & l'étonne :  
 Mais sa force renaît : il a ceint la couronne.  
 Le roc s'est abymé ; ses fers se sont brisés ;  
 Il lance autour de lui des regards courroucés.  
 Ils répandent partout la crainte & les alarmes :  
 Le Ciel à son aspect a versé quelques larmes.  
 Cieux, éléments, dir-il, & vous orbes brûlants,  
 Qui fécondiez la terre & mesurez les ans ;  
 Ariman est vainqueur, adorez votre maître.  
 Que l'Univers enfin apprenne à me connoître.

Le sceptre d'Oromaze a passé dans ma main ,  
 Terre, aujourd'hui reçois ton nouveau Souverain ;  
 Vous monts que les forêts couronnent de verdure ,  
 Grottes que rafraîchit une onde vive & pure ;  
 Bocages toujours verts qu'éclaire un demi-jour ,  
 Temples par le plaisir consacrés à l'Amour ;  
 Jardin délicieux , Eden que l'on renomme ,  
 Ornement de la terre & délices de l'homme ,  
 Disparaissez ; les maux , les pleurs de l'Univers ,  
 Vont me venger du Dieu dont j'ai porté les fers.  
 Mortels , c'est aujourd'hui que mon règne commence ,  
 Foudres , que vos éclats annoncent ma présence ;  
 Cieux , soyez attentifs à mes commandements :  
 Vous mugissantes mers , & vous feux dévorants ,  
 Tout-à-tour submergez & consommez la terre.  
 Eléments , entre vous , je viens semer la guerre.  
 Je te commande , ô Mort ! de décocher tes traits  
 Que tout soit confondu ; je veux que désormais ,  
 La Physique en fouillant la profondeur des mines ,  
 Ne découvre partout qu'un amas de ruines ,  
 Et lise avec effroi dans les bancs souterrains ,  
 L'histoire de la terre & celle des humains.  
 Mortels , vous ramperez sur les ébris du monde.  
 Dans sa destruction que l'enfer me seconde.  
 Oromaze n'est plus : j'ai vaincu mon rival ;  
 Que l'Univers physique , & l'Univers moral ,  
 Eprouvent à la fois les coups de ma vengeance.  
 Homme , que le malheur , prélié à ta naissance ;  
 Que la Faim , que la Soif assiègent ton berceau :  
 Je charge la Douleur de creuser ton tombeau.

Croï qu'il en coûte au mien, & fois sûr que d'avance,  
J'éprouve en ce moment tous les maux de l'absence.

Mais n'importe; je veux qu'en mon cœur agité,  
L'Amour quelques instans cède à l'humanité.

Ton époux, à ces traits, reconnoit Netzanire:  
Non, je n'en doute plus, c'est le Ciel qui t'inspire.  
Il me parle, & je vais à ton commandement,  
Jusqu'à sur ses autels, délier Ariman.

Dans ses mains, si je puis, j'éteindrai le tonnerre;  
Je vais me dévouer au Bonheur de la terre.

Tu le veux; ton desir est ma suprême loi.

Puissé-je revenir plus digne encor de toi.

Il la quitte à ces mots; l'Humanité le guide.  
Il traverse à grands pas une campagne aride:  
Il y cherche des yeux ces vergers & ces champs  
Qu'embaumoient les parfums d'un éternel Printemps,  
Où Flore captivoit le Dieu léger qu'elle aime,  
Où sans art & sans soins, la terre d'elle-même,  
Et coloroit les fleurs & mûrissoit les fruits.

Quels objets différens frappent ses yeux surpris!

Il voit la bêche en main le Travail & la Peine,  
Dégouttant de sueur ensemençer la plaine,  
La peste; la famine & les chagrins cruels,  
A différentes morts condamner les mortels;  
L'Astre éclatant du jour, parcourant l'Écliptique;  
Lancer sur l'Univers une lumière oblique,  
Y faire succéder sous des Cieux sans chaleurs,  
Les Hivers aux Printemps & les frimats aux fleurs.

Elidor cependant avance, il veut s'instruire,  
Et des loix & des mœurs qu'Ariman doit prescrire

Aux nouveaux habitants d'un nouvel Univers.  
 D'un terrain sablonneux traversant les deserts,  
 Il dirige ses pas vers un bois de platanes.  
 Au pied d'une montagne il a vu des cabanes ;  
 Il s'approche, il entend des torrents qui par bonds,  
 Du sommet des rochers tomboient dans les valons.  
 L'Asfère brillant des Cieux du haut de sa carriere  
 Sur ce mont dar le en vain une pâle lumière  
 Des chênes monstrueux, monarques des forêts,  
 Absorbent ses rayons dans leur feuillage épais.  
 De stérils rochers on voit de longues chaînes,  
 Mêler leur cime aride à la cime des chênes.  
 Des lieux qu'un jour obscur consacre à la Terreur,  
 La vaste solitude augmente encor l'horreur.  
 Là, guilé par l'espoir de secourir ses freres,  
 En effuyant leurs pleurs, d'adoucir leurs miseres,  
 Elidor a gravi sur des monts fourcilleux,  
 Dont le sommet se perd dans un Ciel orageux.  
 Sur leur croupe escarpée, il voit un précipice,  
 Mine, abyme profond, creusé par l'Avarice,  
 Qui la pioche en main y suit un filon d'or.  
 Elle n'arrêta point ses yeux sur Elidor.

Tandis qu'il s'égaroit dans cette solitude,  
 Un spectre s'offre à lui ; c'étoit l'Inquiétude ;  
 Monstre qui de ses mains sans cesse déchiré,  
 Doit son être aux tourments dont il est dévoré.  
 Un trouble intérieur annonçoit sa présence.  
 Eli-lor ignoroit sa funeste existence.  
 Il voit des opulents que ce monstre poursuit,  
 Et sur leur triste sort, son ame s'accomplit.

Cherche encore un asyle en sa fuite incertaine ,  
 Sur le sommet du Mont , sur la cime du chêne ;  
 L'Océan l'y poursuit : la Mort avec les flots ,  
 Monte , approche , l'atteint , l'engloutit sous les eaux.

La mer est cependant en son lit rappelée.  
 Les foudres sont éteints , l'onde s'est écoulée.  
 Quel Spectacle d'horreur ! ces cités autrefois  
 Aimables par les Arts , heureuses par les loix ,  
 N'offrent de toutes parts à la vue interdite ,  
 Qu'un monde dévasté que la Terreur habite.  
 Ariman sent déjà qu'il manque à son trouroux ,  
 Un nouvel Univers pour y lancer ses coups.  
 Entre les Eléments , sa voix suspend la guerre ;  
 Son ordre tout puissant a repeuple la terre :  
 Il est sûr de trouver sous des Cieux plus fercins ,  
 De nouveaux malheureux dans de nouveaux humains.  
 De la Sphère ébranlée il raffermir la baze.

Les époux prosternés aux autels d'Oromaze.  
 Quel Dieu s'arme pour nous ? s'écrioit Elidor ,  
 L'Univers est détruit , & nous vivons encor.  
 Nous vivons , nous aimons , ô puissance céleste !  
 Tu me conserves tout ; Netzanire me reste.  
 Entier à mon Amour dans ce Palais de fleurs ,  
 Dont l'art & le plaisir ont mêlé les couleurs ,  
 J'oublie & les mortels , & leurs maux & moi-même.  
 Il n'est point de douleur près de l'objet qu'on aime.  
 Je mêle tour-à-tour sur ces lits odorants ,  
 Les voluptés de l'ame aux voluptés des sens.  
 Jure moi , quand la Mort à la suite de l'âge ,  
 S'approchant à pas lents de ce paisible ombrage ,

Dans la tombe avec toi viendra m'ensevelir,  
 Qu'elle me trouve encor dans les bras du plaisir,  
 De cet espoir si doux ton Amour est le gage ;  
 L'Amour est des mortels le plus bel apanage ;  
 C'est l'ivresse des sens, le plus beau don des Cieux,  
 Le seul bien qui nous soit commun avec les Dieux.  
 Goûtons-le. Tu le fais, lui répond Netzanire ;  
 Pour toi, jusqu'à ce jour, j'ai vécu, je respire.  
 L'Univers ne m'est rien. Hélas ! pour mon bonheur,  
 Je n'ai rien désiré qu'un desert & ton cœur.  
 Mon ame, pour toi seul, à l'Amour accessible,  
 Au malheur des humains n'en est que plus sensible.  
 Il semble que l'Amour dont mon cœur est ému,  
 Exalte encore en moi l'Amour de la vertu.  
 Tu vois de toutes parts la terre ravagée.  
 Ah ! mon cher Elidor, elle n'est point vengée.  
 Du Dieu que nous servons renversant les autels,  
 Ariman à son joug a soumis les mortels.  
 Sa rage en cet instant qui paroît adoucie,  
 Pour les rendre au malheur les rappelle à la vie.  
 Des vices qu'il inspire il a fait leurs bourreaux ;  
 Il veut que chacun soit l'artisan de ses maux ;  
 Pour les multiplier, il laisse à l'ignorance,  
 Le soin de féconder leur funeste semence.  
 Du pouvoir d'Ariman affranchi les humains :  
 Que leurs insignes ers soient brisés par tes mains.  
 Il faut par ta présence adoucir leurs misères,  
 Secourir les mortels : ces mortels sont nos frères.  
 Sois pour eux sur la terre un Dieu consolateur.  
 Pour t'éloigner de moi s'il en coûte à ton cœur ;

Contre toi de mon Dieu la colere est armée.  
 Sur cet affreux bûcher si je suis consumée.  
 C'est par l'ordre d'Eblis, non par celui des Dieux.  
 Que ton culte soit saint, tu le dis, je le veux.  
 Mais de ce culte enfin, quelque soit l'excellence,  
 Répond : ton Dieu peut-il punir comme une offense,  
 Le forfait innocent de l'avoir méconnu ?  
 Je m'en rapporte à toi : me condamnerois-tu,  
 Si reléguée encore en de vastes contrées,  
 De ces funestes lieux, par des mers séparées,  
 J'avois, prêtant l'oreille à des bruits imposteurs,  
 Méconnu ton pouvoir, ton nom & tes grandeurs ?  
 Tu frémiss : ce soupçon te paroît une injure.  
 Si je suis innocente aux yeux de l'Imposture,  
 Si j'obtiens grace enfin d'un monstre tel que toi ;  
 Qu'aurois-je à redouter de notre commun Roi ?  
 Il punit les forfaits, pardonne à l'Ignorance ;  
 Et s'il n'a point d'égal en sagesse, en puissance,  
 Ce Dieu sans doute est bon ; c'est ton impiété  
 Qui prête à ce Dieu saint son inhumanité.  
 Viens-tu jusqu'en ces lieux braver l'Etre Suprême ?  
 Tu respirez encor & j'entends ce blasphème !  
 Ariman n'apparoît, Dieu terrible & jaloux,  
 Tu vas le reconnoître à ses rapides coups,  
 Que ne peut mesurer, ni le temps, ni l'espace.  
 Cette foudre lancée au même instant terrasse  
 Meurs, & que le bûcher dont j'allume les feux  
 Epouvante à jamais tout Mortel orgueilleux,  
 Qui rebelle à mon culte, & sous le nom du Sage,  
 Docile à sa raison ose en vanter l'usage.

Eh quoi, dit Elidor, cet indigne Imposteur,  
 Prétend associer le Ciel à sa fureur ?  
 Sa main verse le sang, & c'est Dieu qui l'inspire ?  
 Ah ! fuyons ces autels que je ne puis détruire.  
 Quelque Sage peut être en ces lieux retiré,  
 M'enseignera le Temple aux Vertus consacré ;  
 M'apprendra si ce monde est créé pour la guerre,  
 Si la force est enfin le seul Dieu de la terre.

Elidor jette au loin un rapide regard :

Une caverne s'ouvre, il en sort un Vieillard.  
 Hélas ! ce n'est donc plus qu'en un antre sauvage,  
 Qu'on peut, dit Elidor, trouver enfin un Sage.  
 Le Crime a-t-il partout élevé ses autels ?  
 Le Sage devenu l'ennemi des Mortels,  
 De leur iniquité feroit-il la victime ?  
 Parlez : loin des humains qui vous banit ?.. le Crime !  
 Mon fils, dit le Vieillard, j'ai vécu, j'ai regné.  
 Comme toi, j'ai vu l'homme au vice abandonné.  
 Je voulois son Bonheur ; j'essayai de le rendre  
 Plus vertueux, plus juste ; & je devois m'attendre,  
 Que les Dieux m'aideroient dans mes nobles projets.  
 Chaque jour détrompé par mon peu de succès,  
 J'éprouvai des chagrins sans mélange de joie.  
 Las d'un trône où j'étois à mes soucis en proie,  
 Je n'ai plus mesuré l'Empire & son orgueil,  
 Que par l'espace étroit qu'il faut pour un cercueil.  
 Le reste est inutile & l'aveugle Fortune,  
 N'offre que des grandeurs dont l'éclat importune :  
 Je m'en suis dégoûté : de ce siècle pervers,  
 J'ai fui, j'ai recherché le repos des déserts.

Cependant il atteint le sommet des montagnes  
 Quel spectacle d'horreur ! il voit dans les campagnes,  
 Des guerriers rassemblés sous différents drapeaux,  
 S'attaquer, se défendre & mourir en héros.  
 De carnage & de sang ils ont couvert la plaine.  
 Dieux, s'écrie Elidor, quelle gloire inhumaine  
 Appelle ces guerriers dans les champs de la Mort !  
 Y vont-ils arracher le foible au joug du fort ?  
 Non : ils ont combattu pour décider peut-être,  
 De deux tyrans cruels lequel fera leur maître.  
 S'il est, dit Elidor, des mortels vertueux,  
 Ils vivent ignorés dans les Temples de Dieux.  
 Pour trouver le Bonheur, visitons ces asyles ;  
 C'est là que les Humains coulent des jours tranquilles ;  
 Y puis-je revoir la Justice, & la Paix  
 Du reste de la terre exilée à jamais.  
 Elidor sent en lui renaitre l'espérance ;  
 Descendu dans la plaine, auprès d'un Temple immense,  
 Qu'y voit-il ? habité par des Dieux courroucés,  
 Les murs en sont construits d'ossements entassés.  
 L'on entend retentir ses voûtes souterraines,  
 Du sifflement des fouets, du froissement des chaînes,  
 Des coups sourds des bourreaux, des cris de leur fureur  
 Mêlés aux cris aigus poussés par la douleur.  
 Eh quoi ! dit-il, eh quoi ! la foudre vengeresse,  
 Respecte encor l'autel de la scélératesse ?  
 Et depuis quand les Dieux ennemis des humains,  
 Trempent-ils dans le sang leurs bienfaitantes mains ?  
 Quel Sénat assemblé sous cette voûte obscure ?  
 Qui s'assoit sur l'autel ? Que vois-je ? l'Imposture.

C'est lui dit-on, Eblis, Grand-Prêtre d'Ariman,  
 Qui, Pontife & Monarque, y regne insolemment.  
 Une jeune Indienne en ces lieux amenée,  
 Doit être en cet instant aux flammes condamnée.  
 Mais tu la vois paroître. Il faut, lui dit Eblis,  
 Encenser aujourd'hui le Dieu de mon pays.

Que je l'encense, ou non : que t'importe, dit-elle ?  
 J'ai, jusqu'à ce moment, à la vertu fidèle,  
 Adoré, comme Eblis, un être bienfaisant,  
 Dans un lieu, sous un nom peut-être différent.  
 Si le Dieu que tu fers protégé l'innocence ;  
 C'est le crime qui peut allumer sa vengeance.  
 Contre un culte innocent, quel motif l'armeroit ?  
 Ce qu'on croit lui devoir est tout ce qu'on lui doit.  
 Ton Dieu peut tout, eh bien ! qu'il se fasse connoître :  
 Mon cœur est dans ses mains, lui seul en est le maître.  
 Aux ordres d'un tel Dieu, nul être se soustrait :  
 Je crois quand il le veut, & non quand il me plaît.  
 J'ai fermé, diras-tu, mes yeux à la lumière.  
 Que ton Dieu vienne donc défiller ma paupière.  
 Tu le fais ; la croyance est dans tous les instants,  
 L'œuvre de sa bonté, non celui des tourments.  
 Je te connois Eblis : mon œil enfin dévêlé,  
 L'intérêt qui te meût à travers ton faux zèle.  
 La terre est contre toi prête à se révolter :  
 Pour te l'assujettir, tu veux l'épouvanter.  
 Tu veux être puissant, & l'être par le crime ;  
 De ton ambition, tu me fais la victime.

Sans un arrêt du Ciel, ne croi pas que ma main  
 Ose, réplique Eblis, verser le sang humain.

Heureux sans doute alors, autant qu'il le peut être,  
 L'homme aura mérité de m'avoir seul pour maître.  
 Trop superbe Ariman, oui, ton regne est passé;  
 Je vois ton trône en poudre & ton sceptre brisé.  
 Tu portois jusqu'aux Cieux ton orgueilleuse tête;  
 Tremble; mon œil sur toi voit fondre la tempête.  
 Privé de ton pouvoir, banni de l'Univers,  
 Mon bras vengeur te suit jusqu'au fond des Enfers.  
 Tu tombes, dévoré des souffres du tonnerre;  
 L'enfer s'anéantit, le Ciel est sur la terre.

Monarques qui tenez dans vos puissantes mains  
 Les rênes de l'Etat & le sort des humains,  
 De votre autorité quelle sera la baze ?  
 Complices d'Ariman ou les fils d'Oromaze,  
 Vous pouvez ou chéris, ou craints dans votre cour,  
 Regner par la terreur, ou regner par l'Amour.  
 Vous pouvez, ce récit a dû vous en instruire,  
 Par vos soins vigilants étendre en votre empire  
 Le jour des vérités ou la nuit de l'erreur,  
 Et suspendre ou hâter le siècle du Bonheur.  
 C'est à vous de choisir ce que vous voulez être,  
 Et lequel de ces Dieux vous adoptez pour maître.

Toi, qui fais enchaînant les Amours sur tes traces,  
 Aux lauriers de Minerve, unir les fleurs des Graces;  
 Qui fille de Venus, de l'esprit, des talents,  
 Sur le bord du tombeau, ranime encor mes chants,  
 Amanre des beaux Arts, immortelle Aspasie,  
 C'est à toi d'attacher des ailes au génie.  
 Tu commandes au nom des Plaisirs les plus doux,  
 Te plaire est le seul prix dont mon cœur soit jaloux.

Sexe charmant, c'est vous qui jadis sur la terre,  
 Armiez pour les combats les enfants de la guerre.  
 Vous pouvez plus encor pour les fils d'Apollon ;  
 Vous donnez des plaisirs ; la gloire est un vain nom ;  
 Pour la dernière fois recevez mes hommages :  
 Vous fîtes les Héros , faites encor les Sages.



#### VARIANTES DU CHANT QUATRIEME.

(1) SON bras retient encore dans le fond du Tenare ,  
 Le féroce Ariman , Dieu du mal , Dieu barbare ,  
 Que jadis entouré de Prêtres imposteurs ,  
 N'acceptoit pour encens que du sang & des pleurs.

(2) Lorsque par des efforts & des travaux immenses  
 Les mortels s'ouvriront le palais des Sciences ,  
 Que parvenus au vrai de degrés en degrés ,  
 Du feu de ses rayons tous seront éclairés ;  
 Ils connoîtront alors par quel Art on rassemble ,  
 Et par quel nœud secret on peut lier ensemble ,  
 L'intérêt de chacun à l'intérêt de tous.  
 Alors plus vertueux , plus unis entre vous ,  
 Vos jours s'écouleront sans mélange de peine ,  
 Peut-être que ce fruit de la Sagesse humaine ,  
 Sur un terrain ingrat sera lent à mûrir.  
 Mais enfin quand ce fruit sera prêt à cueillir ;

*FIN du Poème.*

Cromaze est-il donc oublié sur la terre ?  
 Oui ; reprend le Vieillard : l'injustice , la guerre  
 Oppriment les humains. Tu vois sur les autels ,  
 Regner insolemment les plus grands criminels ,  
 La Vertu s'en exile. Il fut jadis un âge ,  
 Où le Ciel avec joie en recevoit l'hommage.  
 Le Prêtre est corrompu : dans sa perversité ,  
 Il n'admet pour vertu que la crédulité.  
 Il proscriit la Justice , & la fière Ignorance  
 Fait plier à son joug l'aveugle Obéissance.  
 La sombre Hypocrisie exige des humains ,  
 Non le culte du cœur , mais l'offrande des mains.  
 Les Autels chaque jour sont souillés par ses vices ,  
 Et son impunité rend Les Dieux ses complices.  
 Tu m'en as dit assez ; je le sens ; il faut fuir ,  
 Les malheureux humains qu'on ne peut secourir.  
 O Vieillard vertueux ! puissiez vous loin du monde  
 Oublier tous les maux dont Ariman l'inonle.  
 Il s'éloigne à ces mots , & retourne au séjour ,  
 Où l'Amour inquiet attendoit son retour.  
 Ariman a vaincu ; la terre est son empire ,  
 Et je reviens , dit-il , ma chere Nerzanire ,  
 Oublier , si je puis , le spectacle effrayant  
 Des mortels opprimés sous le joug d'Ariman.  
 Ce spectacle à mes yeux se présente sans cesse.  
 Tout , même dans tes bras , m'accable de tristesse.  
 Quel déluge de maux inonde l'Univers !  
 Ariman a partout transporté les Inferns.  
 J'ai vu l'homme encenser & couronner le vice :  
 J'ai vu le vrai talent courbé sous l'injustice ,

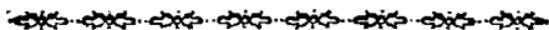
Au rôle de flatteur s'abaisser sans effort ,  
 Le vertueux forcé de ramper sous le fort ,  
 Des Rois ambitieux se disparaissant la terre ,  
 Dans le champ de la mort se lance le tonnerre.  
 J'ai vu l'Intolérance aux pieds des saints Autels ,  
 En invoquant les Dieux égorger les Mortels ;  
 Le Sage agenouillé devant l'Erreur altière ,  
 En recevoit des loix & n'oser s'y soustraire.

Oromaze l'entend & des voûtes des Cieux ,  
 Descend, enveloppé d'un tourbillon de feux.  
 C'est à l'Espoir, dit-il, à ranimer ton zèle.  
 Non : la nuit de l'erreur ne peut être éternelle  
 Sois assuré que l'homme, ô sensible Elidor ,  
 A son premier état peut s'élever encor.  
 Si le bien est du vrai toujours inséparable ,  
 La perte de ce bien n'est point irréparable.  
 Un siècle de lumière au jour doit ramener  
 Le siècle de Bonheur qui semble s'éloigner.  
 Au milieu des besoins dont le cri t'importune ,  
 Dont Ariman a fait la pomme d'infortune ,  
 Voi du sein de la nuit qui paroît s'épaissir ,  
 Sortir le germe heureux d'un Bonheur à venir.  
 Voi ces besoins moteurs de l'active industrie ,  
 Des humains éclairés embellissant la vie ,  
 Les arracher un jour à l'affoupissement ,  
 Où les ensevelit le pouvoir d'Ariman.  
 Du jour des vérités je vois poindre l'Aurore ;  
 Et si de son midi ce jour est loin encore ,  
 De l'auteur de vos maux, les barbares projets,  
 Ne pourront de ce jour suspendre les progrès. (2)



# ÉPITRE SUR LES ARTS.

A M. \* \* \*



*Les talents, dit l'Ignorance, font le malheur de ceux qui les possèdent; l'Envie les poursuit; l'homme n'est pas né pour l'étude; les Sciences sont inutiles au Bonheur du genre humain. Ainsi parle le peuple; mais il ignore que les Arts doivent leurs progrès aux Sciences; ils ont introduit l'usage des métaux, de l'Agriculture, &c. Mais la Chymie a donné les poisons, la poudre à canon. On lui doit aussi les remèdes; & la poudre à canon a rendu la guerre moins meurtrière; les peuples sont à l'abri des fréquentes invasions. Mais les Arts font les sources du luxe. Le luxe n'est un mal que dans les Etats mal gouvernés.*

**D** I S C I P L E des beaux Arts, ami des vrais talents,  
Tu recueilles leurs fruits pour l'hiver de tes ans.  
Ta raison éclairée au flambeau du génie,  
S'ontichit des trésors de Grèce & d'Aufonie.

**D**

Tu vis heureux , content : le vulgaire abusé ,  
Te blâme , te condamne & te croit peu sensé.

Ecoute ce Marquis nourri dans l'ignorance ,  
Ivre de vin , d'Amour , d'Orgueil & d'Opulence ;  
Au sortir d'un souper , où le brûlant desir  
Vient d'éteindre ses feux sur l'autel du plaisir :  
Ce galant précepteur des oisifs du grand monde ,  
Avec eux au hasard diserte , approuve ou fronde :  
Il ne distingue point la voix de l'imposteur ,  
D'antiques préjugés moderne approbateur.  
Le vrai jusques à lui darde en vain sa lumière ,  
Le doigt de l'ignorance a fermé sa paupière ;  
Il ne la rouvre point aux sublimes accents ,  
Des demi-Dieux mortels , fameux par leurs talents.  
Malheur , vient il nous dire , à celui que la gloire ,  
Porte à graver son nom au temple de mémoire,  
A combien de dégoûts il doit se préparer !  
Si je veux être heureux , je dois peu desirer.  
De ses rameaux rouffus alors que la tempête ,  
D'un chêne fourcilleux a dépouillé la tête ,  
Quelle prise offre-t-il aux coups des ouragans ?  
Que peuvent contre lui leurs efforts impuissans ?  
Bravant des Aquilons la fureur implacable ,  
Il oppose à leur souffie un tronc inébranlable,  
Tel doit être le Sage ; & son unique soin ,  
Est d'élaguer en lui les rameaux du besoin.  
Peu jaloux des grandeurs de l'aveugle fortune ,  
Il fuit le vain éclat d'une gloire importune.  
Obscurément heureux , on le voit préférer ,  
A l'orgueil d'inventer , le plaisir d'admirer.

Vivez, heureux Mortels, au sein de la Mollesse,  
 Vous naîsez ignorants, soyez-le par sagesse.  
 Notre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;  
 C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir.  
 Du cercle qu'il parcourt les bornes sont prescrites;  
 Dieu de son doigt puissant en traça les limites.  
 Cette fiere raison qu'on s'obstine à prôner,  
 Où l'œil cesse de voir, cesse de discerner.

Et que fert, après tout l'étude des Sciences,  
 Et ce fatras obscur de vaines connoissances?  
 Quel changement, quel bien apportent aux États,  
 Et de ces longs calculs tous les vains résultats,  
 Et ces Savants si fiers, ces esprits indociles,  
 Incommodes souvent, & toujours inutiles,  
 Fainéants orgueilleux, tolérés par les loix,  
 Accueillis par les foux, méprisés par les Rois?  
 Je les vois en secret rongés par l'Indigence,  
 De l'inutilité, trop juste récompense.  
 Eh ! que ne conduit-on ces superbes esprits,  
 Couronnés de lauriers hors des murs de Paris!

Le vulgaire ignorant, ainsi parle & s'abuse !  
 Loin de le condamner, je le plains & l'excuse.  
 Sait-il qu'en son calcul ce Savant absorbé,  
 Qui multiplie,  $a, a$ , par  $x, x$ , plus  $b, b$ ,  
 Doit, reprenant en main le compas & l'équerre,  
 Tracer sur le papier la figure d'un verre,  
 Qui brisant les rayons dans sa courbe épaisseur,  
 Et du dôme des airs abaissant la hauteur,  
 Doit prêter à nos yeux une force nouvelle ?  
 Sait-il que l'œil, fixé vers la voûte éternelle,

Le Pilote attentif à peine a dans les Cieux,  
 Pris la hauteur du Pole avec ces nouveaux yeux ;  
 Qu'en un plan plus correct je le verrai réduire,  
 Et dessiner des mers le vuide & vaste empire.  
 La mort a déjà fui de la plaine des eaux.  
 J'apperçois les écueils recouverts par les flots.  
 Des lieux où le soleil commence sa carrière,  
 Jusqu'aux climats obscurs où s'éteint sa lumière,  
 Le chemin est ouvert, l'Océan habité.  
 Le timide Nocher dans le port arrêté,  
 Court affronter les vents assemblés sur sa tête.  
 Il a déjà doublé le cap de la Tempête,  
 Et dépassé ces monts qui, le front dans les airs,  
 Semblent les fiers géants, défenseurs de ces mers.  
 Le Pilote a construit sur des côtes fertiles,  
 Des comptoirs qui bientôt, magasins de nos villes,  
 Rendront communs à tous les Arts & les présents,  
 Partagés par le Ciel aux peuples différens.  
 N'est-ce pas le commerce, à chaque peuple utile,  
 Qui nourrit le Batave en son marais stérile ;  
 Il fonda son empire, il en teste l'appui ;  
 La Hollande lui doit ce qu'elle est aujourd'hui.  
 Il la soustrait au joug dont l'Espagne l'accable,  
 Lui soudoye une armée, il la rend redoutable,  
 Et versant la richesse au sein de ses Etats,  
 Y sème les lauriers cueillis par ses soldats.  
 Les Arts commandent-ils ? la Nature est docile.  
 L'onde leur obéit, le métal est ductile.  
 Amis de nos plaisirs, leurs libérales mains,  
 Ont de bienfaits sans nombre enrichi les humains.

A **décrier** ces Arts, c'est en vain qu'on s'obstine ;  
 Que ne leur doit-on pas ? ils ont fouillé la mine ,  
 Des gouffres de la terre attaché les métaux.  
 Ils les rangent par lits dans de vastes fourneaux.  
 Des creufets enflammés s'écoule la matiere.  
 Recèle-t-elle encore une crasse grossiere ?  
 D'un Etna dévorant la prompte activité ,  
 La dégage bientôt de toute impureté.  
 Déjà le fior pressé de l'élément liquide ,  
 Tombe , écume , mugit , tourne l'axe rapide  
 De ces leviers aîlés sur leur centre roulants.  
 Les marceaux soulevés par leurs efforts puissants ,  
 Tombent en temps égaux , d'une égale distance ;  
 Et le fer sous leurs coups s'épure & se condense.

Ignorant, vois les Arts encadrer nos chantiers ,  
 Vois-tes dresser les mats , courber les madriers ,  
 Fondre l'ancre , l'arquer , & des mains innombrables ,  
 Ici tailler la voile , & là filer les cables.  
 Du superbe vaisseau les membres isolés ,  
 Par l'active industrie à grands frais assemblés ;  
 Ne sont plus enchainés sur la mobile arène.  
 Le navire à l'instant cède au poids qui l'entraîne ,  
 Dans un sillon de feu , s'élançe ; & l'Océan  
 Jaiûit , écume au loin , l'embrasse en mugissant.

Nos vaisseaux par ces Arts sont armés pour la guerre ;  
 Ils cinglent à Mahon , ils bravent l'Angleterre.  
 Ils ont appareillé pour chercher les combats.  
 L'onde gémit au loin ; & ces superbes mâts  
 N'offrent plus au regard qu'une forêt errante ,  
 Qu'éclaire coup sur coup une flamme tonnante. (r)

Ces Arts , dit l'ignorant , ne m'en imposent pas ;  
 Regardez ce Chymiste entouré de matras ,  
 Qui a purifié les souffres de la terre ,  
 Broyé les minéraux & pétri le tonnerre ,  
 N'a-t-il pas de ses feux armé les scélérats ?

Soit : mais il retrécit les portes du trépas ;  
 Et s'il ne peut des Rois étouffer les querelles ,  
 Il prête à leurs fureurs des armes moins cruelles.  
 La guerre est moins sanglante , & Mars porte aux humains  
 Des coups plus effrayants , mais des coups moins certains.

Des malheureux mortels , lit-on l'antique histoire ?

On y voit en tout lieu l'implacable Victoire ,  
 Briser l'orgueil des Rois , les jeter dans les fers ,  
 Et changer tout à coup les cités en déserts.  
 Un seul combat jadis décidoit d'un empire.  
 Sans défense , sans forts , sans l'art de les construire  
 Les États sont par-tout ouverts aux Conquérants.

Des bouts de l'Univers ces rapides torrents ,  
 Dont rien n'arrête encor la troupe vagabonde ,  
 Se succèdent l'un l'autre & ravagent le monde.

Un Vauban est-il né ? Le génie & les Arts ,  
 En creusant les fossés , élevent les remparts ;  
 L'opposé en tous lieux des digues aux orages ,  
 Et dans un cercle étroit concentre les courages.  
 Ce n'est plus aujourd'hui l'âge des Conquérants ;  
 Les Rois sont couronnés de lauriers moins sanglants.

Pour maintenir la paix entre chaque Puissance ,  
 La politique Europe en main prend sa balance :  
 Dans un juste équilibre y soutient les États :  
 On ne respire plus le sang & les combats ;

Le guerrier sacrifie en une paix durable ,  
L'orgueil d'être terrible au désir d'être aimable.

Un héros dans le Nord appelle les talents :  
Telle la poudre en feu fait effort en tout sens ;  
En tout sens Frédéric fait effort vers la gloire.  
Favori d'Apollon , il l'est de la Victoire ;  
Capitaine , Orateur , des Muses visité ,  
Il s'ouvre deux chemins à l'immortalité.  
Des mains dont il perça l'aigle de Germanie ;  
Il caresse les Arts , applaudit au génie.  
Mais son panégyrique irrite l'ignorant ;  
J'envoie son humeur à son rire insultant.

Croyez-m'en , dira-t il , les grandes découvertes ;  
Par un heureux hasard nous sont toujours offertes.  
Et vos Savants enfin , avec tous leurs grands mots ,  
N'ont rien trouvé que l'Art d'en imposer aux fous.  
De leur superbe esprit l'orgueilleuse foiblesse ,  
Fait des dons du hasard honneur à leur sagesse.  
Indigné , révolté de leurs vains arguments ,  
Vois que tout sur la terre est un bienfait du temps.

Le temps nous fit ses dons ; je le veux ; mais un sage  
Fit le plus précieux ; il en montra l'usage.  
Sans lui , sans son secours , esprit foible & jaloux ,  
Le prodigue Hasard auroit peu fait pour nous.  
Je veux qu'il eût ouvert une riche carrière :  
Auroit-on , sans les Arts , taillé , poli la pierre ?  
Je le répète encor , sans les Arts bienfaisants ,  
Le Ciel nous eût comblé d'inutiles présents.  
En quel temps , quels climats , les Arts , & les Sciences ,  
N'ont-ils pas du Bonheur répandu les semences ?

D vi

Ce Bonheur eut à croître. A-t-il enfin germé ?  
 L'ignorant ne fait plus la main qui l'a semé.  
 Ce lent accroissement est toujours insensible ;  
 Le Sage en voit la cause aux peuples invisible.  
 Tout se meût à ses yeux : mais aux regards des sots ,  
 Le mobile Univers est toujours en repos.

A des yeux aveuglés vainement la Nature ,  
 Au signe des Gémeaux se couvre de verdure.  
 Que l'Astre de la nuit déploie au haut des aîs ,  
 Les voiles argentés qu'il étend sur les mers ;  
 Que l'Amant de Thétis , éveillé par l'Aurore ,  
 Rende la forme au monde , & ses couleurs à Flore ,  
 Brise ses traits de feu dans le prisme des eaux ,  
 Et semè les rubis sur la cime des flots :  
 L'Univers devant lui dépouillé de sa forme ,  
 Ne lui présente rien qu'une nuit uniforme.  
 Semblable à cet aveugle , & bien plus malheureux ;  
 Pour les beautés des Arts le stupide est sans yeux.  
 A l'étude des mœurs jamais il ne s'abaisse ,  
 Et le moment présent est le seul qu'il connoisse.

Il lut dans l'avenir , ce hardi Richelieu ,  
 Dont la faveur prodigue accueilloit en tout lieu ,  
 Les Arts & les talents pour les fixer en France.  
 Il espéroit par eux affermir sa puissance ,  
 Il sentoit leur pouvoir , & qu'en tous les climats ,  
 Les Arts changent les mœurs , & les mœurs les Etats.

Les Arts ont fécondé nos campagnes stériles ;  
 De riches monuments ont embelli nos villes ,  
 Et dans les cœurs enclins à la férocité ,  
 Substitué la tendre & noble humanité.

Nos plaisirs variés sont leurs bienfaits encore ,  
Et même avec dépit l'ignorant les honore.

Pour le charme des yeux , je vois dans les fourneaux ,  
L'industriel Artiste amollir les métaux ,  
Leur donner à son gré cent formes agréables.  
Il a dans des creufets vitrifié ces sables ,  
Qui doivent répéter à mon œil enchanté ,  
Les objets de mon luxe & de ma vanité.  
L'Artiste a battu l'or , il en étend les lames ,  
De nos riches brocards sa main ourdit les trames ,  
Il en croise les fils , & ses heureux efforts ,  
De divers pelotons semblent tirer les corps—  
Amis du riche oisif , les Arts cherchent sans cesse ,  
A le soustraire aux maux de l'Ennui qui le presse.  
De tout ce que la terre enferme en sa grandeur ,  
Leur main a composé le miel de son Bonheur.  
Colomb dans ce dessein fend la plaine de l'onde ,  
Et rapporte avec lui , du sein d'un autre monde ,  
Et de nouveaux besoins , & de nouveaux desirs ,  
Getmes qui produiront nos maux & nos plaisirs.

Mais que sert , dit-on , ce commerce , ce faste , (2)  
Avec nos loix sœurs qui luit & qui contraste ?  
Ce luxe si vanté dans mille écrits divers ,  
A-t-il de la douleur affranchi l'Univers ? (3)  
Quelle foule de maux est prête à s'introduire ,  
Chez le peuple où le luxe établit son empire .  
L'Artisan y gemit sous le faix des impôts ,  
Le courage avili s'y perd dans le repos.  
Le puissant sans pudeur y brigue l'esclavage ,  
De sa soumission , son luxe est un è age.

Ces superfluités , ce faste , ces plaisirs ,  
 Ces vains amusements qui charment nos loisirs ;  
 Ce commerce , ces Arts dont chaque ville abonde ,  
 Sont moins les bienfaiteurs que les fléaux du monde.

Mais le mal que nous fait notre luxe effronté ,  
 Au luxe proprement , doit-il être imputé ?  
 N'est il pas un effet d'une cause étrangere ,  
 Le produit d'un pouvoir avide & sanguinaire.  
 Les hommes par leurs loix , sages ou corrompus ,  
 Doivent à leurs tyrans leurs vices , leurs vertus.  
 Dans nos heureux climats le luxe , la dépense ,  
 Amuse la Richesse & nourrit l'Indigence.  
 Qui peut contre le luxe armer les Souverains ?  
 Seroient-ce les plaisirs qu'il procure aux humains ?  
 Utile à nos cirés , le plaisir les anime ,  
 Il dilate les cœurs , le chagrin les comprime.  
 Sans le plaisir enfin , pere du mouvement ,  
 L'Univers sans ressort rentre dans le néant.





## VARIANTES DE L'ÉPIQUE SUR LES ARTS.

(1) **E**n bien ! me dira-t-on , les Arts ont par instant  
 Peut-être mérité les honneurs qu'on leur rend ;  
 Mais si l'on veut toujours nous vantant leurs merveilles  
 De leur panégyrique affourdir nos oreilles !  
 Voyons les maux qu'ils font. Seul en son galetas ,  
 &c.

---

(2) C'est le plaisir qui seul au travail nous enchaîne.  
 Dans le désert des mers les dangers & la peine ,  
 L'espoir seul d'en jouir soutient les commerçants.  
 Ils espèrent un jour plus riches , plus contents ,  
 Sous des lambris dorés , retenir l'Abondance ,  
 Et le plaisir qui fuit le toit de l'Indigence.

---

(3) Aux grands états le Luxe , est , dit-on , nécessaire.  
 Du faste & de l'argent le désir salutaire ,  
 Nous attache au repos qui nous tient assoupis/  
 C'est un ressort actif qui moteur des esprits ,  
 Et de nos Citoyens réveille l'industrie ,  
 Dans le corps de l'Etat fait circuler la vie.  
 L'or est-il donc un Dieu ? lui doit-on tous ses vœux ?  
 Et l'homme enfin sans or , ne peut-il être heureux ?

Dans les déserts du Nord le libre & fier Sauvage ;  
Est content des cailloux roulés sur son rivage.  
Il ne va point chercher en des climats brûlants,  
Des diamans , des Arts & des plaisirs plus grands.  
Est-il si fortuné ce superbe inutile ,  
Dont le faste insultant me bannit de la ville ;  
Qui sur un char doré promené dans Paris ,  
Met sa fortune aux pieds de nos jeunes Laïs ;  
Qui toujours surchargé de dettes usuraires ,  
Convertit en bijoux les trésors de ses Peres ,  
Tombe & bientôt expie en des besoins pressants ,  
L'erreur des faux plaisirs goûtés dans son printemps

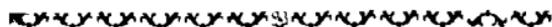




# É P I T R E

SUR LE PLAISIR.

A M. DEVOLTAIRE.



*C'est le plaisir qui nous appelle au travail. C'est l'espérance des plaisirs qui fait la suite des richesses & des grandeurs, qui nous porte à les chercher. L'histoire abrégée de la Société, depuis son origine jusqu'à l'état où elle est parvenue, & dans lequel on voit l'amour du plaisir, mobile de toutes les actions, ressort nécessaire des Sociétés: il en fait le bonheur & la gloire, la honte ou le malheur, selon qu'il est dirigé par les Législateurs. La perfection de la législation est de rendre le bonheur des individus utile au bonheur de la Société. Le despotisme où tout a pour objet le bonheur d'un seul; & la superstition, qui a pour but l'empire & le bonheur des Prêtres, sont également opposés à cette bonne législation.*

 **U**AND l'homme par sa pente entraîné vers le crime,  
De desirs inextinguibles, l'esclave ou la victime,  
Sous le poids de ses maux semble encor s'affaiblir,  
Serait-ce le plaisir qu'il en faut accuser?

Envain le faux dévot le bannit de la terre ;  
 Il est à tous nos maux un baume salutaire :  
 C'est l'éternel objet de tous les vœux divers :  
 Adorons donc en lui l'ame de l'Univers.  
 Sa voix, qui nous appelle, à tous se fait entendre.  
 Si l'espoir d'en jouir nous fait tout entreprendre,  
 Si créateur des Arts, il nous donne des goûts,  
 Dois-je les immoler aux caprices des foux ?  
 De ces Arts décriés, quand l'étude féconde,  
 N'auroit jamais donné que des plaisirs au monde,  
 Ces Arts auroient comblé notre premier desir.  
 Qui peut de ses besoins distinguer le plaisir ?  
 C'est un présent du Ciel fait par l'Être suprême.  
 Quoiqu'en dise un bigot, c'est un bien en lui-même,  
 Il en est du plaisir ainsi que des honneurs :  
 Par les soins vigilants de ses dispensateurs,  
 Est-il le prix d'un acte injuste ou légitime,  
 Il nous porte aux vertus, ou nous entraîne au crime.  
 Des mortels éclairant ou trompant la raison,  
 Tour-à-tour il devient & remède & poison.  
 Le plaisir dirigé par une main habile,  
 Dans tout gouvernement, est un ressort utile.  
 Aux champs Iduméens voyez cet Imposteur,  
 Eveiller la Discorde & répandre l'erreur,  
 Par quels moyens fut-il, couronné par la gloire,  
 A ses drapeaux sanglants enchaîner la Victoire ?  
 Par quel art, abusant les crédules humains,  
 Echauffoit-il les cœurs de ces fiers Sarrafins,  
 Qui toujours affamés, de sang & de carnage,  
 Courboient l'orgueil des Rois au joug de l'esclavage ?

L'Univers consterné plioit sous leurs efforts.  
 Le Fourbe , du plaisir employant les ressorts ,  
 A côté des travaux plaçoit la récompense.  
 Il flattoit les desirs , & sûr de leur puissance ,  
 Au féroce Vainqueur ouvrant le Paradis ,  
 Par de-là les dangers, lui monstroit les houris.  
 Veux tu , plus curieux t'instruire & mieux connoître ;  
 Les effets du plaisir , ce qu'il peut sur ton être ,  
 Et quel principe actif puissant & général ,  
 De toute éternité mut le monde moral ?  
 Pénétre dans ton cœur ; que ton œil examine ;  
 De la Société remonte à l'origine ,  
 A ce moment où Dieu créa cet Univers ;  
 Il commande : le feu , l'eau , la terre & les mers ,  
 S'arrondissent en globe , & l'espace d'ocile  
 A reçu dans ses flancs la matiere immobile.  
 De mille astres épars , Dieu maintenant l'accord ,  
 Y porte la chaleur , la force & le ressort.  
 Pour premier habitant de ce monde visible ,  
 Sa main a créé l'homme ; il naît , il est sensible ;  
 Il connoît le plaisir & ressent la douleur ,  
 Et déjà l'amour-propre a germé dans son cœur.  
 Cet Amour en tout temps armé pour sa défense ,  
 Jusque dans son berceau protège son enfance ;  
 Et contre tout danger devenu son appui ,  
 Dans sa décrépitude , il veille encor sur lui.  
 Je dois à cet amour ma joye & ma tristesse ,  
 Mes craintes , mes fureurs , mes talents , ma sagesse.  
 En tout temps cet amour allumant mes desirs ,  
 Me fait fuir la douleur & chercher les plaisirs.

Parmi ceux que je goûte , il en est un suprême ;  
 Tout autre à son aspect disparoit de lui-même ,  
 Comme un spectre léger fut à l'aspect du jour ;  
 Et ce plaisir suprême est celui de l'Amour.  
 Ses feux brûlent Adam ; il voit Eve , l'admire ,  
 L'aime , l'embrasse & cède au charme qui l'attire.  
 Il est pere ; ses fils se nourrissent de glands.  
 Dans des antres profonds & creusés par le temps ,  
 L'un de l'autre d'abord écartés sur la terre ,  
 Sans or & sans besoins , ils ont vécu sans guerre :  
 Victimes ou vainqueurs des ours & des lions ,  
 Tous ensemble & sujets dans de vastes cantons ,  
 Ils suivent tous l'instinct de la simple Nature.  
 Leur nombre enfin s'accroît : la terre sans culture ,  
 Déjà ne fournit plus d'assez riches présents ,  
 Pour sauver de la faim ses nombreux Habitants.  
 L'Art vient à leur secours ; il a fouillé la mine ,  
 Il en tire le fer , il le fond , il l'affine.  
 Ce métal à la forge est en soc façonné.  
 Attelé sous le joug le bœuf marche incliné.  
 Le besoin , le plaisir , sources de l'industrie ,  
 Ont fécondé la plaine , émaillé la prairie ,  
 Embelli les jardins , porté sur nos guérets  
 Les couleurs de Verrumne & les fruits de Palès.  
 La vigne croît , s'élève & verdit les montagnes ;  
 Les épis ondoyants jaunissent les Campagnes ;  
 Et le travail enfin de toutes les Saisons ,  
 De la stérile terre arrache des moissons.  
 Mais des premiers mortels , lorsque la race entière  
 D'une toute rapide achevoit sa patrie ;

Lorsqu'enfin par les ans entraînée aux tombeaux ,  
 Elle eut cédé la terre à des mortels nouveaux ;  
 Un nouvel art appris à la main inhabile ,  
 A partager le champ déjà rendu fertile.  
 L'homme s'en rendit maître ; il l'appella son bien ;  
 C'est alors qu'on connut & le tien & le mien ;  
 Et que par le besoin la terre ensemencée ,  
 Entre ses Habitants fut bientôt divisée.

Un fossé large & creux enferme leur Enclos.  
 C'est là que se livrant aux douceurs du repos ,  
 Ils vivent quelque temps dans une paix profonde.  
 Mais qu'il dur être court , ce temps si cher au monde !  
 Dans les hamcaux déjà je vois le fer s'armer :  
 Il veut le fer en main recueillir sans semer.  
 De sa coupable audace osant tout se promettre ,  
 Aux plus rudes travaux son orgueil vient soumettre  
 Le foible qui réclame en vain l'appui des Dieux.

Thémis , dit-on , alors remonta dans les Cieux.  
 La terre en ce moment est livrée au pillage.  
 Nulle propriété qu'on ne doive au courage.  
 Le vainqueur insensible au cri de la raison ,  
 Ravit à son voisin , sa femme & sa moisson.  
 Des Pâris ont partout allumé sur la terre ,  
 Au flambeau de l'Amour le flambeau de la guerre ;  
 Et l'Univers entier ne présente à mes yeux ,  
 Que des veuves en pleurs & des maisons en feux.  
 La Mort qui pousse au loin des hurlements terribles ,  
 Va , parcourt l'Univers sous cent formes horribles. (1)  
 Pour réprimer ces maux , on vit dans les États ,  
 Le public intérêt créer des Magistrats.

Chargés de protéger la trop foible innocence,  
 La loi leur confia le glaive & la puissance:  
 On jure entre leurs mains de soutenir leurs droits,  
 Ils jurent à leur tour de maintenir les loix.

Mais à ce vain serment le Magistrat parjure,  
 Oublia qu'il étoit un droit de la Nature.  
 Le pouvoir affermi cessa d'être en ses mains,  
 L'instrument fortuné du Bonheur des humains.  
 A peine indépendant, je le vois entreprendre,  
 D'anéantir des loix qu'il juroit de défendre,  
 Ou plutôt s'en armer, pour bientôt s'afferyir  
 Les lâches Citoyens qui n'osent l'en punir.  
 C'est alors qu'à son front attachant la couronne,  
 On le vit ériger son tribunal en trône.  
 L'Amour du bien public fut un crime à ses yeux.  
 Qui refusa ses fers, fut un séditieux.  
 L'Univers eut pour Rois la Force & l'Artifice;  
 Ils y regnent encor sous le nom de Justice.  
 Le criminel heureux est partout révééré.  
 Enfin dans son Palais, le tyran massacré  
 Expire sous les coups des sujets qu'il opprime.  
 La force étoit son droit, la foiblesse est son crime.  
 Lorsque d'aucun remord un Roi n'est combattu  
 Et qu'il n'admire pour loi que son ordre absolu;  
 Tout différent alors se juge par la guerre,  
 Tout Mortel est esclave ou tyran sur la terre,  
 Il n'est plus de vertu, d'équité, de repos.  
 Et l'Univers moral rentre dans le chaos,  
 Si l'Osgueil éleva le pouvoir despotique,  
 La Crainte l'affermir, Alors la Politique,

Cet Art auparavant si sage en ses desseins ,  
 Ce grand Art d'assurer le Bonheur des humains ,  
 Ne fut que l'Art profond , mais odieux , qui fonde  
 La grandeur des tyrans sur les malheurs du monde.  
 L'homme adora le bras qui le tint abattu ,  
 Et de sa servitude il fit une vertu.  
 Du peuple infortuné l'aveuglement extrême  
 Sembla le dépouiller de l'Amour de lui-même.  
 Il parut oublier que l'espoir d'être heureux ,  
 De l'union publique avoit formé les nœuds.  
 Sous le nom de vertu il méconnut les crimes.

Je vous prends à témoins , malheureuses victimes ,  
 Vous , qui de vos Sultans flattant la cruauté ,  
 Placez l'Art de régner dans l'inhumanité ,  
 Et semblez préférer dans vos vœux illicites ,  
 L'Art affreux des Séjans à la bonté des Tires.

Dans cette foible esquisse où mon hardi pinceau ,  
 A du monde naissant crayonné le tableau ,  
 On voit que le plaisir , seul ressort de notre ame ,  
 Aux grandes actions , nous meut , & nous enflamme ,  
 Depuis l'esclave vil jusqu'au fier Potentat ;  
 Dans chaque Empire , on voit , comment le Magistrat ,  
 Avidé du plaisir , rechercha la puissance ,  
 Asservit tout au joug de son obéissance ,  
 Souilla , par son orgueil , le Temple de Thémis ,  
 Et du glaive en ses mains par les peuples remis  
 Pour venger la vertu du puissant qui l'opprime ,  
 Il fit un instrument de vengeance & de crime ,  
 S'en servit pour courber sous un joug illégal ,  
 L'homme libre en naissant & créé son égal.

C'est ce même plaisir, dont la seule espérance  
 Inspire au Magistrat l'amour de la puissance,  
 Et qui vers la grandeur fixe toujours ses yeux;  
 Souvent d'un Prêtre saint fit un ambitieux.  
 Pour élever la chaire il abaisse le trône,  
 A la mitre bientôt asservit la couronne;  
 Et maître des esprits ce Prêtre fait des Rois,  
 Des esclaves titrés, mais rampants sous ses loix.  
 Qui des decrets du Ciel se dit dépositaire,  
 Peut toujours à son gré commander au vulgaire.  
 Sous le respect sacré qui voile les autels,  
 L'adroite Ambition se cache aux yeux mortels.  
 Le farouche Dervis sous la bure & la haire,  
 De ses vastes desseins déguise le mystère.  
 Il paroît occupé du chemin du salut:  
 Il cherche le pouvoir, le plaisir est son but.





## VARIANTES DE L'ÉPIÔRE SUR LE PLAISIR.

(x) **M**alheureux , éclairés par leurs calamités ,  
 Les humains font entr'eux des pactes , des traités.  
 La sûreté de tous , voilà leur loi première ;  
 Sans la loi , sans ce joug , honteux , mais nécessaire ;  
 Le foible est opprimé , le fort est oppresseur.  
 Le grand Art de regner , l'Art du Législateur ,  
 Veut que chaque mortel qui sous des loix s'enchaîne ,  
 En suivant le penchant où son plaisir l'entraîne ,  
 Ne puisse faire un pas , qu'il ne marche à la fois ,  
 Vers le Bonheur public , le chef-d'œuvre des loix.  
 Selon qu'un Potentat est plus ou moins habile ,  
 A former , combiner cet Art si difficile  
 D'unir & d'attacher , par un lien commun ,  
 A l'intérêt de tous l'intérêt de chacun ,  
 Selon que bien ou mal il fonde la justice ,  
 Il en chérit les vertus ou l'on se livre au vice





# FRAGMENT

## *D'une épître sur la superstition.*

**D**ANS tout Empire un corps, quelque soit sa sagesse,  
 Vers sa propre grandeur tend & marche sans cesse,  
 Sous le prétexte vain de l'intérêt des Dieux,  
 C'est le sien que chérit ce corps ambitieux.  
 Dans ses hardis projets, constant, invariable,  
 A ses membres il prête un appui redoutable.  
 Par de sévères loix n'est-il point contenu ?  
 Il marche fourdement au pouvoir absolu.

Qui pour armer pour lui la publique ignorance,  
 Des Princes outragés ne craint point la vengeance,  
 Qu'a-t-il à redouter des Magistrats, des loix ?  
 L'interprète des Dieux est au-dessus des Rois.  
 Lui seul de la vertu peut distinguer le vice ;  
 Lui seul devient alors Juge de la justice.  
 A ce titre, il a droit de commander à tous.  
 Pour conserver ce droit dont il étoit jaloux,  
 Pour les tenir soumis à son dur esclavage,  
 De la raison en eux il proscrivit l'usage,  
 Voulut que dédaignant son impuissant appui,  
 Ils ne pussent jamais être instruits que par lui.

F R A G M E N T.

25

La terre en ce moment se couvrit de ténèbres ;  
 Le Fanatisme né sur des tombes funèbres ,  
 Dans le Temple des Dieux , par l'Erreur allaité,  
 Y reçut les respects de la Crédulité.  
 Le sceptre est dans ses mains un don de l'Ignorance ;  
 Sur l'Univers craintif il étend sa puissance.  
 Sa tête est dans les Cieux , son pied touche aux Enfers ;  
 L'Empirée est son dais ; son trône est l'Univers.  
 Captif d'autant plus sûr , que moins il pense l'être ,  
 Ce monde se croit libre , en l'adoptant pour maître.  
 Il marche environné de folles visions.  
 Sur son front est écrit , *Prince des Nations.*  
 A Lisbonne , à Goa c'est son pouvoir qui tonne ,  
 Qui forme , qui détruit , qui punit , qui pardonne ,  
 On le vit autrefois au rivage Africain ,  
 Enfermer sa victime en un brûlant airain ,  
 Du couteau de Calchas frapper Iphigénie ,  
 Enterrer la Vestale aux champs de l'Aufonie ,  
 Du vertueux Socrate ordonner le trépas ,  
 Porter partout la crainte , armer tous les Etats.  
 Mais , dira-t-on , le Prêtre atroce & sanguinaire ;  
 Tint-il toujours en main la hâche meurtrière ?  
 Fit-il toujours couler le sang sur les autels ?  
 S'il parut quelquefois indulgent aux mortels ,  
 C'est lorsqu'à l'Univers il commandoit en maître.  
 Mais sitôt que du vrai le jour vint à paroître ,  
 Que le Sage voulut sapper l'autorité ,  
 D'un Empire fondé sur l'imbécillité :  
 Le Prêtre alors devint cruel , impitoyable ,  
 Armé par l'intérêt il fut inexorable ,

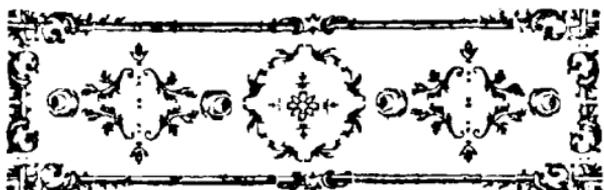
Il ordonne le meurtre , il en fait un devoir.  
 Devant son tribunal le Prince est sans pouvoir,  
 A son secours alors c'est en vain qu'il appelle  
 Cette même Raïson que bannit le faux zèle.  
 Aux esprits éclairés en vain il a recours ;  
 Exilés d'un Etat , ils le sont pour toujours.  
 Un Roi reste entouré de Sujets imbécilles ,  
 Contre un Clergé puissant défenseurs inhabiles.  
 Eh ? que peut-il alors sitôt que dans un cœur ,  
 L'aveugle Intolérance a porté sa fureur ?  
 Qui peut lui résister ? un Mortel qu'il inspire  
 Sous ses drapeaux sacrés combat , triomphe , expire.  
 Picusement cruel , il foule sans pitié ,  
 Les droits du sang , l'Amour , & la tendre Amitié ;  
 L'interprète des Dieux commande-t-il un crime ?  
 Il est trop obéi , tout devient légitime.  
 Aussi le sang humain versé par les Payens ,  
 A-t-il souvent rougi le Temple des Chrétiens.  
 Nous crûmes trop long-temps , aveugles que nous sommes ,  
 Qu'on honoroit le Ciel en massacrant les hommes ,  
 Qu'on pouvoit sur l'autel d'un Dieu de charité ,  
 Sanctifier la haine & l'inhumanité.  
 Déjà , pour se venger du Sénat d'Angleterre ,  
 Garner a comprimé des foudres sous la terre.  
 A-t-on saisi ce monstre ? est-il prêt à périr ?  
 Incendiaire à Londre ; à Rome , il est martyr.

*FIN des Poësies.*

LETTRÈS  
*DE M. DE VOLTAIRE*  
A M. HELVETIUS.



LETTRES



LETTRES  
DE M. DE VOLTAIRE  
A M. HELVETIUS.



LETTRE PREMIERE.

**M**ON très cher Enfant, pardonnez l'expression; la langue du cœur n'entend pas le cérémonial: jamais vous n'éprouverez tant d'amitié & tant de sévérité. Je vous renvoye votre épître apostillée comme vous l'avez ordonné. Vous & votre ouvrage, vous méritez d'être parfaits; qui peut ne pas s'intéresser à l'un & à l'autre? Mad. la Marquise du Châtelet pense comme moi; elle aime la vérité & la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit, elle vous trouve une imagination

E ij

féconde : votre ouvrage lui paroît plein de diamants brillants. Mais qu'il y a loin de tant de talents & de tant de graces à un ouvrage correct ? La Nature a tout fait pour vous. Ne lui demandez plus rien, demandez tout à l'Art. Il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont mal-aisés à faire ; & depuis nos grands Maîtres, dites moi qui a fait vingt bons vers Alexandrins de suite ? Je ne connois personne dont on puisse en citer un pareil nombre : & voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré & grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial & le sublime, le sérieux & le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon & celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage se couvre de ce masque, Rien n'est si rare que le beau naturel ; c'est un don que vous avez ; tirez en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez. Il ne tient qu'à vous ; je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez. Mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages. Je passe actuellement les jours & les nuits à réformer la *Henriade*, *Œdipe*, *Brutus*, & tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi, *si non vis sanus, curras Hidropicus*. Je songe à guérir mes maladies ; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez

l'étude avec tant d'esprit & de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez la moi & que je vous la renvoye encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le Royaume des Cicux, & *violenti rapiunt illud*. Que je sois donc votre Directeur pour ce royaume des belles Lettres. Vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin; travaillez. Je veux que vous fassiez aux belles Lettres & à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon: le tarif est bientôt connu; mais une épître en vers est un terrible ouvrage; je défie vos quarante Fermiers-Généraux de la faire. Adieu, je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Mad. du Châtelet vous fait ses compliments les plus vrais; elle vous écrira; elle vous remercie. Al-lons, qu'un ouvrage qui lui est adressé, soit digne de vous & d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage; & cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu; je vous souhaite la bonne année; aimez toujours les Arts & Cirey.

A Cirey ce 4 Septembre 1732.





## L E T T R E I I.

**M**ON cher ami, tandis que vous faites tant d'honneur aux Belles-Lettres, il faut aussi que vous leur fassiez du bien. Permettez moi de recommander à vos bontés un jeune homme d'une bonne famille, d'une grande espérance, très bien né, capable d'attachement & de la plus tendre reconnoissance, qui est plein d'ardeur pour la Poësie & pour les Sciences, & à qui il ne manque peut-être que de vous connoître pour être heureux. Il est fils d'un homme, que des affaires où d'autres s'enrichissent, ont ruiné; il se nomme D'\*\*\*, beaucoup de mérite & de malheur font sa recommandation auprès d'un cœur comme le vôtre. Si vous pouviez lui procurer quelque petite place, soit par vous, soit par M. de la Popliniere, vous le mettriez en état de cultiver ses talents & vous rempliriez votre vocation, qui est de faire du bien. Vous m'en faites à moi; car vous avez réchauffé un ami tiède. Jamais votre illustre pere n'a fait de si belle cure.

Je lui ai envoyé un autre mémoire, où je sacrifie enfin le Littéraire au personnel; mais M. Dargental pense que c'est une nécessité. Vous le pensez aussi & je me rends. Ma présence seroit nécessaire à Paris; mais je ne peux quitter

mes amis pour mes propres affaires. Madame du Châtelet vous fait bien des compliments; on ne peut avoir plus d'estime & d'amitié qu'elle en a pour vous. Nous attendons de vous des choses qui feront l'agrément de notre retraite, & qui nous consolent, si cela se peut, de votre absence. Je vous embrasse avec les transports les plus vifs d'amitié, d'estime & de reconnoissance.

A Cirey ce 8 Janvier.



---

 L E T T R E I I I .

A Cirey ce 25 Février 1739.

**M** O N cher ami, l'ami des Muses & de la vérité, votre épitre est pleine d'une hardiesse de raison bien au dessus de votre âge, & plus encore de nos lâches & timides Ecrivains qui riment pour leurs Libraires, qui se resserrent sous le compas d'un Censeur royal, envieux, ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever & qui retombent en se cassant les jambes. Vous avez un génie mâle, & votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques unes de vos sublimes fautes, que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel Art peut faire entre vos mains, je vous dirai : craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque. N'offrez que des images vraies, & servez vous toujours du mot propre. Voulez vous une petite regle infallible pour les vers; la voici : quand une pensée est juste & noble, il n'y a encore rien de fait. Il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers, seroit belle en prose, & si votre vers, dépouillé de la rime & de la césure, vous paroît alors chargé d'un mot superflu, s'il y a

dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchassé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit, & qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, & tels qu'on en faisoit il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents; ils vous honoreront sans doute, par ce que vous ne négligerez jamais vos devoirs

Et puis, voilà de plaisants devoirs! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison, & le livre de son maître d'hôtel. Quoi! pour être Fermier-Général, on n'auroit pas la liberté de penser! Eh morbleu! Atticus étoit Fermier-Général, les Chevaliers Romains étoient Fermiers-Généraux, & pensoient en Romains. Continuez donc, Atticus!

Je vous remercie tendrement de ce que vous avez fait pour D'\*\*\*. J'ose vous recommander ce jeune homme comme mon fils; il a du mérite, il est pauvre & vertueux. Il sent tout ce que vous valez; il vous sera attaché toute sa vie. Le plus beau partage de l'humanité, c'est de

E v

pouvoir faire du bien ; c'est ce que vous savez & ce que vous pratiquez mieux que moi. Mad. du Châtelet vous remerciera des éloges qu'elle mérite , & moi je passerai ma vie à me rendre moins indigne de ceux que vous m'adressez. Pardon de vous écrire en vile prose ; mais je n'ai pas un instant à moi ; les jours sont trop courts. Adieu , quand pourrai-je en passer quelques uns avec vous. Buvez à ma santé avec  
x x Montigni

Est - il vrai que la Philosophie de Newton gagne un peu ?





## L E T T R E I V.

A Anguicn cc 6 Juillet 1739.

**J**E vois, mon charmant ami, que je vous avois écrit d'assez mauvais vers, & qu'Apollon n'a pas voulu qu'ils vous parvinssent; ma lettre étoit adressée à Charleville où vous deviez être; & j'avois eu soin d'y mettre une petite apostille, afin que la lettre vous fût rendue, en quelque endroit de votre département que vous fassiez. Vous n'avez rien perdu; mais moi j'ai perdu l'idée que vous aviez de mon exactitude. Mon amitié n'est point du tout négligente, je vous aime trop pour être paresseux avec vous. J'attends, mon bel Apollon, votre ouvrage avec autant de vivacité que vous le faites. Je comptois vous envoyer de Bruxelles ma nouvelle édition de Hollande; mais je n'en ai pas encore reçu un seul exemplaire de mes Libraires. Il n'y en a point à Bruxelles; & j'apprends qu'il y en a à Paris. Les Libraires de Hollande qui sont des Corsaires mal adroits, ont sans doute fait beaucoup de fautes dans leur édition, & craignent que je ne la voye assez tôt pour m'en plaindre & pour la décrier. Je ne pourrai en être instruit que dans quinze jours. Je suis actuellement avec Mad. du Châtelet à Anguicn, chez M. le Duc d'Aremberg, à sept lieux de Bruxelles. Je joue

E vi

beaucoup au Berlan ; mais nos cheres études n'y perdent rien. Il faut allier le travail & le plaisir. C'est ainſi que vous en uſez, & c'eſt un petit mélange que je vous conſeille de faire toute votre vie : car, en verité, vous êtes né pour l'un & pour l'autre.

Je vous avoue à ma honte, que je n'ai jamais lu l'Uthopie de Thomas Morus. Cependant je m'aviſai de donner une fête il y a quelques jours, dans Bruxelles, ſous le nom de l'envoyé d'Uthopie. La fête étoit pour Madame du Châtelet, comme de raiſon ; mais croiriez vous bien qu'il n'y avoit perſonne dans la Ville qui fût ce que veut dire Uthopie. Ce n'eſt pas ici le pays des Belles-Lettres. Les livres de Hollande y ſont défendus, & je ne peux pas concevoir comment Rouſſeau a pu choiſir un tel aſyle. Ce Doyen des Médifants, qui a perdu depuis long-temps l'art de médire, & qui n'en a conſervé que la rage, eſt ici auſſi inconnu que les Belles-Lettres. Je ſuis actuellement dans un Château, où il n'y a jamais eu de livres que ceux que Mad. du Châtelet & moi nous avons apportés ; mais en récompenſe, il y a des Jardins plus beaux que ceux de Chantilly ; & on y mène cette vie douce & libre qui fait l'agrément de la campagne. Le poſſeſſeur de ce beau ſéjour vaut mieux que beaucoup de livres. Je crois que nous allons jouer des Comédies. On y lira du moins les rôles des Acteurs.

J'ai bien un autre projet en tête. J'ai fini ce Mahomet, dont je vous avois lu l'ébauche. J'au-

rois grande envie de favoir comment une piece d'un genre si nouveau & si hazardé , réussiroit chez nos galants François. Je voudrois faire jouer la piece & laisser ignorer l'Auteur. A qui puis-je mieux me confier qu'à vous ? N'avez vous pas en main cet ami de Paris qui vous doit tout & qui ai ne tant les vers ? ne pourriez vous pas la lui envoyer ? ne pourroit-il pas la lire aux Comédiens ? Mais lit-il bien ? Car une belle prononciation & une lecture pathétique sont une bordure nécessaire au tableau. Voyez , mon cher ami , donnez-moi , sur cela , vos instructions.

Quelle est donc cette Mad. Lambert à qui je dois des compliments ! Vous ne faites des amis des gens qui vous aiment , je serai bientôt aimé de tout le monde. Adieu. Madame du Châtelet vous estime , vous aime , vous n'en doutez pas. Nos cœurs sont à vous pour jamais. Elle vous a écrit comme moi à Charleville. Adieu , je vous embrasse du meilleur de mon ame.



---

 L E T T R E V.

**J**E vous salue au nom d'Apollon, & je vous embrasse au nom de l'Amitié. Voici l'ode de la Superstition que vous demandiez, & l'Opéra dont nous avons parlé. Quand vous aurez lu l'Opéra, mon cher ami, envoyez le à M. de Pondeveil, porte St. Honoré. Mais pour Dieu, envoyez moi de meilleures étrennes. Je n'ai jamais tant travaillé que ce dernier mois; j'ai la tête fendue. Guérissez moi par quelque belle épître. Adieu les vers cet hiver, je n'en ferai point; la Physique est de quartier; mais vos lettres, votre souvenir, votre amitié, vos vers seront pour moi de service toute l'année. Avez vous ce recueil qu'avoit fait Prault? Pourquoi le saisir? quelle barbarie! suis-je né sous les Gots & sous les Vandales? Je méprise la tyrannie autant que la calomnie. Je suis heureux avec Emilie, votre amitié & l'étude. Vous l'avez bien dit: l'étude console de tout. Je vous embrasse mille fois. V.

5 Janvier 1742

---

 LETTRE VI.

Bruxelles ce 14 Janvier 1710.

**N**e les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,  
 Ami charmant, sublime Auteur.  
 Le Ciel vous anima de ces flammes secretes,  
 Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,  
 Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.  
 Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur,  
 Il est rarement des Poètes.  
 Le vrai Poète est créateur;  
 Peut être, je le fus, & maintenant vous l'êtes.

Envoyez moi donc un peu de votre création.  
 Vous ne vous reposerez pas après le fixien e jour.  
 Vous corrigerez, vous perfectionnerez votre  
 ouvrage, mon cher ami. Votre dernière let re  
 m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des  
 amertumes de ce monde; vous éprouvez des  
 tracasseries; vous sentez combien le commerce  
 des hommes est dangereux. Mais vous aurez  
 toujours des amis qui vous consoleront, & vous  
 aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'é-  
 tude.

*Nam nil dulcius est bene quam munita tenens  
 Edita doctrinae sapientum templa serena;  
 Despicere unde queas alios, passim que videre  
 Errare atque viam palantes quaerere vitae.*

Il y a bientôt 8 ans que je demeure dans le Temple de l'Amitié & de l'Étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des Ignorants en place, & la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de Lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame du Châtelet, qui a éprouvé à peu près la même ingratitude, l'oublie avec plus de Philosophie que moi, parce que son ame est au-dessus de la mienne. Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie, peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime & de votre attachement.

Adieu, mon jeune Apollon. Je vous embrasse, je vous aime à jamais.



---

*L E T T R E V I I.*

A la Haye au Palais du Roi de Prusse, ce 27  
Octobre 1740.

**M**ON cher & jeune Apollon, mon Poëte Philosophe, il y a six semaines que je suis plus errant que vous. Je comptois de jour en jour repasser par Bruxelles, & y relire deux pieces charmantes de Poësie & de raison, sur lesquelles je vous dois beaucoup de points d'admiration, & aussi quelques points interrogants. Vous êtes le génie que j'aime & qu'il falloit aux François; il vous faut encore un peu de travail, & je vous promets que vous irez au sommet du Temple de la Gloire, par un chemin tout nouveau. Je voudrois bien, en attendant trouver un chemin pour me rapprocher de vous. La Providence nous a tous dispersés. Madame du Châtelet est à Fontainebleau, je vais peut-être à Berlin; vous voila en Champagne; qui fait cependant, si je ne passerai pas une partie de l'Hiver à Circy, & si je n'aurai pas le plaisir de voir celui qui est aujourd'hui *Nostri spes altera Pindi*? Ne seriez vous point à présent avec Monsieur de Buffon? Celui là va encore à la Gloire par d'autres chemins; mais il va aussi au Bonheur. Il se porte à merveille. Le corps d'un Athlete, & l'ame d'un Sage: voila ce qu'il faut pour être heureux.

A propos de Sage ; je compte vous envoyer incessamment un exemplaire de l'anti-Machiavel. L'Auteur étoit fait pour vivre avec vous. Vous verrez une chose unique , un Allemand qui écrit mieux que bien des François qui se piquent de bien écrire. Un jeune homme qui pense en Philosophe , & un Roi qui pense en homme ; vous m'avez accoutumé , mon cher ami , aux choses extraordinaires. l'Auteur de l'anti-Machiavel & vous sont deux choses qui me reconcilient avec le siecle. Permettez-moi d'y mettre encore Emilie. Il ne la faut pas oublier dans la liste , & cette liste ne fera jamais bien longue.

Je vous embrasse de tout mon cœur ; mon imagination & mon cœur courent après vous.



---

*L E T T R E V I I I .*

Le 20 Juin à Bruxelles 1743.

**J**E me gronde bien de ma paresse, mon cher & aimable ami, mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osois à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la Poésie, ce que des garde-meubles sombres & poudreux font à une Salle de Bal bien éclairée. Il faut secouer sa poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnois votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort : il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante ; j'en conviens avec vous. Aussi, il me semble qu'il ne passe point pour un Poète sublime ; mais il a bien fait ce qu'il pouvoit & ce qu'il vouloit faire. Il a mis la Raison en vers harmonieux : il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions ; il ne s'éleve pas, mais il ne tombe guere ; ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez, sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien : vous êtes Philosophe, vous voyez tout en grand, votre pinceau est fort & hardi ; la nature, en tout cela, vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux.

Mais ces talents là quelques grands qu'ils soient ; ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne & l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet Art d'écrire que Despréaux a si bien connu & si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'Art, & cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées. Enfin, pour être au dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement, aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas : il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries ; son habit est simple, mais bien fait ; il faut que vos diamants soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement ; ne dédaignez point d'être à la fois possesseur de la mine & ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire & à celle des Arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage : j'ai

bien la mine de ne plus faire de vers; je ne veux plus aimer que les vôtres. Madame du Châtelet qui vous a écrit, vous fait mille compliments; adieu, je vous aimerai toute ma vie.



## L E T T R E IX.

Ce 2 Avril.

**M** O N cher confrere en Apollon, mon maître en tout le reste, quand viendrez vous voir la Nymphe de Cirey, & votre tendre ami? Ne manquez pas, je vous prie, d'apporter votre dernière épitre. Madame du Châtelet dit que c'est moi qui l'ai perdue, moi je dis que c'est elle. Nous cherchons depuis huit jours. Il faut que Bernoulli l'ait emportée pour en faire une équation. Je suis désespéré; mais vous en avez sans doute une copie. Je suis très sûr de ne l'avoir confiée à personne. Nous la retrouverons, mais consolez-nous. Ce grand garçon D' \* \* \* veut vous suivre dans vos Royaumes de Champagne; il veut venir à Cirey; j'en ai demandé la permission à Madame la Marquise; elle le veut bien; présenté par vous, il ne peut-être que bien venu. Je serai charmé qu'il s'attache à vous; je suis le plus trompé du monde, s'il n'est né avec du génie

& des mœurs aimables. Vous êtes un enfant bien charmant de cultiver les Lettres à votre âge avec tant d'ardeur, & d'encourager encore les autres ; on ne peut trop vous aimer. Amenez donc ce grand garçon : Madame du Châtelet & Madame de Chambonin vous font mille compliments.

Adieu, jusqu'au plaisir de vous embrasser.





## L E T T R E X.

Ce 29

**M** O N cher ami , j'ai reçu de vous une lettre sans date , qui me vient par Bar - sur - Aube , au lieu qu'elle devoit arriver par Vassy. Vous m'y parlez d'une nouvelle épître. Vraiment vous me donnez de violents desirs ; mais songez à la correction , aux liaisons , à l'élé-gance continue ; en un mot , évitez tous mes défauts. Vous me parlez de Milton : votre imagination sera peut-être aussi féconde que la sienne ; je n'en doute même pas ; mais elle sera aussi plus agréable & plus réglée. Je suis fâché , que vous n'ayez lu ce que j'en dis que dans la malheureuse traduction de mon essai Anglois. La dernière édition de la Henriade qu'on trouve chez Prault vaut bien mieux ; & je serois fort aise d'avoir votre avis sur ce que je dis de Milton dans l'essai qui est à la suite du Poëme.

*You learn english : for ought j know.  
Coon ; your lot is to be éloquent in every lan-  
guage , and master of every science : j love ,  
j esteem you , j am your for ever.*

Je vous ai écrit en faveur d'un jeune homme

qui me paroît avoir envie de s'attacher à vous :  
J'ai mille remerciements à vous faire, vous  
avez remis dans mon Paradis les tièdes que j'a-  
vois de la peine à vomir de ma bouche . . . .  
Cette tièdèur m'étoit cent fois plus sensible que  
tout le reste. Il faut à un cœur comme le  
mien des sentimens vifs, ou rien du tout.

*Tout Cirey est à vous.*



L E T T R E,



## L E T T R E' X I.

**M** O N aimable ami, qui ferez honneur à tous les Arts & que j'aime tendrement. Courage! *matte animo*. La sublime métaphysique peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poétique dans la prose du pere Malebranche; pourquoi n'acheveriez vous pas ce que Malebranche a ébauché? C'étoit un Poëte manqué, & vous êtes né Poëte. J'avoue que vous entreprenez une carrière difficile. Mais vous me paroissez peu étonné du travail; les obstacles vous feront faire de nouveaux efforts: c'est à cette ardeur pour le travail qu'on reconnoît le vrai génie. Les paresseux ne sont jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être; j'aime d'autant plus ce genre métaphysique, que c'est un champ tout nouveau que vous défricherez. *Omnia jam vulgata.*

Vous dites avec Virgile:

. . . . . *Tentanaa via est*

*Qua me quoque possim* . . . . .

. . . . . *Tollere humo, victor que virum*

*Volitare per ora.* . . . . .

Oui, *Volitabis per ora*; mais vous serez toujours dans le cœur des habitants de Citey.

F

Vous avez raison assurément de trouver de grandes difficultés dans le chapitre de Locke de *la puissance*, ou de *la liberté* : il avouoit lui-même qu'il étoit là comme le diable de Milton, patageant dans le chaos.

Au reste, je ne vois pas que son sage système qu'il n'y a point d'idées innées, soit plus contraire qu'un autre à cette liberté si desirable, si contestée, & peut-être si incompréhensible. Il me semble que dans tous les systèmes, Dieu peut avoir accordé à l'homme la faculté de choisir quelquefois entre des idées, de quelque nature que soient ces idées. Je vous avouerai enfin qu'après avoir erré bien long-temps dans ce labyrinthe, après avoir cassé mille fois mon fil, j'en suis revenu à dire, que le bien de la société exige que l'homme se croye libre; nous nous conduisons tous suivant ce principe, & il me paroîtroit un peu étrange d'admettre dans la pratique, ce que nous rejeterions dans la spéculation. Je commence mon cher ami, à faire plus de cas du Bonheur de la vie que d'une vérité; & si malheureusement le fatalisme étoit vrai, je ne voudrois pas d'une vérité si cruelle. pourquoi l'Etre souverain qui m'a donné un entendement qui ne peut se comprendre, ne m'auroit-il pas donné aussi un peu de liberté? Nous auroit-il trompés tous? Voilà des arguments de bonne femme. Je suis revenu au sentiment, après m'être égaré dans le raisonnement.

Quant à ce que vous me dites, mon cher ami, de ces rapports infinis du monde dont

Locke tire une preuve de l'existence de Dieu, je ne trouve point l'endroit où il le dit.

Mais à tout hasard, je crois concevoir votre difficulté, & sur cela sans plus de détail, voici mon idée que je vous soumets.

Je crois que la matiere auroit, indépendamment de Dieu, des rapports nécessaires à l'infini ; j'appelle ces rapports aveugles, comme rapports de lieu, de distance, de figure, &c. Mais pour des rapports de dessein, je vous demande pardon, il me semble qu'un mâle & une femelle, un br'n d'herbe & sa semence, font des démonstrations d'un être intelligent qui a présidé à l'ouvrage. Or, de ces rapports de dessein, il y en a à l'infini. Pour moi, je sens mille rapports qui me font aimer votre cœur & votre esprit, & ce ne sont point des rapports aveugles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur, je suis trop de vos amis pour vous faire des compliments.

Mada<sup>m</sup>e du Châtelet a la même opinion de vous que moi : mais vous n'en devez aucun remerciement ni à l'un ni à l'autre.





## L E T T R E X I I .

3 Novembre , à Paris.

**M** O N jeune Apollon , j'ai reçu votre charmante lettre ; si je n'étois pas avec Madame du Châtelet , je voudrois être à Montbar. Je ne fais comment je m'y prendrai pour envoyer une courte & modeste réponse que j'ai faite aux anti-Newtoniens. Je suis l'enfant perdu d'un parti dont Monsieur de Buffon est le chef , & je suis assez comme les Soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur Prince. J'avoue que j'aimerois infiniment mieux recevoir de vos ouvrages que vous envoyer les miens. N'aurai-je point le bonheur , mon cher ami , de voir arriver quelque gros paquet de vous avant mon départ ? Pour Dieu , donnez moi au moins une épître. Je vous ai dédié ma quatrième épître sur la modération ; cela m'a engagé à la retoucher avec soin ; vous me donnez de l'émulation ; mais donnez - moi donc de vos ouvrages. Votre Métaphysique n'est pas l'ennemie de la Poésie. Le pere Malebranche étoit quelquefois Poète en prose , mais vous , vous savez l'être en vers. Il n'avoit de l'imagination qu'à contre-temps.

Madame du Châtelet a emmené avec elle à Paris son Kænig qui n'a de l'imagination en aucun sens, mais qui, comme vous savez, est ce qu'on appelle grand Métaphysicien. Il fait à point nommé de quoi la matiere est composée ; & il jure, d'après Leibnitz, qu'il est démontré que l'étendue est composée de monades non étendues, & la matiere impénétrable composée de petites monades pénétrables. Il croit que chaque monade est un miroir de son Univers. Quand on croit tout cela, on mérite de croire aux miracles de St. Paris. D'ailleurs il est très bon géometre comme vous savez, & ce qui vaut mieux, très bon garçon. Nous irons bientôt philosopher à Bruxelles ensemble ; car on n'a point sa raison à Paris ; le tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. Je n'ai encore eu ni le temps de penser, ni celui de vous écrire. Pour Madame du Châtelet, elle est toute différente : elle pense toujours, elle a toujours son esprit, & si elle ne vous a pas écrit, elle a tort ; elle vous fait mille compliments, & en dit autant à M. de Buffon.

Le D' \* \* espere que vous ferez un jour quelque chose pour lui, après Montmirel s'entend ; car il faut que chaque chose soit à sa place.

Si je savois où loge votre aimable Montmirel, si j'avois achevé Mahomet, je me confierois à lui *in nomine tuo* ; mais je ne suis pas encore pret

& je pourrai bien vous envoyer de Bruxelles mon Aleoran.

Adieu, mon cher ami, envoyez-moi donc de ces vers dont un seul dit tant de choses. Faites ma cour, je vous en prie, à M. de Buffon; il me plaît tant que je voudrois bien lui plaire. Adieu, je suis avous pour le reste de ma vie.



---

 L E T T R E X I I I .

3 Avril.

J'AI reçu aujourd'hui, mon cher ami, votre diamant qui n'est pas encore parfaitement taillé, mais qui sera très brillant. Croyez moi, commencez par achever la première épître; elle touche à la perfection; & il manque beaucoup à la seconde. Votre première épître, je vous le répète, fera un morceau admirable. Sacrifiez-tout à la rendre digne de vous: donnez-moi la joie de voir quelque chose de complet sorti de vos mains. Envoyez la moi dans un paquet un peu moins gros que celui d'aujourd'hui. Il n'est plus besoin de page blanche. D'ailleurs, quand vous en gardez un double, je puis aisément vous faire entendre mes petites réflexions. J'ai autant d'impatience de voir cette épître arrondie, que votre maîtresse en a de vous voir arriver au tendez-vous. Vous ne savez pas combien cette première épître sera belle: & moi je vous dis que les plus belles de Despréaux seront au dessous. Mais il faut travailler; il faut savoir sacrifier des vers; vous n'avez à craindre que votre abondance; vous avez trop de sang, trop de substance; il faut vous saigner & jeûner. Donnez de votre superflu aux petits esprits compassés

F iv

qui sont si méthodiques & si pauvres, & qui vont si droit dans un petit chemin sec & uni qui ne mène à rien. Vous deviez venir nous voir ce mois-ci ; je vous donne rendez-vous à Lille. Nous y ferons jouer Mahomet ; la Noue le jouera, & vous en jugerez ; vous seriez bien aimable de vous arranger pour cette partie. Madame du Châtelet vous adresse, aux Fermes-Générales, un paquet par la poste de Bruxelles & deux autres par la poste de Lille, comptant que vous ne payerez point de port ; ces paquets sont destinés pour Brémond. Elle compte vous écrire, & je vous avertis déjà qu'elle craint d'abuser de votre amitié.

J'ai peur que nous n'ayons pas raison contre Mairan dans le fonds ; mais Mairan a un peu tort dans la forme ; & Madame du Châtelet méritoit mieux. Bon soir, mon cher Poète philosophe, bon soir, aimable Apollon.





## L E T T R E   X I V .

Ce 14 Mars à Cirey -

**V**ous êtes une bien aimable créature : voilà tout ce que je peux vous dire, mon cher ami ; on me mande que vous venez bientôt à Cirey. Je remets à ce temps là à vous parler des deux leçons de votre belle épître sur *l'Etude* ; vous pouvez de ces deux dessins faire un excellent tableau avec peu de peine. Continuez à remplir votre belle ame de toutes les vertus & de tous les arts. Les femmes pensent que vous devez tout à l'Amour. La Poësie vous revendique, la Géométrie vous offre des *xx* ; l'amitié veut tout votre cœur ; & Messieurs des Fermes voudroient aussi que vous ne fussiez qu'à eux. Mais vous pouvez les satisfaire tous à la fois. Mettez moi toujours, mon cher ami, au nombre des choses que vous aimez ; & dans votre immensité, n'oubliez point Cirey qui ne vous oubliera jamais. Est-il possible que vous daigniez aller chez St. Hyacinthe ! vous profanez vos *bon-tés*. Je ne fais comment vous remercier.



F 7

---

*L E T T R E   X V .*

A Bruxelles, ce 19.

**E**H bien ! nous n'entendrons donc parler de vous ni en vers ni en prose. Je me flatte que mon cher Apollon naissant me payera de son silence avec usure. Apparemment que vous pré-ludez à présent, & que bientôt nous aurons la pièce ; cependant, mon cher ami, je vous prie de me mander si vous avez reçu le brouillon de Pandore, & si vous l'avez envoyé à M. de Pondeveile, rue & porte Saint Honoré. Si vous êtes content de l'esquisse, je finirai le tableau, sinon je le mettrai au rebut. Madame du Châtelet vous fait mille compliments, & moi je vous suis attaché pour la vie. Mandez nous donc ce que c'est qu'Eugénie, cela est-il digne d'être vu plusieurs fois de vous ? Mes compliments à votre ami. Adieu, je vous embrasse, mon jeune Apollon.



---

 L E T T R E X V I .

Ce 14, à Bruxelles.

**J** E vous renvoye, mon cher ami, le manuscrit que vous avez bien voulu me communiquer. Vous me donnez toujours les mêmes sujets d'admiration & de critique. Vous êtes le plus hardi architecte que je connoisse, & celui qui se passe le plus volontiers de ciment. Vous seriez trop au-dessus des autres, si vous vouliez faire attention combien les petites choses servent aux grandes, & à quel point elles sont indispensable. Je vous prie de ne les pas négliger en vers, & sur-tout dans ce qui regarde votre santé. Vous m'avez trop alarmé par le danger où vous avez été; nous avons besoin de vous, mon cher enfant en Apollon, pour apprendre aux François à penser un peu vigoureusement; mais moi j'en ai un besoin essentiel, comme d'un ami que j'aime tendrement & dont j'attends plus de conseils dans l'occasion, que je ne vous en donne ici.

J'attends la pièce de Monsieur Gresser. Je ne me presse point de donner Mahomet, je le travaille encore tous les jours. A l'égard de Pandore, je m'imagine que cet Opéra prêteroit assez au Musicien. Mais je ne fais à qui le donner; il me semble que le récitatif en fait la

F vi

principale partie, & que le savant Rameau néglige quelquefois le récitatif. Monsieur d'Argental en est assez content; mais il faut encore des coups de lime; M. d'Argental est un des meilleurs juges, comme un des meilleurs hommes que nous ayons; il est digne d'être votre ami. J'ai lu l'Optique du P. Castel. Je crois qu'il étoit aux petites Maisons quand il fit cet ouvrage. Il n'y en a qu'un que je puisse lui comparer, c'est le quatrième tome de Joseph Privat de Molière, où il donne de son cru, une preuve de l'existence de Dieu propre à faire plus d'Athées que tous les livres de Spinoza. Je vous dis cela en confidence. On me parle avec éloge des détails d'une comédie de Boissy. Je n'en croirai rien de bon que quand vous en ferez content. Le Janseniste Rollin continue-t-il toujours à mettre en d'autres mots ce que tant d'autres ont écrit avant lui? & son parti préconise-t-il toujours, comme un grand homme, ce prolix & inutile compilateur. A-t-on imprimé, ou vend on enfin l'ouvrage de l'Abbé de Gamaches? Il y aura sans doute un petit système de sa façon; car il faut des romans aux François. Adieu, charmant fils d'Apollon; nous vous aimons tendrement. Ce n'est point un roman cela, c'est une vérité constante; car nous sommes ici deux êtres très constants.



  
L E T T R E X V I I .

J'AI trop de remerciements , trop de complimens à vous faire , trop d'éloges à vous donner , mon charmant ami , pour vous écrire. Il faut que je vous voye , il faut que je vous embrasse : on dit que vous venez à Paris ; & que peut-être ma lettre ne vous trouvera pas à Montbar : si vous y êtes encore , tâchés de quitter M. de Buffon, si cela se peut. Je sens combien il vous en coûtera a tous deux.

Madame du Châtelet vous desire avec la même vivacité que moi. J'ai vu Monsieur de Montmirel , je n'ai rien vu ici de plus aimable que lui & que ce qu'il m'a apporté. Faites souvenir de moi le très Philosophe Monsieur de Buffon à qui je suis bien véritablement attaché. Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur : venez l'espérance & le modele des Philosophes & des Poëtes.



---

 LETTRE XVIII.

A Bruxelles ce 7 Janvier.

**M**ON cher Rival, mon Poëte, mon Philoſophe, je reviens de Berlin, après avoir eſſuyé tout ce que les chemins de la Weſtphalie, les inondations de la Meuſe, de l'Elbe & du Rhin, & les vents contraires ſur la Mer ont d'inſupportable pour un homme qui revole dans le ſein de l'amitié. J'ai montré au Roi de Pruſſe votre épitre corrigée; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choſes que moi, & qu'il a fait les mêmes critiques. Il manque peu de choſe à cet ouvrage pour être parfait. Je ne ceſſerai de vous dire que ſi vous continuez à cultiver un art qui ſemble ſi aisé & qui eſt ſi difficile, vous vous ferez un honneur bien rare parmi les Quarante; je dis les quarante de l'Académie, comme ceux des Fermes.

Les inſtitutions Phyſiques & l'anti-Machiavel ſont deux monuments bien ſinguliers. Se ſeroit-on attendu qu'un Roi du Nord & une Dame de la cour de France euſſent honoré à ce point les Belles-Lettres? Prault a dû vous remettre de ma part un anti-Machiavel. Vous

avez eu la philosophie Leibnitienne de la main de son aimable & illustre Auteur. Si Leibnitz vivoit encore, il mourroit de joye de se voir ainsi expliqué, ou de honte de se voir surpasser en clarté, en méthode & en élégance. Je suis en peu de choses de l'avis de Leibnitz. Je l'ai même abandonné sur les forces vives; mais après avoir lu tout, ou presque tout ce qu'on a fait en Allemagne sur la philosophie, je n'ai rien vu qui approche, à beaucoup près, du livre de Madame du Châtelet. C'est une chose très honorable pour son sexe & pour la France. Il est peut-être honorable pour l'amitié d'aimer tant les gens qui ne sont pas de notre avis; & même de quitter, pour son adversaire un Roi qui me comble de bontés & qui veut me fixer à sa Cour partout ce qui peut flatter le goût, l'intérêt & l'ambition. Vous savez, mon cher ami, que je n'ai pas eu grand mérite à cela, & qu'un tel sacrifice n'a pas dû me coûter. Vous la connoissez, vous savez si on a jamais joint à plus de lumieres, un cœur plus généreux, plus constant & plus courageux dans l'amitié. Je crois que vous me méprisiez bien si j'étois resté à Berlin. Monsieur Gresset, qui probablement a des engagements plus légers, rompra sans doute ses chaînes à Paris, pour aller prendre celles d'un Roi à qui on ne peut préférer que Madame du Châtelet. J'ai bien dit à Sa Majesté Prussienne que Gresset

Lui plairoit plus que moi; mais que je n'étois jaloux, ni comme Auteur, ni comme Courtifan. Sa maison doit être comme celle d'Horace, *est locus uni cuique suos*. Pour moi, il ne me manque à présent que mon cher Helvetius : ne reviendra-t-il point sur les frontieres ? n'aurai-je point encore le bonheur de le voir & de l'embrasser.



---

 LETTRE XIX.

A Bruxelles ce 14 Août.

**M** O N cher confrere en Apollon, j'ai reçu de vous une lettre charmante, qui me fait regretter plus que jamais que les ordres de Plutus nous séparent, quand les Muses devroient nous rapprocher. Vous corrigez donc vos ouvrages; vous prenez donc la lime de Boileau pour polir des pensées à la Corneille. Voilà l'unique façon d'être un grand homme. Il est vrai que vous pourriez vous passer de cette ambition. Votre commerce est si aimable que vous n'avez pas besoin de talents. Celui de plaire vaut bien celui d'être admiré; quelques beaux ouvrages que vous fassiez, vous serez toujours au dessus d'eux par votre caractère. C'est, pour le dire en passant, un mérite que n'avoit pas ce Boileau dont je vous ai tant vanté le style correct & exact. Il avoit besoin d'être un grand artiste pour être quelque chose; il n'avoit que ses vers, & vous avez tous les charmes de la société. Je suis très aisé qu'après avoir bien raboté en poésie, vous vous jetiez dans les profondeurs de la Métaphysique. On se délasse d'un travail par un autre. Je fais bien que de tels délasserments fatigueroient un peu bien des gens que je connois; mais vous ne serez jamais comme *bien des gens* en aucun genre.

Permettez - moi d'embrasser votre aimable ami qui a remporté le prix de l'éloquence. Votre maison est le Temple des Muses. Je n'avois pas besoin du jugement de l'Académie *Française* ou *Françoise*, pour sentir le mérite de votre ami, je l'avois vu, je l'avois entendu ; & mon cœur partageoit les obligations qu'il vous a. Je vous prie de lui dire combien je m'intéresse à ses succès.

M. du Châtelet est arrivé ici. Il se pourroit bien faire que dans un mois Madame du Châtelet fût obligée d'aller à Cirey, où le théâtre de la guerre qu'elle soutient, sera probablement transporté pour quelque temps. Je crois qu'il y aura une Commission de Juges de France pour constater la validité du testament de M. de Trichateau. Jugez qu'elle joye ce sera pour nous, si nous pouvons vous enlever sur la route. Je me fais une idée délicieuse de revoir Cirey avec vous. M. de Montmiral ne pourroit-il pas être de la partie ? Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. Il ne manque que vous à la douceur de ma vie.



## L E T T R E   X X .

C c 19.

**M**ON cher ami, si vous faites des Lettres métaphysiques, vous faites aussi de belles actions de morale. Madame du Châtelet vous regarde comme quelqu'un qui fera bien de l'honneur à l'humanité, si vous allez de ce train là : je suis pénétré de reconnoissance & enchanté de vous. Il est bien triste que les misérables libelles viennent troubler le repos de ma vie & le cours de mes études; je suis au désespoir, mais c'est de perdre trois ou quatre jours de ma vie; je les aurois consacrés à apprendre & peut-être à faire des choses utiles.

Si l'Abbé Desfontaines savoit! que je ne suis pas plus l'auteur du *Préservatif* que vous, & s'il étoit capable de repentir, il devoit avoir bien des remords.

Cependant la chose est très certaine, & j'en ai la preuve en main. L'auteur du *Préservatif* piqué dès long-temps contre Desfontaines, a fait imprimer plusieurs choses que j'ai écrites il y a plus d'un an à diverses personnes. Encore une fois, j'en ai la preuve démonstrative, & sur cela, ce monstre vomit ce que la calomnie a de plus noir.

Et là-dessus, on voit Oronte qui murmure,  
 Qui tâche sourdement d'appuyer cette injure,  
 Lui qui d'un honnête homme ose chercher le rang.

Cela est du Misanthrope, mais cela ne rend  
 point Misanthrope.

Tête-bleu, ce me sont de mortelles blessures  
 De voir qu'avec le vice on garde des mesures.

Mais je ne veux pas me fâcher contre les  
 hommes, & tant qu'il y aura des cœurs comme  
 le vôtre, comme celui de M. d'Argental, de  
 Madame du Châtelet, j'imiterai le bon Dieu qui  
 alloit pardonner à Sodome en faveur de quel-  
 ques justes. Je suis presque tenté de pardonner  
 à un Sodomiste en votre faveur. A propos de  
 cœurs justes & tendres, je me flatte que mon  
 ancien ami Tiriot est du nombre. Il a un peu  
 une ame de cire; mais le cachet de l'amitié y  
 est si bien gravé que je ne crains rien des au-  
 tres impressions, & d'ailleurs vous le remou-  
 leriez.

Adieu, je vous embrassetendrement, & je vous  
 quitte pour travailler.

Non, je ne vous quitte pas; Madame du Châ-  
 telet reçoit votre charmante lettre. Pour réponse,  
 je vous envoie le mémoire corrigé. Il est in-  
 dispensablement nécessaire; la Calomnie laisse  
 toujours des cicatrices, quand on n'écrase pas  
 le scorpion sur la playe. Laissez moi la lettre  
 au Pere de Tournemine, il la faut plus courte,

mais il faut qu'elle paroisse. Vous ne savez pas l'état où je suis. Il n'est pas question ici d'une intrépidité Angloise; je suis François & François persécuté. Je veux vivre & mourir dans ma patrie avec mes amis, & je jeterai plutôt dans le feu les *Lettres Philosophiques*, que de faire encore un voyage à Amsterdam au mois de Janvier avec un flux de sang, dans l'incertitude de retourner auprès de mes amis. Il faut une bonne fois pour toutes me procurer du repos; & mes amis devroient me forcer à tenir cette conduite, si je m'en écarterois. *Primum vivere.*

Comptez, belle ame, esprit charmant, comptez que c'est en partie pour vivre avec vous que je sacrifie à la bienfaisance. Je vous embrasse avec transport & suis à vous pour jamais. Envoyez sur le champ, je vous prie, mémoire & lettre à M. d'Argental; ranimez le tiede Titiot du beau feu que vous avez; qu'il soit ferme, ardent, imperturbable dans l'amitié, & qu'il ne se mele jamais de faire le politique, & de négocier, quand il faut combattre. Adieu, encore une fois.



---

 L E T T R E X X I.

V O I C I, mon cher élève des Muses; d'Archimède & de Plutus, ces éléments de Newton qui ne vous apprendront rien autre chose, sinon que j'aime à vous soumettre tout ce que je pense & ce que je fais. J'ai reçu une lettre de M. votre père; il fait combien j'estime lui & ses ouvrages; mais son meilleur ouvrage c'est vous. Quand vous voudrez travailler à celui que vous avez entrepris, l'Hermitage de Cirey vous attend pour être votre Parnasse; chacun travaillera dans sa cellule.

Il y a un nommé Bourlon de Joinville qui a une affaire qui dépend de vous; Madame du Châtel vous le recommande, autant que l'équité le permet, s'entend, *votis que assuesce vocari*. Je vous embrasse tendrement & je vous aime trop pour mettre ici les formules de très humble.

A Cirey, ce 17.





## L E T T R E X X I I .

Ce 10 Août.

**J**E reçois dans ce moment, mon aimable petit fils d'Apollon, une lettre de M. votre pere & une de vous. Le pere ne veut que me guérir; mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je fais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, & que chez vous l'homme, le Poëte & le Philosophe seront également estimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

*Maële animo, generose puer, sic itur ad astra.*  
En allant *ad astra*, n'oubliez pas Cirey. Grace au génie de Madame du Châtelet, Cirey est sur la route. Elle fait grand cas de vous, & en conçoit beaucoup d'espérance, elle vous fait ses compliments, & moi je vous assure, sans compliment & sans formule, de l'amitié la plus tendre & de la plus sincère estime. Ces sentiments si vrais ne souffrent point du très humble & très. . . . .



---

 LETTRE XXIII.

**V**ous me direz, Monsieur & cher ami, que j'ai été bien long à rendre l'Esprit. Binbin répond qu'en cela il croit ressembler à bien du monde; & que ce doit être à qui le rendra le plus tard qu'il pourra. Binbinetic cessante, je l'avoue: j'ai gardé long-temps le beau livre que vous avez eu la bonté de me prêter, sans me fixer de terme pour vous le rendre. C'est que je l'ai lu & relu très attentivement; & vous concevez bien que si c'étoit un grand plaisir pour mon esprit, ce ne pouvoit manquer d'être une terrible fatigue pour d'aussi mauvais yeux que les miens. Je vous en remercie comme d'un bienfait très réel. J'en ai été affecté le plus agréablement du monde. Judiciaire, génie, logique, éloquence, érudition grave & riante, tout y brille, y abonde, y triomphe; mais ce n'est pas en deux ou trois mots vagues comme ceux là, que se peut louer quelque chose d'aussi haut d'aussi

---

(\*). Cette lettre, sans date & sans adresse, est de l'année où le livre de l'Esprit parut. Quoique trouvée dans les papiers de M. Helvetius, il ne paroît pas qu'elle ait été adressée à lui-même, mais à quelqu'ami commun qui avoit prêté le livre de l'Esprit à M. de Voltaire.

vaste & d'aussi profond. L'éloge devrait-êre du même volume que le livre, & je n'ai ici que l'espace d'une missive. En un mot, je l'ai lu deux fois & le relirois trois & quatre tout de suite, si mon Oculiste ne me le défendoit. J'ai entendu des gens y reprocher la fréquence des similitudes & des comparaisons; qu'on en ôte une seule, je la réclamerai, n'y en ayant point qui ne soit aussi juste qu'heureuse, & qui ne prouve une des belles & vives imaginations que je connoisse, tout familiers que me soient Homere & Bergerac mes deux héros. Pour peindre l'ouvrage en entier, texte & notes, en un trait de plume, on peut représenter le texte comme un grand plat de mets exquis, & les notes comme des guirlandes de fleurs qui le couronnent. L'Auteur a souffert des persécutions; & cela ne devoit pas manquer. Vaut-on mieux que les autres impunément dans la carrière du bel esprit? Et d'ailleurs rechercher des vérités & les découvrir, ne fût-ce pas de tout temps chercher & trouver des ennemis? Il y a trop d'honnêtes gens intéressés au mensonge pour qu'on leur échappe. Faux citoyens, faux amis, faux sages, & pis que tout cela, faux dévots, quatre espèces de mensonges incarnés qui, desqu'il y va du leur, nicroient l'existence des quatre éléments dont ils jouissent. Ainsi quand on veut s'approcher, ou partir du but, je veux dire du vrai; il faut passer absolument à travers ces piques là. On m'a parlé d'une rétrac-

G

tation , je n'y sens rien que d'honorable a qui l'a faite : honneur & gloire au persécuté dans ces sortes de tyrannies ! *Caequesangue & Maulubec* aux persécuteurs. Le plus loyal, le plus courtois, le plus brave & le plus franc des derniers Chevaliers gaulois , François Ier. à Madrid, sous la coupe du plus fort, signa tout ce qu'on voulut. Si ceux qui l'y forçoient, disoient dans leur cœur, *væ victis*. Celui qui signoit avoit droit de dire dans le sien, *væ victori*. J'ai été le plus vaillant, sortons d'affaires, & le temps fera voir après qui a tort ou droit. Dites moi, quand le pauvre Galilée auroit dit aux RR. PP. Dominicains : j'ai menti, la sainte Inquisition en eut elle été plus glorieuse, & lui moins avancé ? Ne restoit-il pas un témoin qui nasarde encore tous les jours ses beaux Juges ? Le soleil. Je n'ai plus qu'un mot à dire pour encourager notre aimable Philosophe à dormir, comme je crois qu'il fait déjà sur l'une & l'autre oreille. Une rétractation bien autrement piquante & bien plus formelle que celle-ci, puis que ce fut de vive voix & en pleine chaire, fait une des belles anecdotes de la vie du plus sage & du plus aimé des beaux génies du siècle passé ; de l'Archevêque de Cambrai. Je connois des gens qui, d'indignation de cette violence, ne donneroient pas trois sols de l'estampe de Bossuet, que les curieux payent quatre louis, Résul-

rat : l'orage est passé , l'ouvrage reste & restera à jamais pour la gloire & la justification de son illustre Auteur à qui tous les gens de bien s'interessent ; & non pas à ce maussade Moraliste de Geneve qui vient d'écrire à notre d'Alembert , & de dire de si belles injures au Gouvernement , au Royaume , & nomément à nos pauvres Comédiens , qui n'étoient pas déjà , selon lui , assez à plaindre d'être excommuniés de notre sainte Eglise , il veut qu'ils le soient encore de celle de Geneve. Je ne sai s'il y a fou qui le vaille dans les Litanies de Maître François. J'en doute ; car ils n'ont là chacun qu'une épithete , & il en faudroit vingt pour désigner celui-ci.

Qui m'amène cet Allobrogo-  
 Avec ses tons secs & Pédants !  
 De la sagesse il fait l'éloge ,  
 Mais ce n'est qu'en grinçant des dents  
 Tels sont les crayons imprudents ,  
 Que pour en donner un modele ,  
 Il nous fait le portrait fidele  
 De lui-même & de son pays ;  
 Et qu'il nous dégoûte ainsi d'elle  
 Presque autant que de ses écrits.

Hâro sur l'ennemi des hommes qui se met  
 a la place du Misantrope de Moliere , & qui

G ij

prétend que c'est un Jean-Jacques , & non pas un Alceste qui en devoit être le Héros.

Bonjour , Monsieur & cher ami. Gardez-vous bien de ne vous ressouvenir de moi que dans vos prières.



---

 L E T T R E X X I V .

A Ferney pays de Gex. 17 Décembre.

*Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon ,  
 Vous n'en auez pour fruit que ma reconnoissance.  
 Votre livre est dicté par la saine raison ,  
 Partez vite , & quittez la France.*

J'aurois pourtant, Monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, & qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions. Elle n'étoit pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort; l'amitié qui m'a accompagné au pied des Alpes fait tout mon bonheur; & je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de Paroisse, Laboureur, Maçon & Jardinier. Cela ne fait points d'ennemis; les poëmes épiques, les Tragédies & les livres Philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse, je vous aime de même, & je présente mes respects à la digne épouse d'un Philosophe aimable.



G iij

---

 LETTRE XXV.

Le 7 Juin 1760.

Q U I eut cru que la V. dût venger la Philosophie. Il en est cependant quelque chose. Avant-hier quelques Médecins tinrent conseil pour savoir si on rogneroit le Monsieur ou si on ne le rogneroit pas; & je ne fais quel a été le résultat du Conseil.

Vous me demandez pourquoi on a rejoué la pièce \* : ma foi je n'en fais rien, & dans cette affaire tout est inconcevable.

Nous sommes las de *si*, de *mais*, de *quand*, de *qu'est ce*, de *pourquoi*, & voilà que nous avons fait des *que*.

Que Paul le Franc de Pompignan  
 Ait fait en pleine Académie  
 Un discours très impertinent,  
 Et qu'elle en soit toute endormie :  
 Qu'il ait bu, jusques à la lie,  
 Le Calice un peu dégoûtant  
 De vingt brochures qu'en public  
 Et dont je suis assez content.  
 Que pour comble de châiment,

---

 (\* ) La Comédie des Philosophes.

Quand le public le moïſie ,  
 Un Freron le béatifie ,  
 Ce qui rédouble ſon tourment.  
 Qu'ailleurs un noir petit pédant  
 Inſulte à la Philoſophie  
 Et qu'il ſerve de truchement  
 A Chaumeix qui ſe crucifie.  
 Que l'orgueil & l'hipocriſie  
 Contre les gens de jugement  
 Etalent une frénéſie  
 Que l'on ſiffle unanimement.  
 Que parmi nous à tout moment  
 Cinquante eſpeces de folie ,  
 Se ſuccèdent rapidement  
 Et qu'aucune ne ſoit jolie.  
 Qu'un Jéſuite avec courtoïſie ,  
 S'intrigue par-tout ſourdement  
 Et reproche un peu d'héréſie ,  
 Aux gens tenant le Parlement.  
 Qu'un Janseniſte ouvertement  
 Fronde la cour avec furie ,  
 J'en conclus très pertinemment  
 Qu'il faut que le Sage s'en rie.



---

 LETTRE XXVI.

De Monsieur HELVETIUS à  
Monsieur de VOLTAIRE.

**V**ous ne doutez pas que je ne vous eusse adressé un exemplaire de mon ouvrage le jour même qu'il a paru, si j'avois su où vous prendre. Mais les uns vous disoient à Manheim, les autres à Berne; & je vous attendois aux Délices, pour vous envoyer ce maudit livre qui excite contre moi la plus violente persécution. Je suis dans une de mes terres à trente lieues de Paris. Vous saurez que le livre est supprimé, que dans ce moment-ci il ne m'est pas possible de vous en envoyer un exemplaire, par ce qu'on est trop animé contre moi, & qu'on veille sur toutes mes démarches. J'ai fait des rétractations qu'on a voulu; mais cela n'a point paré l'orage qui gronde maintenant plus fort que jamais. Je suis dénoncé à la Sorbonne; peut-être le serai-je à l'assemblée du Clergé. Je ne fais pas trop si ma personne est en sûreté & si je ne serai pas obligé de quitter la France. Lisez moi donc; rappelez vous en me lisant ces mots d'Horace. *Res est sacra miser.* Je souhaiterois que mon livre vous parût digne de quelque estime. Mais

quel ouvrage peut mériter de trouver grace devant vous ? L'élévation qui vous sépare de tous les autres Ecrivains, ne doit vous laisser appercevoir aucune différence entr'eux. Dès que je le pourrai, je vous enverrai donc mon ouvrage, comme un hommage que tout Auteur doit à son Maître, en vous conseillant cependant de relire plutôt la moindre de vos brochures que mon *in-4°*.





## LETTRE XXVII.

27 Octobre

**J**E ne fais où vous prendre, mon cher Philosophe; votre lettre n'étoit ni dattée, ne signée d'un *H*; car encore faut-il une petite marque dans la multiplicité des lettres qu'on reçoit. Je vous ai reconnu à votre esprit, à votre goût, à l'amitié que vous me témoignez. J'ai été très touché du danger où vous me mandez que votre très-aimable & respectable femme a été, & je vous supplie de lui dire combien je m'intéresse à elle.

Eh bien, je ne suis pas comme Fontenelle, car j'ai le cœur sensible, & je ne suis point jaloux, & de plus je suis hardi & ferme; & si l'insolent frere le Tellier m'avoit persécuté, comme il voulut persécuter ce timide Philosophe, j'aurois traité le Tellier comme Bertier. Croiriez vous que le fils d'Omer fleurit est venu coucher chez moi, & que je lui ai donné la Comédie? Il est vrai que la fête n'étoit pas pour lui; mais il en a profité aussi bien que son oncle l'Intendant de Bourgogne, lequel vaut mieux qu'Omer. J'ai

reçu le fils de notre ennemi avec beaucoup de dignité, & je l'ai exhorté à n'être jamais l'Avocat-Général de Chaumeix.

Mon cher Philosophe, on aura beau faire, quand une fois une nation se met à penser, il est impossible de l'en empêcher. Ce siècle commence à être le triomphe de la raison. Les Jésuites, les Jansénistes, les Hypocrites de robe, les Hypocrites de cour auront beau crier, ils ne trouveront dans les honnêtes gens qu'horreur & mépris. C'est l'intérêt du Roi que le nombre des Philosophes augmente & que celui des fanatiques diminue. Nous sommes tranquilles, & tous ces gens là sont des perturbateurs. Nous sommes citoyens, & ils sont séditieux. Nous cultivons la raison en paix, & ils la persécutent : ils pourront faire brûler quelque bon livre, mais ils seront honnis dans la société, ils seront sans crédit dans la bonne compagnie, & c'est la bonne compagnie seule qui gouverne les opinions des hommes. Frere Elisée dirigera quelques Badaudes, Frere Menou quelques fotes de Nancy ; il y aura encore quelques convulsionnaires au cinquieme étage ; mais les bons serviteurs de la Raison & du Roi triompheront à Paris, à Voré, & même aux Délices.

On envoya à Paris, il ya deux moi, des ballots de l'histoire de Pierre le Grand. Robin devoit avoir l'honneur de vous en présenter un, & à Monsieur Saurin un autre.

G vi

J'apprends qu'on a soigneusement gardé les ballots à la Chambre nommée Syndicale, jusqu'à ce qu'on eût contrefait le livre à Paris. Grand bien leur fasse. Je vous embrasse, vous aime, vous estime, vous exhorte à rassembler les honnêtes gens & à faire trembler les fots. V. qui attend H.



---

*LETTRE XXVIII.*

12 Décembre

**M** O N cher Philosophe, il y a long-temps que je voulois vous écrire. La chose qui me manque le plus, c'est le loisir. Vous savez que ce *La Serre volume sur volume incessamment desferre*. J'ai eu beaucoup de besogne. Vous êtes un grand Seigneur qui affermez vos terres, moi, je laboure moi-même comme Cincinnatus, de façon que j'ai rarement un moment à moi. J'ai lu une Heroïde d'un disciple de Socrate dans laquelle j'ai vu des vers admirables. J'en fais mon compliment à l'Auteur sans le nommer. La piece est roide, Bernard de Fontenelle n'eût jamais ni osé ni pu en faire autant. Si vous avez reçu un *Pierre*, ce n'est pas Simon Barjone. Ce n'est pas non plus le Pierre Russe que je vous avois dépêché par la Poste : ce doit être un Pierre en feuille que Robin Mouton devoit vous remettre; je vous en ai envoyé deux reliés, un pour vous, & l'autre pour Monsieur Saurin. Il a plu à Messieurs les Intendants des Postes de se départir des courtoisies qu'ils avoient ci-devant pour moi. Ils ont prétendu qu'on ne devoit envoyer aucun livre relié. Douze

exemplaires ont été perdus. C'est l'autre du Lion. J'ignore même si un gros paquet a été rendu à M. Duclou.

De quelles tracasseries me parlez-vous ? je n'en ai essuyé, ni pu essuyer aucune ? Est-ce de Frere Menou ? Ah, rassurez-vous. Les Jésuites ne peuvent me faire de mal. C'est moi qui ai l'honneur de leur en faire. Je m'occupe actuellement à déposséder les Freres Jésuites d'un Domaine qu'ils ont acquis auprès de mon Château. Ils l'avoient usurpé sur des orphelins, & avoient obtenu *Lettres royales* pour avoir permission de garder la vigne de Naboth. Je les fais déguerpir, mors - dieu, je leur fais rendre gorge ; & la Providence me bénit. Je n'ai jamais eu un plaisir plus pur. Je suis un peu le Maître chez moi, par parenthèse. Vous ai-je dit que le frere & le fils d'Omer sont venus chez moi, & comme ils ont été reçus ? Vous ai-je dit que j'ai envoyé Pierre au Roi, & qu'il l'a mieux reçu que le discours & le mémoire de *le Franc de Pompignan* ? Il peut savoir qu'il n'a point de sujets plus fideles que nous, ni de plus capables de faire sentir le ridicule des Cuiſtres, qui voudroient renouveler les temps de la Fronde.

N'avez - vous pas bien ri du voyage de Pompignan à la Cour avec Freron, & de l'apostrophe de M. le Dauphin, & *l'ami Pompignan pense être quelque chose*. Voilà à quoi les vers sont bons quelques fois. On les cite, comme vous voyez, dans les grandes occasions.

## L E T T R E X X I X .

Aux Délices. 19 Janvier.

Il est vrai, mon très cher Philosophe persécuté, que vous m'avez un peu mis dans votre livre *in communi Martyrum*. Mais vous ne me mettez jamais *in communi* de ceux qui vous aiment & qui vous estiment. On vous avoit assuré, dites-vous, que vous m'avez déplu. Ceux qui peuvent vous dire cette chose qui n'est pas, comme s'exprime notre ami Swift, sont enfants du Diable: vous, me déplaire? & pourquoi, & en quoi! vous en qui *gratia*, *fama*, vous qui êtes né pour plaire, vous que j'ai toujours aimé, & dans qui j'ai cheri toujours, depuis votre enfance, les progrès de votre esprit. On avoit, comme cela, dit à Duclos qu'il m'avoit déplu, & que je lui avois refusé ma voix à l'Académie: Ce sont en partie ces tracasseries de Messieurs les Gens de lettres, & encore plus les persécutions, les calomnies, les interprétations odieuses des choses les plus raisonnables, la petite envie, les orages continuels attachés à la Littérature, qui m'ont fait quitter la France. On vend très bien des terres pendant la guerre; vu que cette guerre enrichit & Messieurs les Trésoriers de l'Extraordinaire, & Messieurs

les Entrepreneurs des vivres , fourrages , Hôpitaux , Vaisseaux , cordages , bœuf salé , artillerie , chevaux , poudre , & Messieurs leurs Commis , & Messieurs leurs Laquais & Mesdames leurs Putains. J'ai trois terres ici , dont une jouit de toute franchise , comme le franc-alleu le plus princier. Et le Roi m'ayant conservé , par un brevet , la charge de Gentilhomme ordinaire , je jouis de tous les droits les plus agréables. J'ai terres aux confins de France , terre à Geneve , maison à Lausanne , tout cela dans un pays où il n'y a point d'Archevêque qui excommunie les livres qu'il n'entend pas. Je vous offre tout , disposez en ; cet Archevêque dont vous me parlez , feroit mieux d'obéir au Roi , & de conserver la paix , que de signer des torchecus de Mandements. Le Parlement a très bien fait , il ya quelques années , d'en brûler quelques-uns ; & feroit fort mal de se mêler d'un livre de Métaphysique portant privilege du Roi. J'aimerois mieux qu'il me fit justice de la banqueroute du fils de Samuel Bernard , Juif , fils de Juif , mort Sur-intendant de la Maison de la Reine , Maître des Requêtes , riche de neuf millions & Banqueroutier. Vendez votre charge de Maître d'Hôtel , *vende omnia qua habes & sequere me*. Il est vrai que les Prêtres de Genève & de Lausanne sont des hérétiques qui méprisent S. Athanase , & qui ne croient pas Jesus-Christ, Dieu. Mais on peut du moins croire ici la Trinité

comme je fais sans être persécuté. Faites-en autant. Soyez bon Catholique , bon sujet du Roi , comme vous l'avez toujours été , & vous serez tranquille , heureux , aimé , estimé , honoré partout , particulièrement dans cette enceinte charmante , couronnée par les Alpes , arrosée par le Lac & par le Rhône , couverte de jardins & de maisons de plaisances , & près d'une grande Ville où l'on pense. Je mourrois assez heureux , si vous veniez vivre ici. Mille respects à Madame votre femme. V.

Notre Niece est très sensible à l'honneur de votre souvenir.





## L E T T R E   X X X .

25 Août 1763.

Monfieur.

**P***AX Christi.* Je vois avec une sainte joie combien votre cœur est touché des vérités sublimes de notre sainte Religion ; & que vous voulez consacrer vos travaux & vos grands talents à réparer le scandale que vous avez pu donner, en mettant dans votre fameux Livre quelques vérités d'un ordre, qui ont paru dangereuses aux personnes d'une conscience délicate & timorée, comme Messieurs Omer Joli de Fleuri, Messieurs Gauchat, Chaumeix & plusieurs de nos Peres.

Les petites tribulations que nos Peres éprouvent aujourd'hui, les affermissent dans leur foi, & plus nous sommes dispersés, & plus nous faisons de bien aux âmes. Je suis à portée de voir ces progrès, étant Aumônier de M. le Résident de France à Geneve ; je ne puis assez bénir Dieu de la résolution que vous prenez de combattre vous-même pour la Religion chrétienne, dans un temps où tout le monde l'attaque, & se mocque d'elle ouvertement. C'est la fatale Philosophie des Anglois qui a commencé tout le mal. Ces gens là, sous prétexte qu'ils sont les meilleurs Mathématiciens

Éiens, & les meilleurs Physiciens de l'Europe, ont abusé de leur esprit, jusqu'à oser examiner les Mysteres. Cette contagion s'est répandue partout. Le dogme fatal de la tolérance infecte aujourd'hui tous les esprits; les trois quarts de la France, au moins, commencent à demander la liberté de conscience. On la prêche à Geneve.

Enfin, Monsieur, figurez-vous que lorsque le Magistrat de Geneve n'a pas pu se dispenser de condamner le Roman de M. Jean-Jacques Rousseau, intitulé Emile, six cents citoyens sont venus, par trois fois, protester au Conseil de Geneve, qu'ils ne souffriroient pas que l'on condamnât, sans l'entendre, un citoyen qui avoit écrit, à la vérité, contre la Religion chrétienne, mais qu'il pouvoit avoir ses raisons, qu'il falloit les entendre. Qu'un citoyen de Geneve peut écrire ce qu'il veut, pourvu qu'il donne de bonnes explications.

Enfin, Monsieur, on renouvelle tous les jours les attaques que l'Empereur Julien, les Philosophes Celse & Porphire livrerent dès les premiers temps à nos saintes vérités. Tout le monde pense comme Bayle, Descartes, Fontenelle, Schaffsbury, Bolingbroke, Colins, Wolfson; tout le monde dit hautement qu'il n'y a qu'un Dieu. Que la Sainte Vierge Marie n'est pas mere de Dieu. Que le Saint Esprit n'est autre chose que la lumiere que Dieu nous donne. On prêche, je ne fais quelle vertu, qui ne consistant qu'à faire du bien aux hommes,

est entièrement mondaine, & de nulle valeur. On oppose au *Pédagogue Chrétien*, & au *Pensez-y bien*, livres qui faisoient tant de conversions, de petits livres philosophiques qu'on a soin de répandre partout adroitement. Ces petits livres se succèdent rapidement les uns aux autres. On ne les vend point. On les donne à des personnes affidées, qui les distribuent à des jeunes gens & à des femmes. Tantôt c'est le Sermon des Cinquante qu'on attribue au Roi de Prusse, tantôt c'est un extrait du Testament de ce malheureux Curé Jean Melier, qui demanda pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le Christianisme. Tantôt c'est je ne sais quel Catéchisme de l'honnête homme, fait par un certain Abbé Durand. Quel titre, Monsieur, que le Catéchisme de l'honnête homme, comme s'il pouvoit y avoir de la vertu hors de la Religion catholique.

Opposez - vous à ce torrent, Monsieur, puisque Dieu vous a fait la grace de vous illuminer. Vous vous devez à la raison & à la vertu indignement outragée ; combattez les méchants comme ils combattent, sans vous compromettre, sans qu'ils vous devinent. Contentez - vous de rendre justice à notre Sainte religion d'une manière claire & sensible, sans rechercher d'autre gloire que celle de bien faire. Imitiez notre grand Roi Stanislas, pere de notre illustre Reine, qui a daigné quel-

que fois faire imprimer des petits livres chrétiens entièrement à ses dépens. Il eut toujours la modestie de cacher son nom ; & on ne l'a su que par son digne Secrétaire M. de Solignac. Le papier me manque, je vous embrasse en Jesus-Christ.

*JEAN PATOUREL, ci devant Jesuite.*



---

 L E T T R E XXXI.

15 Septembre.

**M**ON cher Philosophe, vous avez raison d'être ferme dans vos principes, parce qu'en général vos principes sont bons. Quelques expressions hasardées ont servi de prétexte aux ennemis de la raison. On n'a cause gagnée avec notre nation qu'à l'aide du plaisant & du ridicule. Votre Héros Fontenelle fut en grand danger pour les Oracles, & pour la Reine Mero & sa sœur Enégui. Et quand il disoit que s'il avoit la main pleine de vérités, il n'en lâcheroit aucune, c'étoit parce qu'il en avoit lâché, & qu'on lui avoit donné sur les doigts. Cependant cette raison tant persécutée gagne tous les jours du terrain. On a beau faire, il arrivera en France chez les honnêtes gens, ce qui est arrivé en Angleterre. Nous avons pris des Anglois les annuités, les rentes tournantes, les fonds d'amortissement, la construction & la manœuvre des Vaisseaux, l'attraction, le calcul différentiel, les sept couleurs primitives, l'inoculation. Nous prenons insensiblement leur noble liberté de penser, & leur profond mépris pour les sadaïses de l'école. Les jeunes gens se forment; ceux qui sont destinés aux

plus grandes places , sont défaits des infâmes préjugés qui avilissent une nation. Il y aura toujours un grand peuple de fots , & une foule de fripons. Mais le petit nombre des penseurs se fera respecter. Voyez comme la piece de Palissot est déjà tombée dans l'oubli. On fait par cœur les traits qui ont percé Pompidan , & on a oublié pour jamais son Discours & son Mémoire. Si on n'avoit pas confondu ce malheureux , l'usage d'insulter les Philosophes dans les discours de réception à l'Académie , auroit passé en loi. Si on n'avoit pas rendu nos persécuteurs ridicules , ils n'auroient pas mis de bornes à leur insolence. Soyez sûr que tant que les gens de bien seront unis , on ne les entamera pas. Vous allez à Paris , vous y ferez le lien de la concorde des êtres pensants. Qu'importe encore une fois que notre Tailleur & notre Sellier soient gouvernés par Frere Croust , & par Frere Bertier. Le grand point est que ceux avec qui vous vivez soient éclairés , & que le Janfeniste & le Moliniste soient forcés de baisser les yeux devant l'honnête homme. C'est l'intérêt du Roi , c'est celui de l'Etat que les Philosophes aient du crédit dans la société. Ils inspirent l'amour de la patrie , & les Fanatiques y portent le trouble. Mais plus ces misérables sentiront votre supériorité , plus vous aurez d'attention à ne leur point donner prise par des paroles dont ils puissent abuser. Notre morale est meilleure que

la leur , notre conduite plus respectable. Ils parlent de vertu , & nous la pratiquons. Conservons nos avantages. Cependant vous aurez une bonne maison , vous y rassemblez vos amis , vous répandrez la lumière de proche en proche , vous serez respecté , même de ces indignes Ennemis de la raison & de la vertu. Dans ce loisir heureux , vous vous amuserez à faire de bons ouvrages , sans y exposer votre nom aux censures des fripons. Je vois qu'il faut que vous restiez en France ; & vous y serez très utile. Personne n'est plus fait que vous pour réunir les gens de Lettres. Vivez gayement , travaillez utilement , soyez l'honneur de notre patrie. Le temps est venu où les hommes comme vous doivent triompher. Si vous n'aviez pas été mari & pere , je vous aurois dit : *Vende omnia qua habes & sequere me.* mais votre situation , je le vois bien , ne vous permet pas un autre établissement , qui peut-être même seroit regardé comme un aveu de votre crainte par ceux qui empoisonnent tout. Restez donc parmi vos amis , rendez vos ennemis odieux & ridicules , aimez-moi , & comprez que je vous serai toujours attaché avec toute l'estime & l'amitié que je vous ai vouées depuis votre enfance.



L E T T R E S

---

*L E T T R E XXXII.*

23 Août.

J'AI lu deux fois votre lettre, mon cher Philosophe, avec une extrême sensibilité; c'est ma destinée de relire ce que vous écrivez. Mandez-moi, je vous prie, le nom du Libraire qui a imprimé votre ouvrage en anglois, & comment il est intitulé; car le mot *Esprit*, qui est équivoque chez nous, & qui peut signifier l'ame, l'entendement, n'a pas ce sens louche dans la langue angloise. *Wit*, signifie *Esprit* dans le sens où nous disons, avoir de l'Esprit, & *Understanding*, signifie *Esprit* dans le sens que vous l'entendez.

Certainement votre livre ne vous eut point attiré d'ennemis en Angleterre; il n'y a ni fanatiques, ni hypocrites dans ce pays là; les Anglois n'ont que des Philosophes qui nous instruisent, & des Marins qui nous donnent sur les oreilles. Si nous n'avons point de Marins en France, nous commençons à avoir des Philosophes. Leur nombre augmente par la persécution même; ils n'ont qu'à être sages, & sur-tout à être unis, comptez qu'ils triompheront; les sots redouteront leurs mépris, les gens d'esprit seront leurs disciples, la lumière se répandra en France comme en An-

H

gleterre, en Prusse, en Hollande, en Suisse; en Italie même; oui, en Italie, vous seriez édifié de la multitude de Philosophes qui s'éleve sourdement dans le pays de la superstition: nous ne nous soucions pas que nos Laboureurs & nos manœuvres soient éclairés; mais nous voulons que les gens du monde le soient, & ils le seront; c'est le plus grand bien que nous puissions faire à la société, c'est le seul moyen d'adoucir les mœurs que la superstition rend toujours atroces.

Je ne me console point que vous ayez donné votre livre sous votre nom; mais il faut partir d'où l'on est.

Comptez que la grande Dame a lu les choses comme elles sont imprimées, qu'elle n'a point lu le repentir du grand Fénelon. Soyez sûr encore que ce mot a fait un très bon effet; soyez sûr que je suis très instruit de ce qui se passe.

Je n'ai lu dans Palissot aucune critique des propositions dont vous me parlez; il faut que ces critiques malhonnêtes soient dans quelques feuilles, ou suppléments de feuilles qui ne me soient pas encore parvenus.

Vous pouvez m'écrire, mon cher Philosophe, très hardiment. Le Roi doit savoir que les Philosophes aiment sa personne & sa Couronne, qu'ils ne formeront jamais de cabale contre lui, que le petit fils d'Henri IV leur est cher, & que les Damiens n'ont jamais écouté des discours affreux dans nos anti-

chambres ; nous donnerions tous la moitié de nos biens pour fournir au Roi des flottes contre l'Angleterre ; je ne sais si les Tuteurs en feroient autant. Pour moi je défriche des terres abandonnées , je déseche des marais , je bâtis une Eglise , je soulage comme vous les pauvres , & je dis hardiment , par la Poste , que le discours de M<sup>re</sup>. Joli de Fleuri est un très mauvais discours. Je prends tout le reste fort gayement , & j'ai un peu les ricurs de mon côté.

J'ai trouvé de très beaux vers dans le poëme que vous m'avez envoyé ; je souhaite passionnément d'avoir tout l'ouvrage , adressez-le à M. le Normand , ou à quelque autre Contre-signeur. Vivez , pensez , écrivez librement , parce que la liberté est un don de Dieu , & n'est point licence.

Adieu , mon cher Philosophe , je vous salue en Platon , en Confucius , vous , Madame votre femme , vos enfants ; élevez-les dans la crainte de Dieu , dans l'amour du Roi , & dans l'horreur des Fanatiques , qui n'aiment ni Dieu , ni le Roi , ni les Philosophes.





## L E T T R E   X X X I I I .

1er. Mai

**V**OICI, mon illustre Philosophe, un Gentilhomme Anglois très instruit, & qui par conséquent vous estime. Je me suis vanté à lui d'avoir quelque part à votre amitié, car j'aime à me faire valoir auprès des gens qui pensent. M. Makartney pense tout comme vous; il croit, malgré Omer & Christophe, que si nous n'avions point de mains, il seroit assez difficile de faire des rabats à Christophe & à Omer, & des sifflets pour les bourdons de Simon le Franc favori, d'i Roi, &c. &c. &c. Il trouve notre nation fort drôle; il dit que s'il étoit qu'il paroît une vérité parmi nous, tout le monde est alarmé comme si les Anglois faisoient une descente. Puisque vous avez eu la bonté de rester parmi les singes, tâchez donc d'en faire des hommes. Dieu vous demandera compte de vos talents; vous pouvez plus que personne écraser l'erreur, sans montrer la main qui la frappe. Jean-Jacques dit à mon gré une chose bien plaisante, quoique géométrique, dans sa lettre à Christophe, pour prouver que dans notre secte la partie est plus grande que le tout. Il suppose que notre Sauveur Jesus-Christ communie avec ses

Apôtres. En ce cas, dit-il, il est clair que Jésus met sa tête dans sa bouche. Il y a par-ci, par-là de bon traits dans ce Jean-Jacques.

On m'a envoyé les deux extraits de Jean Melier. Il est vrai que cela est écrit du style d'un cheval de Carosse. Mais qu'il rue bien à propos ! & quel témoignage que celui d'un Prêtre qui demande pardon en mourant d'avoir enseigné des choses absurdes & horribles ? quelle réponse aux lieux communs des fanatiques qui ont l'audace d'affurer que la Philosophie n'est que le fruit du libertinage.

*Vale*, je vous estime autant que je vous aime.



---

 LETTRE XXXIV.

22 Juillet.

**M**ON cher Philosophe, l'ombre & le sang de Corneille vous remercient de votre noble zele. Le Roi a daigné permettre que son nom fut à la tête des Souscripteurs pour deux cents exemplaires. Ni Maître..., ni Maître..., ne suivront ni l'exemple du Roi, ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédants orgueilleux & les cœurs nobles, entre des convulsionnaires & des esprits bien faits. Il y a des gens qui sont faits pour honorer la nation, & d'autres pour l'avilir. Que pensera la postérité, quand elle verra d'un côté les belles scènes de Cinna, & de l'autre le discours de Maître le Daim, prononcé du côté du Greffe. Je crois que les François descendent des Centaures, qui étoient moitié hommes & moitié chevaux de bât. Ces deux moitiés se sont séparées. Il est resté des hommes, comme vous, par exemple, & quelques autres; & il est resté des chevaux qui ont acheté des Charges de Conseillers, ou qui se sont faits Docteurs de Sorbonne.

Rien ne presse pour les souscriptions de Corneille. On donne son nom, & rien de plus. Et ceux qui auront dit, je veux le livre, l'auront. On ne recevra pas une seule souscrip-

sion d'un bigot. Qu'ils aillent souscrire pour les méditations du R. P. Croiset.

Peut-être que les remarques, qu'on mettra au bas de chaque page, feront un petite poétique, mais non pas comme la Motte en faisoit à l'occasion de Romulus, à l'occasion des Macchabées. Ah, mon Ami, défiez-vous des charlatans qui ont usurpé en leur temps une réputation de passade.

Je vous embrasse en Epicure, en Lucrece; Cicéron, Platon, en *tutti quanti*. V.



---

*LETTRE XXXV.*

27 Octobre 1766.

**V**ous me donnez, mon illustre Philosophe, l'espérance la plus consolante & la plus chère. Quoi, vous seriez assez bon pour venir dans mes déserts ! ma fin approche, je m'affoiblis tous les jours, ma mort sera douce, si je ne meurs point sans vous avoir vu.

Oui, sans doute, j'ai reçu votre réponse à la lettre que je vous avois écrite par l'Abbé. Je n'ai pas actuellement un seul Philosophe ignorant. Toute l'édition que les Cramers avoient faite, & qu'ils avoient envoyée en France, leur a été renvoyée bien proprement par la Chambre Syndicale, elle est en chemin, & je n'en aurai que dans trois semaines. Ce petit livre est, comme vous savez, de l'Abbé Tilladet ; mais on m'impute tout ce que les Cramers impriment, & tout ce qui paroît à Genève, en Suisse, & en Hollande. C'est un malheur attaché à cette célébrité fatale dont vous avez eu à vous plaindre aussi bien que moi. Il vaut mieux sans doute être ignoré & tranquille, que d'être connu & persécuté. Ce que vous avez essuyé pour un livre qui auroit été chéri des la Rochefoucault, doit faire fremir

long-temps tous les gens de Lettres. Cette barbarie m'est toujours présente à l'esprit; & je vous aime toujours davantage.

Je vous envoie une petite brochure d'un Avocat de Besançon, dans laquelle vous verrez des choses relatives à une barbarie bien plus horrible. Je crains encore qu'on ne m'impute cette petite brochure. Les gens de Lettres, & même nos meilleurs amis se rendent les uns aux autres de bien mauvais services, par la fureur qu'ils ont de vouloir toujours deviner les Auteurs de certains livres. De qui est cet ouvrage attribué à Bolingbroke, à Boulanger, à Freret? Eh, mes amis! Qu'importe l'Auteur de l'ouvrage? ne voyez-vous pas que le vain plaisir de deviner, devient une accusation formelle, dont les scélérats abusent? Vous exposez l'Auteur que vous soupçonnez; vous le livrez à toute la rage des fanatiques; vous perdez celui que vous voudriez sauver. Loin de vous piquer de deviner si cruellement, faites au contraire tous les efforts possibles pour détourner les soupçons. Quoi! de misérables Moines n'auront qu'un même esprit, un même cœur, ils défendront les intérêts du Couvent jusqu'à la mort! Et ceux qui éclairaient les hommes, ne seront qu'un troupeau dispersé, tantôt dévorés par les loups, & tantôt se donnant les uns aux autres des coups de dents!

Qui peut rendre plus de service que vous à la raison & à la vertu? Qui peut être plus

H ▼

utile au monde sans se compromettre avec les pervers ? Que de choses j'aurois à vous dire, & que j'aurai de plaisir à vous ouvrir mon cœur, & à lire dans le vôtre, si je ne meurs pas sans vous avoir embrassé ! du moins je vous embrasse de loin, & c'est avec une amitié égale à mon estime. V.



---

**LETTRE XXXVI.**

**M**ADAMOISELLE, protégeoit l'Abbé Cotin; la Reine protége l'Abbé Trublet. C'est le sort des grands génies.

*Principibus plucuisse viris non ultima laus est.*

On m'assure cependant que M. Saurin entrera cette fois-ci. Cela est juste; quand on a reçu un sot, il faut avoir un homme d'esprit pour faire le contre-poids. Vous allez, sans doute à Voré; mes respects à Midas \*\*\* , avant votre départ. Mais mille amitiés à Mr Saurin.





## LETTRE XXXVII.

Par Paris. 11 Mai.

**J**E suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la Campagne. Plut à Dieu que vous goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, & que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité sans craindre ses indignes ennemis. Elle est donc plus persécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, & la consultation de Mademoiselle Clairon, incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, & on ne veut pas qu'elle le soit. Eh, Messieurs les Inquisiteurs, accordez-vous donc. Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens, vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier. On ne fait plus comment faire avec vous.

Les Jansénistes, les Convulsionnaires gouvernent donc Paris. C'est bien pis que le règne des Jésuites. Il y avoit des accommodements avec le Ciel du temps qu'ils avoient du crédit. Mais les Jansénistes sont impitoyables : Est-ce que la proposition honnête & modeste d'étrangler le dernier Jésuite, avec les boyaux du dernier Janséniste, ne pourroit

amener les choses à quelque conciliation ?

Je suis bien consolé de voir Saurin de l'Académie. Si le Franc de Pompignan avoit eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendoit, j'aurois prié qu'on me rayât du tableau comme on a exclu Huern de la matricule des Avocats.

Je trouve que notre Philosophe Saurin a parlé bien ferme. Il y a même un trait qui semble vous regarder & désigner vos persecuteurs. Cela est d'une ame vigoureuse. Saurin a du courage dans l'amitié ; & \* \* \* ne le fait pas trembler ; il me revient que cet \* \* \* est fort méprisé de tous les gens qui pensent. Le nombre est petit, je l'avoue, mais il sera toujours respectable. C'est ce petit nombre qui fait le public. Le reste est le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public sans vous exposer à la démence du grand nombre. On n'a point su quel est l'Auteur de l'Oracle des fidèles ; il n'y a point de réponse à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet sur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément & de l'éloquence. Ce sont là vos armes, daignez vous en servir. Le Nil, disoit-on, cachoit sa tête, & répandoit ses eaux bienfaisantes ; faites-en autant. Vous jouirez en paix & en secret de votre triomphe. Hélas, vous seriez de notre Académie avec Monsieur Saurin, sans le malheureux conseil qu'on vous donna de demander un privilège. Je ne m'en consolerais jamais. Enfin, mon cher Philosophe, si vous n'êtes pas mon con-

frere dans une Compagnie qui avoit besoin de vous, foyez mon confrere dans le petit nombre des élus qui marchent sur le serpent & sur le basilic. Adieu. L'amitié est la consolation de ceux qui se trouvent accablés par les fots & par les méchants.



---

 LETTRE XXXVIII.

De M. le Président de MONTESQUIEU.

à M. HELVETIUS.

**M**ON cher, l'affaire s'est faite, & de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là dessus, & je ne voudrois donner aucune peine à mon cher Helvetius; mais je suis bien aise de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus que je ne vous ferai plus de compliments, & au lieu de compliments qui cachent ordinairement les sentiments qui ne font pas, mes sentiments cacheront toujours mes compliments. Faites mes compliments, non compliments à notre ami Saurin. J'ai usurpé sur lui, je ne fais comment, le titre d'ami & me suis venu fourrer en tiers. Si vous autres me chassez, je reviendrai *samen usque recurret*. A l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en est comme des vers de Crebillon: tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant.

Je suis un admirateur sincere de Catilina; & je ne fais comment, cette piece m'inspire du respect. La lecture m'a tellement ravi, que

j'ai été jusqu'au cinquième acte sans y trouver un seul défaut, ou du moins sans le sentir. Je crois bien qu'il y en a beaucoup, puisque le public y en trouve beaucoup; & de plus, je n'ai pas de grandes connoissances sur les choses du théâtre; de plus, il y a des cœurs qui sont faits pour certains genres de dramatique, le mien en particulier est fait pour celui de Crebillon; & comme dans ma jeunesse, je devins fou de Radamiste, j'irai aux petites maisons pour Catilina; jugez, si j'ai eu du plaisir quand je vous ai entendu dire que vous trouviez le caractère de Catilina, peut-être le plus beau qu'il y eût au Théâtre. En un mot, je ne prétends point donner mon opinion pour les autres. Quand un Sultan est dans son harem veut-il choisir la plus belle? non. Il dit je l'aime, il la prend, &c. — Voilà comment décide ce grand personnage. Mon cher Helvetius je ne sais point si vous êtes autant au dessus des autres que je le sens, mais je sens que vous êtes au dessus des autres, & moi je suis au dessus de vous par l'amitié. Montesquieu.

A St. Seurin, ce 11 Fevrier 1749.

